

Le ciel d'Alençon est immense

livre 1

Xavier Ribot

Je viens juste de couper le moteur de la voiture quand le téléphone sonne.

Ça commence comme ça, j'arrive devant la porte de mon garage, je coupe le moteur, je regarde le rainurage de peinture blanche qui recouvre la porte coulissante. Une seconde en tout. Oui j'écoute ? Un officier de la gendarmerie d'Alençon souhaite me parler, il enquête sur Claude Daniel. Ma respiration fait le tour de mon corps. Je n'écoute pas ce qu'il dit pour se présenter, j'attends sa question. Il y a un grand silence dans ma tête. Qu'est-ce qu'il veut ? Mon passé ? Il y a des œillères dans l'habitacle, mes yeux se mettent à remonter le temps en s'accrochant à une voix que je trouve agréable. Je suis assis, les vitres sont relevées, personne ne m'entend. Alençon ? Cela fait tant d'années. Je fouille droit devant, à la recherche de la fin de cette conversation. Je me retiens au fil d'une enquête, le son d'un gendarme invisible qui déroule quelque chose d'implacable.

Claude Daniel, c'est devenu tellement abstrait. Vous vous rendez compte, il a plus de soixante-dix ans maintenant ? Il avait le double de mon âge quand j'étais en quatrième. Qu'est-ce qu'on lui reproche ? Vous vous rendez compte qu'on a envoyé mon père en prison vers cet âge-là ? C'est bien tard ! Toutes ces années tranquilles et puis maintenant, tout à coup...

Un homme est dépressif, son couple est en souffrance. Un autre va porter plainte, il y a eu violence. Non, non, il n'y a jamais eu de violence entre nous, bien au contraire. Le gendarme sait trouver les mots pour évoquer mon lointain passé. Mais comment savez-vous ? Mon nom a circulé ? J'ai vécu avec lui, chez lui, pendant quatre années, presque cinq. Il avait le double de mon âge, on était amant.

Je me dis que la question n'est plus d'être découvert, la question c'est pourquoi toutes ces années, pourquoi tant d'années sont passées. Je promets d'envoyer mon témoignage.

Ce lieutenant me rappelle le couple qui a fait le déplacement d'Oiseau pour interroger mes enfants, c'est le même ton, la même écoute. Une femme et un homme, jeunes, habillés en gendarmes, sonnant à la porte. Les ceinturons harnachés faisaient l'effet d'une armure ; tous ces objets d'un autre monde que mon quotidien, sur les chemises bleues, un protocole guerrier incongru. Heureusement qu'il y avait tout de suite le ton juste dans leurs voix. Leurs paroles ne passaient pas par un chemin obéissant à des conventions, elles devançaient la vérité, elles soumettaient les ressentis douloureux. Il suffisait de laisser les faits s'exprimer, il n'y avait pas de place pour les filtres de la censure ou de la pudeur. Leurs mots avaient la souplesse des tissus ou des papiers qu'on referme sur la chose à protéger.

Je me sens en confiance avec ce lieutenant mais cela ne suffit pas, je n'entre pas dans les confidences, surtout par téléphone. Je suis au volant de ma voiture, face à la porte de mon garage. La gendarmerie me prend pour une victime alors que je me suis plutôt senti coupable dans ces années-là. Cela ne facilite pas la confiance spontanée. Je ne sais pas ce que Claude a fait après mon départ du lycée, jamais je n'ai songé revenir vers lui pour prendre des nouvelles. Ou lui dire quoi que ce soit, des reproches, des trucs comme ça. Rien. Rien pendant quarante ans et puis ce printemps...

Vous m'appellez alors que j'ai repris contact avec lui. Je voulais récupérer des photos. Je n'ai pas ce passé. Mon adolescence. Ce ne sont peut-être que des images. Voyez, je lui ai téléphoné. Des années après. Oui, presque quarante ans.

Je vais écrire mon témoignage mais je suis partagé : dénoncer ou protéger ? Claude Daniel était très gentil. Lorsque je l'ai appelé pour les photos, nous aurions pu bavarder pendant des heures, il était si content d'avoir de mes nouvelles et de m'en donner aussi.

Ses chiens, sa maison à la campagne, ses cousins, sa retraite, ses voyages... Claude s'est arrêté de parler parce que je ne le relance pas. Je devine une très heureuse retraite, un homme qui continue à profiter de la vie, un homme qui s'émerveille de mon parcours et des succès professionnels de ses anciennes conquêtes – *conquêtes* n'est certainement pas le terme qui convient pour nommer les élèves dont il s'est occupé avec une attention particulière – Il est prêt à me citer plein de noms, sans chercher à savoir si ça m'intéresse, sans savoir que j'ai oublié cette époque. Tout oublié sauf lui. Je veux reprendre possession de mon adolescence, cette période de mon corps enfermé dans les parenthèses du professeur. Je veux vérifier la couleur de mes cheveux avant que le gris ne les éteigne. Et puis la couleur de ma peau, avec les boutons. Comment c'était ?

C'est banal aujourd'hui de dénoncer des abus comme ceux commis par Claude Daniel. Il est trop tard pour hurler avec les loups mais il est temps d'écrire comment se sont enchevêtrées mes lignes de vies. Je me demande s'il y a des remèdes pour les créatures qui souffrent de pulsions toxiques, je me vois toujours aussi mal envoyer en prison des hommes débonnaires qui ont passé les soixante-dix ans. Se mettre partie civile, comme dans le procès de mon père ? Qu'en est-il de cette plainte contre Claude ? L'officier a tissé son enquête loin de mes yeux, pendant un instant je me suis cru au centre de sa toile, ça ne pouvait pas être autrement avec tout ce qu'on a partagé.

Il me faut deux jours pour me mettre à l'ordinateur. Cela ne doit pas traîner maintenant que la machine est en route. Un homme est en dépression à

cause de Claude, j'ai entendu le mot violence. Est-ce bien le même personnage ? Ce n'est pas en lançant des recherches sur Google que j'ai retrouvé sa trace mais par hasard, devant le théâtre-musée de Dali à Figueras, grâce à des enseignants de son collègue. C'est comme ça que j'ai obtenu le nom du village où il a pris sa retraite. Ensuite j'ai téléphoné à la mairie pour obtenir l'adresse, sous prétexte que je voulais remercier mon ancien professeur.

Lorsque l'officier de gendarmerie présente sa requête, non seulement je me sens piégé dans la voiture mais je ne sais pas quoi répondre puisque je viens moi-même de solliciter mon ancien professeur. D'autres garçons ont partagé leurs vies avec lui : quels stratagèmes a-t-il utilisés ? Des préparations de concours ? Des voyages ? Des sorties ? Des cadeaux ? Je ne peux rien imaginer, je ne peux rien projeter : cinq années de vie commune font écran. Il me suffit de tendre la main pour toucher la densité du piège, un passé occulté par le passé. A partir du moment où j'ai été opéré de l'appendicite, en classe de quatrième, jusqu'à l'année du baccalauréat, j'ai vécu sous un ciel immense mais partiellement légal.

La main de mon père

La nuit est tombée, le village est plongé dans le noir. Un noir qui m'effraie tout le temps. Immédiatement je saisis sa main. Il marche plus vite que moi, j'allonge ma foulée. Je me précipite, je cours, je fais tout ce que je peux pour avancer aussi vite que lui mais je ne lâche pas sa main. Je ne pense même pas lui demander de ralentir : s'il marche comme ça, c'est qu'il a raison. Mes jambes galopent, la nuit me fait peur. Elle est tellement silencieuse, tellement menteuse aussi. Si la nuit est comme ça, c'est pour cacher des secrets, des secrets que je n'aime pas.

Nous allons chercher les clémentines chez madame Meunier, la commande des pompiers est arrivée, il ne faut pas attendre. J'ai proposé à mon père de l'accompagner parce que j'aime bien madame Meunier : elle va me donner un chocolat, je vais jouer dans la salle de jeux pendant qu'ils vont boire l'apéritif. Il y a deux grandes caisses de Lego et de Meccano, avec quoi on peut se lancer dans des trucs super bien, surtout si les enfants qu'elle garde ne sont plus là.

Sa grosse main m'agrippe solidement, sa chaleur me donne des ailes pour avancer aussi vite que lui. C'est la première fois que nous marchons ensemble comme ça dans la nuit tous les deux. Son pas est efficace, il chasse la peur de ma tête. Je sens la cadence, ses souliers qui frappent le goudron. Sa main épaisse s'est refermée sur la mienne, elle a pris soin de secourir ma petite personne. Ce n'est pas pour rien que mon père est pompier volontaire, quand la sirène retentit dans la nuit, je l'entends ouvrir la porte de leur chambre, prendre sa veste en cuir dans la buanderie et sortir par le garage. J'aurais bien des choses à lui dire, des questions à lui poser, mais ma respiration suffit à peine à maintenir mon rythme à ses côtés. Je garde pour moi ce que je pense, je lui parlerai plus tard, au retour quand il sera chargé. Je connais Madame Meunier, elle me donnera des clémentines à porter pour aider mon père mais c'est lui qui tiendra le cageot dans ses bras.

Les lèvres de mon père

Il y a une petite cloque de sang sur sa lèvre inférieure, il a dû se pincer à cet endroit mais comme ça fait longtemps qu'elle est là, je me demande s'il ne s'agit pas d'un grain de beauté. Je n'ai jamais vu personne avec un petit signe distinctif sur une lèvre, mon père est unique. Il ne serre pas ses lèvres comme ma mère, il n'a pas cet air maudit des gens dont la bouche est crispée en couvercle.

Puisqu'à table je suis en face de lui (c'est ma place, on ne change jamais de place dans la famille sinon ça complique tout) je sais qu'il prend soin de sa bouche en l'essuyant régulièrement et en la vidant pour parler.

Néanmoins, il a beau l'essuyer, les lèvres brillent. Ce sont des lèvres gourmandes. Ourlées et dessinées avec précision, elles connaissent le goût de tous les fruits et légumes du jardin qu'il cultive et dépose sur la paillasse de la cuisine. Indirectement, c'est lui qui décide de nos menus.

Comme je suis dos à la paillasse, c'est souvent moi qui me retourne pour saisir ce qu'il a demandé. Il ne se déplace pas quand il est à table, ses lèvres donnent les ordres. Les fois où il n'a pas le temps de vider sa bouche pour dire une chose urgente, je vois sa joue se gonfler de manière un peu ridicule mais c'est rarement l'envie de rire qui me prend dans ces moments-là.

S'il fallait que je mette la table aujourd'hui, je saurais exactement nous placer, tous les six. Ma sœur à côté de mon père, mon frère aîné et ma mère, chacun à un bout de la table et mon autre frère à ma droite. Celui-là a beau être dos à l'évier, il ne fait jamais la vaisselle. Changer de place est mal vu, imaginez les anniversaires : où poser le cadeau ? Changer de place est conflictuel. Quand ma mère est absente, mon petit frère tente de prendre sa place mais il est rarement autorisé à le faire parce que cette place gêne la circulation dans la cuisine.

Je ne veux pas dire du mal de qui que ce soit mais mon grand frère n'hésite pas à nous frapper dans le dos, sans raison, quand il a à se déplacer. Nous avons fini par comprendre que c'est sa manière à lui de nous reprocher son ostracisme. Lorsqu'il revient d'un séjour chez la grand-mère, il est particulièrement agressif à notre égard, surtout au moment du repas où nous sommes bloqués à table. Plus d'une fois mon père se met en colère après lui, sans avoir le temps de vider et d'essuyer sa bouche.

Ils sont tous partis

Ils sont partis avec leurs livres, moi j'attends un sac pour les miens. Posés sous mon coude, au milieu du canapé, j'ai cinq livres, mes premiers livres de la bibliothèque municipale. C'est le maximum autorisé. J'ai emporté mon maximum autorisé comme un trésor, serré entre mes deux mains. J'ai levé les yeux en franchissant le porche, les portes sont monumentales, on croirait sortir d'un château. Je peux revenir quand je veux, je ne me pose même pas la question du déplacement. Ce que je viens de faire est une évidence, il y en a plein d'autres qui m'attendent, cinq à la fois, maximum un mois. Barjavel, Bazin, Zola, Balzac, Camus, Maupassant, Anouilh, Racine, Isaac Asimov ... Ça défilera. J'avalerais de la science-fiction les nuits d'été pour commencer, des grands classiques en troisième pour ma culture générale et le concours, puis du théâtre et de la mythologie grecque les premiers jours de seconde. Je boirai des volumes et des volumes, de l'écriture et de l'écriture. Qu'est-ce qui me

plaît dans tout ça ? Ce qu'il me conseille. Un professeur de français en cinquième a tenté une expérience avec un petit stock dans une armoire mais ça n'a pas duré. Avec le collège, je n'ai plus de récompenses, plus de livres, rien ou presque.. Le Club des Cinq, la Bibliothèque verte... Lus et relus, on ne donne plus rien aux premiers de la classe. Maman n'a plus d'horaires qui lui permettent de passer à la bibliothèque de l'hôpital. Le peu qui traîne chez mes cousins : des Bob Morane, Enid Blyton...

Mais je mélange un peu tout : on est plusieurs collégiens venus chez Monsieur Daniel pour chercher des livres. La fin de l'année approche, on va encore s'ennuyer. Il nous propose de découvrir la bibliothèque municipale d'Alençon et de s'y inscrire. Ma mère me dépose au pied de son immeuble, il y a de la fierté dans le regard qui accompagne ma descente du véhicule et je crois bien que c'est cette fierté que je retrouve presque cinq ans plus tard, lorsqu'elle m'explique qu'on peut ouvrir des portes avec mon bac. On a tous rendez-vous chez notre professeur, après il nous conduit dans la ville avec sa DS. Son appartement est grand, sa voiture est grande, les rues sont larges. Il fait beau, le ciel d'Alençon est immense. Je me souviens de la lumière quand j'ai ouvert les yeux : elle est douce et tiède en même temps. Une belle fin de journée.

Je me retrouve seul avec son sourire et mes livres, tout le reste est évident. Ce qui est curieux c'est que j'ai tendance à confondre avec le jour où je suis rentré de chez lui avec sa Mobylette. Ce n'était pas prévu, peut-être devait-il me reconduire ? La Mobylette m'attendait dans la cave, il a téléphoné pour l'assurance et je suis parti avec. Elle roule encore dans ma tête, tout comme le cyclomoteur Amigo que j'achète quand je suis au lycée. Je crois bien que tout a changé avec les cyclos mais ce sont les livres qui ont donné le signal. Jusqu'au CM2, chaque année, je pars en vacances avec un lot de livres. On appelle ça la remise des prix, j'ai aussi droit à un bon de cinq francs que je dépose sur mon livret de la Caisse d'Épargne. Le bon se traduit par une vignette rose que la secrétaire de mairie complète à la plume, tamponne au buvard puis colle soigneusement dans le livret à la suite des autres. J'ai aussi le droit de participer gratuitement au voyage de fin d'année, une longue sortie à la journée, qui rassemble des écoliers et des adultes du village pour visiter des choses importantes comme les plages du débarquement, les châteaux de la Loire, des zoos... Soif, fatigue, coups de soleil, solitude : pas très évidentes ces expéditions culturelles où je me débats dans le souvenir de rendez-vous manqués. Je ne remercie pas ma mémoire, elle s'est laissé influencer par ma vie adulte sur ce sujet-là. On ne refuse pas un cadeau mais je rentre plus épuisé qu'enchanté. Le temps inverse les sensations parce que je sais combien ces voyages me marqueront grâce aux connaissances procurées. Je crois comprendre qu'il ne suffit pas de faire un grand voyage pour que ce soit un beau voyage, il manque

quelque chose dans ce qu'on m'offre à la fin de chacune de mes années d'école primaire puisque mon corps témoigne de souvenirs mitigés.

Cette Mobylette, elle brille dans un coin de ma tête comme un de ces lots de bouquins qu'on me remettait en récompense. Personne, ni aucun de mes parents ne s'étonne que je rentre à la maison au guidon d'une Mob. Je n'ai rien demandé, on ne m'a rien demandé : je suis rentré chez moi en Mobylette. Heureux de sentir le vent sur mon visage, heureux de trépider sur le goudron de la route. Tant pis pour les moucherons qui règnent en bordure du Bois Deffre, ils me piquent les joues, ils me rentrent dans les yeux. Je fonce à travers des obstacles qui me grandissent, je rentre au village en vainqueur. A partir de ce jour-là, je suis chez moi partout, en ville et à la campagne, entre la ville et la campagne. Je gagne de l'espace, je gagne une Mob, je gagne de la lecture. L'Ecole Normale du Mans va m'ouvrir ses bras dans un an. On m'appellera le Normalien. Quoi de plus normal dans tout ce qui m'attend à la sortie de la bibliothèque d'Alençon ? Cette vieille bibliothèque, une ancienne chapelle pleine d'étagères qui sentent l'encaustique, représente la première étape de mon bonheur. J'ai fait craquer des boiseries, j'ai peut-être écorché le silence des lecteurs mais je suis sorti avec les volumes qui ont marqué ma destinée. Je serai instituteur ! Je rentrerai dans l'enseignement, j'aurai le temps d'écrire des livres pendant les vacances, quatre mois de liberté pour me consacrer à la poésie. Le meilleur chemin pour la création littéraire que je m'imagine fructueuse commence au sortir de cet espace sacré. Une partie de moi-même m'attend peut-être devant cette grande chapelle du siècle classique, tout est allé si vite.

A partir de ce jour-là, ce jour au ciel immense, des parents obéissent aux lectures de leur fils et de son professeur de collège. Je suis sorti de la bibliothèque avec des idées pour longtemps. On ne s'est pas promené dans la ville mais il nous a offert des boissons sur sa terrasse, le temps de surveiller l'arrivée des parents ou le départ des uns des autres. Le temps d'instaurer un rapport convivial entre nous.

Les bibliothèques ont des odeurs que je vais apprivoiser, on y parle à voix basse, on baisse le ton dès qu'on croise un lecteur. Même si personne n'est malade, on y respecte le silence. Ce silence m'est familier depuis les visites que je rends à ma mère sur son lieu de travail, la clinique St Joseph. J'aime cette ambiance, où la lecture s'apparente à une guérison, et je ne déteste pas l'air de poussière propre qu'on y respire. Les pages, tant de fois manipulées par les mains puis exposées au soleil, expirent un étrange parfum qu'on appelle vieux papier mais que je rangerais plutôt entre la sciure de bois et la sueur.

On se cache pour s'embrasser

A mi-chemin de nos écoles, on s'est donné rendez-vous. Devant une cave dont l'entrée est en sous-sol, il y a une petite descente herbeuse qui nous cachera. Je suis impatient de rejoindre Marie-Anne. A chaque fois que je vais chercher du pain, je passe devant sa maison en espérant l'apercevoir à travers l'une des fenêtres qui longent le trottoir. Quatre fenêtres protégées par des rideaux infranchissables mais tellement proches de la rue que l'on peut se demander à quoi sert le trottoir, s'il n'est pas là pour protéger les fenêtres. Je suis certainement le seul à m'y engager, le goudron semble encore tout neuf. Téméraire ? Je ne parviens jamais à franchir l'écran opaque des tissus, ils sont plus blancs que la mort. Jamais ces écrans ne relèvent la garde, ils sont rigides et désespérants. A croire qu'il n'y a plus personne depuis que j'ai croisé son regard. Une seule fois j'ai vu l'une des fenêtres ouverte : la maman de Marie-Anne venait de secouer une serviette et se retournait pour crier après sa fille. Le ton de la voix m'avait fait mal, un cri violent et vulgaire amplifié par le silence habituel qui règne dans le bourg. Ça m'avait déchiré le cœur, une fille comme Marie-Anne ne méritait pas d'être traitée de cette manière. J'avais retourné ma tête aussitôt, effrayé à l'idée d'être témoin d'une injustice, effrayé à la pensée qu'elle puisse me reconnaître. C'était avant. Déjà elle m'intriguait : son physique un peu fragile, les cheveux châains qui encadrent de très près son beau visage mélancolique.

On s'est donné la main avant de sortir de la cantine. On aurait pu croire qu'on se saluait mais non, je lui ai fait signe, personne ne nous regardait. On s'est dirigé vers la sortie, la main dans la main, en se promettant de s'embrasser devant la cave ce soir à la sortie. Le groupe des filles est parti en premier. Comme d'habitude, nous on a attendu que le repas de Touti, le chien de notre directeur, soit emballé pour se mettre en route à l'opposé. Nos écoles sont dans la même rue mais suffisamment éloignées pour que nos existences s'ignorent. Même à la cantine on mange séparément.

Marie-Anne est une évidence pour moi, je suis même persuadé que l'inverse est pareil. Sa tête est descendue des étoiles pour me réconforter, je l'ai senti une première fois à la kermesse, lorsqu'elle m'a donné la perche du parcours électrique. Bien sûr, je ne voulais pas que l'anneau touche le fil de cuivre, il a suffi que je me concentre sur la ligne de ses lèvres : le sourire naissant, les expressions de son visage ont guidé ma confiance. Le groupe de garçons auquel j'appartenais ce jour-là est passé à autre chose, les jeux se sont succédés, les pièces de théâtre ont pris le relais. Une grande camaraderie liait tous ceux qui étaient présents, le curé avait bien fait les choses. En sortant les trophées de ma poche le soir, j'ai vu passer son regard brun. J'ai regretté d'être allé si vite d'un stand à

l'autre mais j'ai compris que c'était de la patience qu'il y avait dans son attitude. Elle prenait son temps pour rire avec nous et ses copines.

Etre si proche d'un visage comme celui de Marie-Anne ce dimanche-là m'a fait prendre conscience que les filles connaissent plus de choses que les garçons. Des choses qui font du bien. Je l'ai encore mieux compris le jour de la remise des prix, quand elle a demandé à soulever mes livres. Ce n'est pas son petit corps qui pouvait apprécier mes cadeaux mais les mains qui ont saisi le paquet enrubanné avec des gestes prévenants. Ces mains ne pouvaient m'offrir que les meilleures caresses. On s'est parlé à plusieurs reprises ce jour-là. Et puis Marie-Anne a disparu pendant l'été. Même en s'approchant de sa cour, dans le chemin qui passe derrière l'épicerie, je ne l'ai pas vue.

Ce soir, enfin on y arrive.

Elle se laisse tomber dans le fossé alors que je suis sur le point de me relever pour l'accueillir. Il ne faut pas qu'on nous voie, ses frères sont capables de tout raconter à sa mère. Il y a la peur dans ses yeux, et puis très vite il y a la joie. Ses yeux sont brun noisette, ils brillent comme si j'étais plus grand que grand. Ils brillent tellement, on s'embrasse d'un coup. Nos lèvres connaissent le chemin, c'est le même toucher que pour manger les cerises. Un baiser onctueux et puis elle se sauve.

Elle ne dit rien, elle n'a pas le temps de parler. On veut s'embrasser parce qu'on se l'est promis l'un à l'autre. On veut se cacher du village pour tenter l'aventure d'un baiser sur la bouche. On se sent amoureux l'un de l'autre, le baiser est le pacte de cet amour-là.

Marie-Anne se relève en frottant sa robe et ses genoux. Une herbe dense tapisse l'accès à la cave, elle fait partie du temps qui s'est arrêté pour nous abriter. J'ai cru pouvoir y cueillir un trèfle à quatre feuilles pour l'offrir à mon amoureuse mais trop tard, elle s'est envolée.

Port aux Rocs

La porte s'ouvre sur un paysage de cèdres, de rochers et de lumière scintillante. L'océan vient d'accoster, jeté là tout devant comme une belle couverture pour le pique-nique. Le gamin descend de son lit, la sieste est terminée. Le groupe de rachitiques quitte le dortoir et dévale les grands escaliers pour ne pas manquer les rendez-vous. Plein de rendez-vous : les vitamines D, les littorines jaunes, les grains de café, les crabes, les crevettes – celles qu'on attrape entre les mains dans les flaques. La marée est basse, les vagues et le vent se sont tus, l'eau patiente. Tout un trésor à pieds nus, des créatures qui se cachent dans des piscines pas

plus grandes que moi, des trous tapissés d'anémones et d'algues multicolores.

La pointe du Croisic. Une grande bâtisse crénelée remplume des mômes. Certains peuvent se croire abandonnés par leurs familles, ce n'est pas mon cas. Des raisons médicales m'envoient ici à plusieurs reprises, les soins que j'y reçois pendant mes séjours ne profitent pas à mon corps mais à ma tête. Quelques heures de classe le matin dans des salles dispersées sur le parc, un repas équilibré, un peu de sommeil pour patienter contre les heures chaudes, puis la ruée vers le grand air... Ces semaines entre mai et juin me font grandir. Derrière le millimètre de croissance et malgré les coups de soleil, je gagne des points. Des points d'aventure. Ce milieu marin, ce bout de péninsule ne me donne pas d'ordre ; je ne suis pas esclave d'un jardin mais hôte d'un parc aux arbres tordus. Les pins sont atrophiés par les vents et la poussière, alourdis par les canaris et les senteurs, ils sont tellement différents de ce qui pousse dans le nord de la Sarthe. Et ça continue de plus belle en traversant la route : soulever les algues, retourner les pierres, creuser le sable. J'invente une autre vie, d'autres sensations, d'autres créations : bijoux en coquillages, figurines en galets, collages en tout genre.

Trois années de suite, je quitte le village pour des stages anti-maigrichon, trois séjours de pur bonheur. Les morsures du soleil sur ma peau pourraient affaiblir le bilan mais quand la douleur cède la place à des drapures impressionnantes, je me sens héroïque.

De temps en temps, je reçois les parents. C'est pire que d'écrire une carte postale, on passe toute la journée à marcher dans Le Croisic. Marcher et non se promener, ils pensent que parcourir cette ville c'est me faire plaisir. Quand mon plus jeune frère est pensionnaire à son tour, rien ne va plus ! Vêtements trempés dans l'urine du pot de chambre collectif, nourritures jetées à terre, pleurs, cris, bêtises sur bêtises. Son arsenal de contre-attaque lui donne raison, le rachitique-bis retourne dans la Sarthe. Je n'ai plus à prendre soin d'une progéniture qui ne sait pas apprécier les bonnes choses de la vie sous prétexte qu'il n'est pas chez lui.

C'est au Croisic que je découvre Tintin et la bande dessinée. L'accès à la bibliothèque est libre, j'ai le droit chaque jour de faire basculer un volume des étagères pour le lire où je veux. Le *Temple du soleil*, qu'on m'offre pour mes 9 ans, m'accompagne précieusement pendant plusieurs années. Je pense qu'il a été écrit et dessiné pour moi, imaginé à partir de mes propres rêves. La plupart de mes voyages commencent au pied de cette bibliothèque, qu'ils se poursuivent sur un lit de 90 ou un banc en ciment n'a pas d'importance : le monde n'est pas pressé, pourvu qu'on s'intéresse à lui.

C'est au Croisic que je découvre les festins, ils commencent au petit déjeuner avec des plateaux de tartines beurrées et des pichets de chocolats chauds. Je ne vois pas la ruse dans la générosité des repas mais l'envie de faire plaisir aux gamins en leur offrant des choses simples et abondantes.

J'ai fini par comprendre ce que le docteur de la ville a proposé pour ma santé. Ce n'est pas simple de se déshabiller devant une blouse blanche qui tient un stylo et vous regarde à peine. Celui-là m'a fait mettre en slip pour accomplir quelques exercices et monter sur sa balance. Du jour au lendemain, le gamin qui n'en finissait pas de grimper au sommet des portiques et des arbres se retrouve avec des insuffisances musculaires. Une force zéro. Je n'ai pas oublié ça, je n'ai pas oublié les contorsions face au bureau en vieux merisier. Ces gens-là se meublent avec des boiseries de ministre pour nous expédier en quelques minutes dans des maisons de santé.

Appendicite

Toute la journée je me plains d'une douleur en bas du ventre. Je reste assis à ma table mais impossible de participer au travail de la classe, impossible de rester attentif longtemps. Ça me lance. J'appuie avec une main là où ça me fait mal mais rien ne change. Mon geste ne soulage pas la douleur, il fait diversion jusqu'au moment où je change de main pour appuyer à nouveau. C'est la main droite qui écrit, pendant que la gauche appuie mais c'est moins pratique parce que la droite pince mieux là où ça lance. Toute la journée se passe à attendre que la douleur disparaisse. Les professeurs ne me prennent pas tout à fait au sérieux mais personne n'insiste, on me laisse tranquille. On me laisse souffrir tranquillement à ma table. Et puis quoi faire ? Attendre que cela passe.

Lorsque le car me dépose, je me sens presque soulagé. Ma mère m'emmène chez le docteur Raoul qui diagnostique une appendicite. Nous partons à l'hôpital. La douleur reste à sa place, elle a gagné, mais j'ai droit aux sourires. On m'installe, on me prépare. On parle de me raser, je fais l'étonné en frottant mes joues. Les sourires redoublent, mon pubis va sortir de l'intimité. Un défilé de femmes en blouses blanches me prend en charge, j'oublie qu'on vient de me retirer du monde, j'oublie que je suis enfermé pour mon bien. Ma fascination pour les blouses blanches n'est complète que si des sourires les animent.

Les lendemains de l'opération m'ouvrent une nouvelle image du monde, la convalescence prend le pas sur l'apprentissage scolaire. Rester en pyjama, jouer aux cartes avec les voisins, dévorer des livres, ne rien assumer, végéter... Je vis dans un grand dortoir qui ressemble un peu à

ce que Port aux Rocs m'a offert, un espace ludique, un lieu de vie déconnecté de mes habitudes. Mon professeur de français me rend de longues visites, il m'apporte des romans, il m'apprend le rami. Il a commencé par s'excuser d'avoir douté de mes douleurs, j'ai pensé que c'était la raison de sa venue. Mais l'homme qui vient chaque jour s'asseoir au bord de mon lit n'est pas le pédagogue talentueux qui vouvoie ses élèves, j'ai la chance de découvrir un ami. L'homme qui sait s'asseoir sur la seule chaise bordant mon espace prend tout son temps pour me tenir compagnie. Ma mère est enchantée qu'un professeur aussi poli et bienveillant tienne compagnie à son fils.

Mon univers s'élargit d'un grand coup, l'opération me rend gagnant. Rien de tel qu'un séjour à l'hôpital pour prendre du recul. Même à quatorze ans.

Grandes marées

Nous partons de très bonne heure pour aller pêcher des coques sur les grandes plages sableuses. Le beau temps nous permet de laisser les vêtements dans la voiture. Maillot de bain, râteau, seaux, sandales Méduse : nous voilà partis sur l'éstran. Mon père est comme notre chef de guerre : le râteau, le grand seau, le haveneau et un panier en bandoulière. Il fait toujours des allers-retours dans l'eau avec son grand filet pour crevettes ; c'est génial de pousser un engin pareil, quand on le remonte, ça saute partout ! Nous sommes tous gourmands. Quand le père annonce une grande marée, nous pouvons partir à plusieurs voitures, des amis, des voisins, la famille... Si la récolte est très bonne, nous en offrons : faire du porte à porte avec des moules ou des coques revient à jouer au Père Noël. C'est le père qui fait les lots à distribuer, il y met toute sa justice et sa vélocité.

En attendant, il faut marcher très loin parce que la mer s'est déjà retirée, elle n'a pas terminé, il faut la suivre pour bien faire. Je sens que je vais avoir soif, comme d'habitude dès qu'il y a du soleil. On ne se quitte pas des yeux, la plage est immense. Le sol nous éblouit là où il est encore humide. Nous donnons quelques coups de râteau pour découvrir les gisements de coques. Quand la providence s'y met, on ne s'intéresse qu'aux grosses. Le travail est un peu répétitif mais je suis happé, mes yeux commencent toujours par chercher les plus belles, pas forcément pour la taille mais j'attends du hasard qu'il me propose une surprise. Impossible de s'arrêter tant que le seau n'est pas rempli. La technique de mon père me fascine : il s'empare des coques non pas une par une comme moi mais par poignées, il enfonce sa main par-dessous et la relève comme une épuisette. Celui qui a terminé se rapproche des autres, je vais voir ma mère ou ma sœur, parce qu'elles ne me font jamais de

remarques, mais je garde mes distances avec mon frère si je vois qu'il passe son temps à s'amuser.

Son appartement

Son appartement est tout en couleurs, de vraies couleurs. Dans le séjour, ce sont comme des disques solaires, une tapisserie inspirée des civilisations précolombiennes, une géométrie presque abstraite qui m'interpelle régulièrement parce que j'y découvre sans cesse de nouveaux motifs, des signes qui m'intriguent. Tout est lumineux dans son appartement: les affiches de Georges Mathieu pour Air France, les reproductions de Van Gogh, Nicolas de Staël, Zao Wou Ki. Des grands formats, jamais ces petites images souvenirs qui font tout pour ne pas être intéressantes mais que les gens accrochent sur leurs murs pour les remplir. Rien à voir avec les canevas de ma mère. Tout ce qu'il aime va sur ses murs, ce n'est pas chez lui que je verrai une cigale en céramique, une fleur en fer forgé ou une couverture au crochet. Il n'a aucun portrait photographique, ce n'est pas ça qui l'intéresse

On repeint l'entrée en rouge, un rouge franc que j'apprends à étaler au rouleau sans déborder sur le plafond. La couleur rend tellement mieux que le papier peint. Je veux moi aussi refaire ma chambre. Il me conseille de mettre du vert sur un mur et du blanc sur l'autre, un vert empire satiné qui ne refroidit pas la pièce parce que celle-ci est vaste, bien exposée au sud grâce à l'étage – un logement au quatrième étage comme le sien est plus lumineux que le rez-de-chaussée de mes parents – Il y a quelque chose de baroque dans le vert qu'on a choisi ; je prolonge la couleur avec des rayures en velours sur la double porte du placard. Un seul rouleau suffit mais la pose est délicate à cause de l'irrégularité de l'épaisseur. Ses conseils sont bons, je caresse le résultat avant d'ouvrir la porte mais je finis par peindre l'intérieur avec ce qu'il lui reste en rouge. Et puis c'est évident, pas de baroque sans une paire d'appliques dorées. Nous avons traversé l'Autriche à la découverte des églises baroques : quelques volutes dorées grandes comme ma main suffisent sur un fond blanc.

Les gens critiquent les immeubles qui poussent à l'entrée de la ville. Des cages à lapins, ils disent. Bof. Je suis certainement trop jeune pour flasher sur une maison ou un logement dans un immeuble mais je n'avais jamais vu un appartement avant le sien, à l'exception de celui de ma marraine, dans un petit bâtiment plutôt coquet. Il faut rentrer dans les HLM pour comprendre. Les achélèmes... la cage d'escalier sent l'eau de javel. On se sert d'une clé plate pour entrer, la poignée de la porte est conçue pour tirer celle-ci mais pas l'ouvrir, ce qui pose problème quand on est sur le palier et qu'elle se referme involontairement. Maintenant j'ai ma clé, avec un porte-clés qui change tout le temps parce que c'est la grande mode

des cadeaux d'entreprises – et puis ça ne se passe pas comme à la maison, il n'y a pas de pot de fleurs où cacher la clé du garage.

Nous vivons au quatrième étage, nous dominons la rue, ceux qui viennent nous voir ici sont tout de suite obligés de sourire tellement nous sommes en haut de leur tête. Il y a la surprise, les visiteurs ne s'attendent pas à être accueillis du quatrième étage à l'instant où ils s'approchent de l'entrée. Les toits des voitures bien rangées, les cyclistes, les couples, ceux qui marchent en faisant du bruit avec leurs talons : tout est spectacle quand on prend l'air au dernier balcon. Les nuages sur la forêt de Perseigne, les nuages sous le coucher de soleil, les nuages plombés de gris comme les murs du quartier : quelle palette !

Son bureau est en verre, une plaque de verre posée sur deux tréteaux chromés ; quand on travaille ensemble, je me place en vis-à-vis. Souvent j'entends ses réponses à mes questions comme un voyage qui s'enclenche. Je m'appuie à peine sur les livres, les cahiers ou les feuilles qui s'étalent sur la petite moitié qui me revient. C'est un bureau qui favorise la concentration. Cela commence avec la préparation du concours, j'avale des connaissances sans forcément passer par le livre. Et puis il y a des ouvrages, qui n'attendent qu'un signe pour se couler dans mon espace. Les feutres noirs à pointe fine se relaient pour noircir des A4 avec des dictées et de la grammaire. Une pause avec un mug de thé, de l'Earl Grey avec un nuage de lait, et je passe aux questions. Je commence les rédactions chez lui, en travaillant le plan et les références mais je les termine souvent dans ma chambre enfumée, tard dans la nuit.

Dans son appartement, j'écris poésie, j'écris rêve, j'écris aventure. Je serai comme lui mais rien que pour l'écriture. Il a ce qu'il faut pour ça, il me fait passer l'Ecole Normale. Je profiterai du temps libre pour écrire.

On ne parle pas encore de Cité à cette époque, dans le village on dit Cages à lapins. Et on s'y connaît en lapins, à la campagne, on a tous des lapins. Reste à savoir si les clapiers sont comparables aux cubes qui accueillent les réfugiés de l'exode rural ? Je suis trop jeune pour comprendre le mépris – peut-être n'est-ce pas du mépris mais de la moquerie ou de la jalousie. J'ai quand même bien remarqué la différence de confort : le chauffage, la luminosité, la salle d'eau, les WC. Il n'y a pas de WC au fond du jardin dans les cages à lapins.

Quand c'est au tour des parents de Jean-Paul d'abandonner leur ferme, ils vont directement habiter là, s'enfermer dans les HLM, devenir chauffeurs, faire des ménages. Pourquoi s'enferme-t-on dans un appartement et pas dans une maison ? Au début, quand je ne dors pas chez lui mais que je rentre chez mes parents, mes nuits peuvent ressembler à des plongées en apnée parce qu'une angoisse fait main basse sur ma raison. Est-ce son absence ou les silences du village ? Les

cages à lapins ne me font pas peur, c'est presque le contraire les premières années.

Je dors chez lui

C'est décidé, je reste dormir chez lui pour préparer le concours.

Les parents disent oui, la campagne dit oui, le village, les champs, le ruisseau, les champignons, les escargots...

Mon cartable contient un pyjama. Tantôt le jaune, le même jaune moutarde que pour l'appendicite, son tissu un peu rigide fait synthétique. Tantôt le bleu, plus doux mais plus vite froissé. Tous les deux avec boutons, col, poches et allure de costume. Une brosse à dent se tient bien droite dans le gobelet, fière de marquer ma présence dans la belle salle de bain, peinte et tapissée de bleus. Des bleus qu'il a fait lui-même avec du Prusse, du Lapis-lazuli et des conseils que j'ai entendus et mis de côté pour plus tard. La baignoire est grande, j'y fais mousser l'Obao, je m'allonge le temps que je veux. On ne peut pas avoir froid parce que la salle de bain n'a pas de fenêtre, c'est l'eau chaude qui fait monter la température.

La chambre est petite, pas agréable ; le lit prend beaucoup de place. On dort souvent ensemble mais il m'arrive de dormir dans le canapé lorsque ses somnifères commencent à agir. Je ne veux pas l'accompagner, il est trop tôt. Et puis on ne va rien faire, sa voix est pâteuse, le compte à rebours est engagé. C'est lui qui décide quand on se caresse, dans la journée plutôt. C'est lui qui est dans le désir. Son initiative. Il connaît mes goûts, il les oriente, il en joue, il en nourrit les fantasmes. Par-dessus son corps, par-dessus son torse couvert de poils c'est un autre monde qui m'affole. Je voudrais coucher avec les femmes qu'il a eues. Quand il m'explique que la professeure de science s'est donnée à lui sur le canapé, il sait que mon érection ne s'arrêtera plus. Je ferme les yeux si je veux ressentir plus de sensualité dans nos énergies.

C'est peu dire que je suis heureux de tous ces oui qui me laissent partir au galop. Une route sans limites, direction l'avenir, voilà où me mènent le collège puis le lycée. L'université aussi mais avec une autre partition affective. L'avenir n'existe pas quand il faut inventer sa journée. Maintenant, quand sa DS blanche klaxonne, je sais qu'une suite d'événements va se dérouler. Une partition secrète pour un duo pédagogique motivé. De la grammaire, du cinéma, un roman, un bain, un shampoing colorant, une promenade dans les rayons de Continent. Il y a une période où j'expérimente des produits pour éclaircir mes cheveux. Des produits à base de camomille et d'autres principes actifs. Une période

où il m'arrive de lui emprunter un Mandrax, le sommeil étant le meilleur soin dermatologique qu'on me conseille. Et puis tant d'autres périodes...

Je suis facile, je m'endors et me réveille gavé de rêves. Je vole, je plane, je glisse. Mon corps endormi explose les horizons, mon corps éveillé les explore sans retenue. Les découvertes ne se relèvent pas, c'est moi qui invente le surf. Je l'invente pour quitter Oiseau et caresser le ciel d'Alençon. La préparation de l'École Normale se passe directement chez lui puisqu'elle demande un temps de travail supplémentaire. La réussite au concours est synonyme d'émancipation : pourquoi ne pas vivre chez lui puisqu'il habite si près du lycée ?

Je repousse le stress aux années futures, je repousse la morale derrière nos sourires, le sien est admirable, le mien est constant. Pourquoi ne pas s'émerveiller quand le rythme des jours est sponsorisé par la vie moderne ? Pourquoi ne pas s'émerveiller face aux progrès ? J'obtiens tout ce que je veux : ce que je n'obtiens pas, c'est ce que je ne sais pas vouloir. Les filles font partie de ce malentendu, je les rêve nues et inconnues, ce qui ne renforce que mes pouvoirs masturbateurs. Je les rêve en tournant les pages glacées de *Lui*, qu'il m'achète une fois.

On va dormir ensemble, ça veut dire qu'on va se tutoyer le soir et se vouvoyer le jour. Ça veut dire secret prudence.

L'argent

Je tiens le panier sur mes genoux pendant qu'elle relit sa liste de courses. Elle ouvre son porte-monnaie, un étui en skaï bleu foncé qui se ferme avec deux boules dorées. J'aime sa forme allongée, je la trouve élégante dans cette couleur. Elle reprend sa liste, met un chiffre devant chaque mot et calcule le total avec la pointe de son crayon. Je ne sais pas pourquoi elle agit ainsi, ce n'est pas agréable. L'argent est rare, parfois plus que d'autres, et elle nous le fait bien sentir. Ce n'est même pas dit pour nous couper l'envie d'acheter des bonbons avec la monnaie. Et puis c'est inutile, madame Copet, l'épicière, met toujours l'addition sur le dos de la boîte de camembert ou sur un emballage. Une écriture comme celle de ma mère mais plus étroite, plus élancée.

C'est un mauvais jour, ma mère flanche. Le poids des dettes, le travail, le manque de sommeil... C'est rare qu'elle me tende une liste de cette façon-là mais je comprends le message. En fait, non. Je sais qu'on n'est pas riche mais je sais qu'on n'est pas pauvre. Pourquoi elle fait ce cinéma-là ? On est comme tout le monde. Parfois ça lui prend, elle dit qu'on est malheureux. Mais ce n'est pas vrai, on est malheureux quand il manque quelque chose. Qu'est-ce qu'il nous manque ? Qu'est-ce qu'on n'a pas et qu'on devrait avoir ? Elle va rayer un ou deux articles de sa liste et puis

quoi ? S'il manque de l'argent, madame Copet le note sur son cahier et on la rembourse la fois suivante. Ce n'est pas grave, juste un petit peu embarrassant. Et encore, pas vraiment. Je ne vis pas avec l'idée qu'on est pauvre, c'est dans sa tête que ça se passe comme ça. Je n'aime pas quand elle nous fait sentir des choses pareilles. Pourquoi elle insiste ?

Il y a deux épiceries, trois cafés, une boulangerie, une boucherie, un tabac, une Poste, une gendarmerie, un centre de secours... Comment peut-on être malheureux ? Le jardin, les lapins, les poules : comment peut-on ne pas y arriver ? Les produits qu'on n'a pas dans le jardin, pourquoi faire croire qu'on doit se rationner sur l'huile, le beurre, le sucre, le chocolat, le camembert ? Je ne parle jamais d'argent, je n'en demande jamais ! Ma tirelire se remplit aux anniversaires, à Noël, aux étrennes, Carnaval, la livraison d'asperges et de lapins, la distribution des poissons de l'amicale des pompiers et d'autres petits services et puis la communion. Les moments qui font sonner les pièces ne manquent pas. Je me débrouille pour financer mes besoins, je me débrouille très bien parce que c'est toujours un plaisir d'être remercié ou fêté. Gagner un pourboire, c'est gagner un salaire et des responsabilités. Je fabrique, je commercialise, je chaparde, je négocie, j'invente... Je vends les poignards que je taille dans des chutes de charpentes, je vends les peaux de lapins que je fais sécher sur des bois en V – je vends aussi au marchand de peaux de lapins le plomb des batteries, les ferrailles fouinées ici ou là. Je ne demande jamais d'argent à mes parents pour un achat personnel, c'est ma manière de garder secret mes désirs les plus insensés, comme cette agrafeuse Pic-pocket en acier inox que j'ai idolâtrée comme un bijou de la modernité, ce stylo quatre couleurs en métal argenté ou encore la trousse en cuir. Et les stylos-plumes, à pompe puis à cartouche ! De vrais trésors pour écolier. Quelquefois je peux dire qu'on est pauvre, je le dis à des camarades pendant la récréation parce que la télévision est encore en panne.

Je n'ai jamais réussi à obtenir un vélo, mon vélo, mais j'ai appris à réparer ceux qui dorment dans les garages. Il m'a peut-être suffi de fabriquer des engins roulants avec toutes sortes de roues abandonnées pour oublier ce manque. Le dépôt d'ordures du village est mon premier réservoir de matériaux, le second se trouve dans les récupérations hétéroclites de mon père, stockées-oubliées dans les quatre greniers, les trois garages, les deux caves et les deux jardins de la maison.

Manquer d'argent ? Ma mère peut-être, mon père, non, puisqu'il fait un peu comme moi. En plus de son métier de magasinier dans l'entreprise de matériel agricole, il touche des commissions sur ses ventes d'huile de vidange et de matériel Honda. Son motoculteur lui rapporte de l'argent quand il retourne des jardins, je le vois par les billets qu'il sort de sa poche pour les donner à ma mère. Des billets soigneusement pliés pour ne pas

prendre la poussière du travail fait. Il y a aussi le bois le chauffage que je prépare avec lui, en nettoyant ses coupes jusqu'à la nuit tombante. Je ne sais pas ce que tout ça lui rapporte, je l'accompagne souvent le weekend sans me poser de question. Je trouve mon compte dans le feu qu'on allume pour brûler les ronces et les branchages, je trouve mon compte dans la gentillesse des commanditaires. L'élevage de lapins, des fauves de Bourgogne dont mon père s'est fait une spécialité locale, la culture d'asperges sur quatre à cinq rangées interminables, la cueillette de pommes pour le cidre, voici encore des sources de revenus, avec une part de responsabilités pour chacun d'entre les enfants.

Les quelques fois où l'heure du repas approche sans que nous sachions quoi manger, personne ne réveille notre mère, qu'elle travaille ou non. Si rien n'est prêt, nous nous organisons en ouvrant bien grand le placard à deux battants et en fouillant les réserves de légumes. Peut-être que la famille ne roule pas sur l'or mais nous ne tombons jamais en panne. Pour moi, les achats sont des expéditions dans le centre du village, le prix du lait a moins de valeur que cette aventure qui consiste à revenir sain et sauf de l'obscurite laiterie de la ferme.

Ma mère écoule quelques-unes de ses broderies dans un magasin du centre-ville d'Alençon mais cela fait rentrer plus de satisfaction personnelle que d'argent, me semble-t-il. Je ne sais pas ce qui se cache dans la luxueuse boutique qui affiche *Dentelles d'Alençon* mais le jour où je l'accompagne faire une livraison, je devine que ce ne sont pas les créateurs qui font fortune. J'entends parler d'aristocrates qui passent ici faire le plein de nappes et de serviettes mais je sens aussi l'odeur des vieux tissus, une odeur proche de celle qui règne dans les armoires des parents quand je viens y chercher un grand drap. Ce jour-là, on se délecte : il est question d'une grosse commande pour les salons d'une famille anglaise. Qui va en profiter ?

Avec mon entrée au collège, les horaires et les devoirs me déconnectent progressivement de la vie économique de la maison, j'entends moins sa petite rengaine, sa complainte persécutrice. Une fois que j'ai bien grandi, je la traite de bourgeoise lorsqu'elle met le prix d'achat sous la paire de vases qu'elle vient d'acheter, des sortes de Médicis qu'elle place de part et d'autre d'une pendule dorée pour décorer le buffet. Elle qui a tant manqué, elle prend sa revanche comme ça : les prix ne sont plus sur la liste mais sous les objets.

Gabian

Gabian m'accueille le premier été, puis tous les étés. Puis au printemps et à l'automne quand Claude en ressent le besoin. Le Midi m'ouvre ses bras

sans faire de commentaires. Je bois du rosé et du grenache, je mange des olives et des tomates ; je lis Midi Libre, je visite Sète, le cimetière marin, je m'exerce à apprécier Paul Valéry. Je fantasme sur Agde et ses plages naturistes mais je me contente très bien de cette langue de sable qui ferme l'étang de Thau, entre Marseillan et Sète. Gabian, c'est le versant ensoleillé de mon village, les vignes et les platanes remplacent les noisetiers et les prairies herbeuses. Les vignes ont leurs terrasses au soleil, les platanes bordent les routes. La magie des paysages escarpés opère surtout à la fin de l'hiver, lorsque les ceps dénudés se contorsionnent sur les sols de rocaille. La noirceur des bois charcutés émerge de l'ocre labouré. Que de temps passés à contempler les avant-monts des Cévennes ! Mes yeux avalent les reliefs qui bordent le Massif Central. Mon goût pour la poésie naît de cette lumière, celle qui abrite les ombres pour en savourer la fraîcheur.

Printemps, été, automne, il y a toujours une pause dans le Midi – c'est comme ça que je nomme le village où Lucienne, sa tante institutrice a pris sa retraite en épousant un vigneron authentiquement millésimé : Jean-Eugène. J'accompagne Jean-Eugène dans ses vignes au petit matin, avec un antique deux-roues que j'ai dépoussiéré, pendant que Claude discute avec sa tante, la presque dernière personne qui compose sa famille directe. Le vieux viticulteur a conservé son accent de célibataire et sa chambre mais il accepte de partager son savoir dès que nous cheminons. Les tâches sont symboliques : des pierres à relever, des sarments à déplacer, du matériel à ranger... Je n'imagine pas autrement ma liberté de circuler dans des parcelles enchevêtrées. Ma vie n'est plus à Oisseau mais je continue de saluer les inconnus que je croise en chemin, je salue les gens qui ramassent des asperges sauvages comme j'ai salué ceux qui cueillaient des pissenlits en bordure des routes.

Gabian, c'est aussi Béziers, les platanes des allées Paul Riquet qui abritent la civilisation de la pétanque et des flâneries, ceux qui marchent les mains dans le dos pour se délasser de la routine. C'est aussi les pyramides de la Grande Motte, les torchères de Lavéra, les mines de bauxite. Et Pézenas ? Pézenas c'est autre chose : le marché du samedi matin, un sachet de cacahuètes grillées et un verre de rosé frais. Pézenas c'est la naissance de Molière, c'est ma naissance à moi aussi. Je parcours les rues d'un nouveau monde, rempli de culture et d'artisanat. Les pierres ne sont pas du même calcaire que mon village, elles me confient des bavardages qui n'ont rien à voir avec l'austérité des granges fermières. La ville possède l'Histoire alors que mon village ne délivre que du temps. Claude Daniel a la gentillesse de me faire croire qu'il découvre tout ça en même temps que moi, il développe mes goûts au gré des visites qui agrémentent nos voyages et bâtissent ce que j'appelle une amitié sincère.

La maison de Jean-Eugène est située dans le quartier ancien, serré et agencé comme une forteresse, on y accède par une rue étroite qui donne abruptement sur la Thongue, un morceau de rivière pour carte postale. La porte d'entrée de la bâtisse s'ouvre sur un couloir froid qui dessert un cellier et une grande cave, celle-ci communique avec la rue grâce à une double porte voûtée. La cave n'a plus d'usage viticole, Lucienne y loge une petite Fiat 500 qui nous amuse beaucoup. Les pièces de vie sont à l'étage, nous dormons dans une grande chambre au bout du couloir, le lit est magistral – bois, sommier, matelas, édredon, couvertures, traversin, oreillers – j'apprends à y faire la sieste. Pas comme Jean-Eugène qui dispose d'un espace secret dans ses vignes, un endroit que j'ai cherché en vain à deviner sous les quelques frondaisons qui parsèment son territoire.

Lucienne se montre parfois un petit peu curieuse sur la nature de notre relation : nos sourires semblent lui apporter des réponses satisfaisantes mais elle n'hésite pas à venir nous rendre visite dans la chambre, c'est son côté fonctionnaire de l'Education Nationale. Elle se soucie de ma scolarité, elle s'étonne qu'un garçon de mon âge passe ses vacances dans un village avec un homme moitié plus âgé que lui. Je la rassure avec les arguments que peut tenir un futur collègue : sagesse et curiosité. De toute façon, je n'agis pas comme un adolescent qui s'ennuie, j'ai des lectures, j'ai des envies d'excursions, je participe aux tâches ménagères, aux travaux des vignes. Je peux me promener dans les rues de Gabian avec le reflex en bandoulière.

Je finis toutefois par sentir que mes mains n'ont plus envie de saisir le boîtier, on ne photographie pas la chaleur, on ne photographie pas le chant des cigales. Ce que je fais la première année, ce que je fais lors de mes premiers séjours et des premières saisons, je ne le fais plus ensuite parce que ça ne sert à rien de cadrer des paysages si on ne peut pas en emporter l'âme. Il y a des dimensions qui n'entrent pas dans une diapositive. J'ai beau me rabattre sur la macro, ça ne tient pas, le Midi est une poésie ensoleillée qui imprègne tous mes sens. J'ai la chance d'en faire une étape privilégiée.

L'enclume

Le marchand passe dans la matinée.

Aujourd'hui j'ai une sorte d'enclume à lui vendre, il y a longtemps qu'elle me semble abandonnée dans un coin du garage. Au prix du kilo, je devrais en tirer une belle somme. Un petit pactole, comme pour les batteries. Le marchand de peaux de lapin est trop précieux pour que je m'en passe, je m'organise pour lui. Bien sûr, avec notre élevage, il y a

régulièrement des peaux. C'est moi qui les prépare : je les retourne, fourrure à l'intérieur, et les fais glisser sur des grands V taillés dans des branches. J'aime bien les tendre sur ces châssis traditionnels. Pour surveiller le séchage, il suffit d'attraper les bouts des baguettes et d'observer le temps faire son travail de parcheminier.

Quant aux métaux, je les chaparde dans l'entreprise où travaille mon père ou je les collecte pendant mes promenades, surtout celles qui passent par les décharges ou les bâtiments en ruine. Le plomb, c'est ma spécialité : il y a des batteries partout, c'est facile à dénicher et c'est facile à fondre – par jeu ! On met le plomb dans une louche, pas très longtemps sur le gaz. Le petit bloc gris se transforme d'un coup, comme du mercure : très mou, argenté. J'ai tenté d'inventer des moulages mais rien. Mes expériences s'arrêtent là, je ne suis pas trop téméraire dans la cuisine. Les faïences blanches, la propreté, ce n'est pas un domaine pour bricoler.

Cette espèce d'enclume n'est qu'une chose parmi d'autres que mon père rapporte pour n'en rien faire et qu'il abandonne sur l'étagère crasseuse du garage. On appelle garage une vaste pièce qui servait de forge autrefois, une grande partie des murs est encore noircie par la fumée, ce qui renforce l'état de désordre qui y règne. Le sol est pavé de terres cuites fissurées, les étagères tentent de mettre un peu d'ordre dans la misère mais elles sont tellement rebutantes que je n'y touche pas. Je range mes affaires dans l'appentis à foin, ça m'oblige à traverser la cour et passer devant la chambre de ma mère mais je fais attention à ne pas marcher sur les graviers. C'est l'établi qui concentre la vie du bricolage. Il est massif et tellement grand qu'on pose tout dessus quand on veut se débarrasser de quelque chose. Je suis obligé de tout repousser sur ce qu'il reste de la cheminée si je veux travailler un machin, scier, clouer, assembler...

Je ne vois jamais mon père bricoler mais c'est fou ce qu'il peut récupérer : des trucs inutiles, des lots, des quincailleries, des outils mystérieux que je soupçonne d'être incomplets, des boîtes de peintures. Et des tubes de graisse dont les odeurs rendent l'étagère invivable. Je ne touche à rien de tout ça malgré la curiosité qui me titille. L'enclume, c'est exceptionnel, je trouve qu'elle n'est pas à sa place. Son usage semble destiné aux cordonniers mais elle ne profite à personne depuis un bon moment. Tout ce qui est recouvert par une couche de poussière m'intéresse, ce qui n'est pas le cas des lourds valets. Il ne me vient pas à l'esprit de les vendre, c'est un plaisir de les glisser dans les trous de l'établi pour bloquer les bois que je veux scier. Leur fixation est bien plus amusante que l'étau : trois ou quatre coups de marteau pour bloquer la pièce sur l'établi, un seul pour la libérer. Les journées de vacances sont longues. Toute activité est bonne à prendre, je peux passer des heures à jouer sur l'établi en prenant soin de fermer les portes.

C'est mon oncle qui déclenche la sévère engueulade de mon père, le jour où je lui explique comment j'ai vendu l'enclume qu'il souhaite emprunter. J'ignore si cette enclume a été récupérée comme il en était question, c'est le genre de bêtise qu'un enfant de mon âge ne peut pas rattraper mais elle m'invite à prendre encore plus de distance avec le bazar de mon père. Ce sera difficile dans la période des cadeaux d'entreprises : porte-clés, jeux de cartes, montres, médailles, briquets, cendriers de poche, mètres-rubans... Une période où des trésors s'accumulent dans les tiroirs parce que j'ai un père qui ne lâche pas ses récoltes comme ça. Je ne peux rien réclamer puisque je n'ai pas le droit de fouiller dans ses affaires. C'est un double malheur : non seulement mon père reçoit des gadgets dont il ne fait aucun usage mais je ne me sens pas autorisé à lui demander quoi que ce soit. J'ai juste le droit de les voir.

Le marchand de peaux de lapins continue sa tournée, j'ai un pincement lorsque qu'il stoppe sa camionnette devant le portail et que je n'ai rien à lui vendre. C'est rare mais quand ça arrive, je le vis comme un échec. Cet homme-là est une providence qu'il n'est pas raisonnable de négliger, une providence pas seulement financière mais quelque chose qui tourne autour du mot commerce, quelque chose qu'on découvre avec le temps.

Décrivez votre meilleur ami

Je boude ? Il me demande si je boude! Non, je ne boude pas. Je ne boude jamais, je suis bloqué, tout simplement bloqué. Les regards sont braqués sur moi mais rien ne sort de ma bouche. Toute la partie au-dessus de mes lèvres flotte dans le vide. Je ne sais pas quoi dire, je ne sais pas quoi faire. Rien n'avance parce qu'il y a un gros problème au milieu de mes idées et c'est de sa faute ! Il me demande de faire un exercice que je ne peux pas travailler. Prendre la parole devant la classe pour décrire mon meilleur ami... même pour l'introduction je ne peux pas. Je suis piégé. *Décrivez votre meilleur ami.* Mais il est là! Je pourrais dire que je n'ai pas d'ami mais j'en ai un. Il est là devant moi, il prend toute la place de la réponse. Je ne peux pas cacher la spontanéité des arguments qui submergent ma pensée. Ces évidences! Je n'ai qu'un ami. Je sais faire la différence entre les copains et les amis, il y a le pluriel d'un côté et le singulier de l'autre. Je n'ai qu'un ami, c'est un magicien de la pédagogie mais pas que cela : l'art, les vacances, la culture générale... Et puis les conversations, les confidences, la confiance. Surtout la confiance, pas les secrets. Les secrets ne font pas partie des choses que je préfère, la preuve : ils m'empêchent de prendre la parole, moi qui lève toujours la main. Je peux écrire ce qu'il y a de meilleur, c'est peut-être le moment de le remercier pour l'attention qu'il me porte, la confiance qu'il m'inspire. *Décrivez votre meilleur ami, dites tout le bien que vous pensez, n'oubliez pas d'évoquer ses défauts pour contrebalancer l'argumentation...*

Ma résistance est observée par la classe, les yeux m'interrogent. Tout autour de moi on attend, mon attitude n'est pas habituelle. Nous sommes tous bons camarades, mais là, il y a un glissement vers l'intime. L'hyper intime et l'hyper secret en même temps. L'amitié, c'est autre chose que les copains, ce n'est pas de l'amitié quand je vais démonter un moteur chez Charly, ce n'est pas de l'amitié quand je vais à la pêche avec Alain. Peut-être avec Jean-Paul ? Mais on ne se voit plus.

Je ne suis pas capable de mélanger les copains du village pour faire un ami idéal, Claude Daniel prend toute la place dans ma tête !

J'avance finalement une bonne idée, un cousin ! Plus âgé que moi, pour me donner de l'importance, je le déguise avec le brin de vérité qu'on attend sur le sujet. Je bafouille quelques phrases sans chercher à donner du style, à l'écrit ce sera autre chose. Je bute un peu sur la manière de valoriser nos conversations, dire pourquoi c'est de l'amitié, mais je sens que ça y est, je colle au sujet. Comment ce *meilleur ami* va-t-il réagir en corrigeant ma copie ? Je ne suis pas dans la séduction mais la sincérité, il me connaît assez bien maintenant pour savoir que ma confiance n'est pas basée sur un échange de services mais sur l'équilibre de nos rapports, l'égalité. Il ne me demande rien d'autre que du travail. Mais ce n'est pas une demande de sa part, c'est moi qui pose les questions, c'est moi qui veux savoir. Le bel avenir qu'il me promet a commencé. Je ne me sens pas manipulé, notre vie ressemble à quelque chose comme une grande cuisine, une très grande cuisine dans laquelle il faut piocher des ingrédients et les accommoder. Peut-être est-ce l'occasion de réfléchir et montrer ce qui nous lie réellement ? Nous partageons tout.

Je vais rendre ma copie sans faire de commentaire. Cette rédaction-là ne sera pas comme les autres mais je vais attendre qu'il prenne l'initiative d'en parler le premier, comme c'est souvent le cas dans nos face-à-face à son bureau. Je ne boude jamais, c'est juste un moment de paralysie. Je ne peux pas prendre la parole pour raconter ce qui me ravit. On couche ensemble, on voyage ensemble, je fume sa pipe, ses cigarettes, je porte ses vestes, on parle de tout et il faudrait que je dise ça aux autres ? Quand on a presque cent cousins comme moi, il suffit de se concentrer sur l'un d'eux avec qui je m'entends bien et de lui faire porter la responsabilité de l'exercice intime. Décrivez votre meilleur cousin.

Mes ressources

Le jour où j'ai dit à ma mère je m'ennuie, j'ai compris mon malheur. Elle a déposé devant moi un panier de légumes à éplucher. Depuis ce jour-là, j'exploite minutieusement toutes mes ressources et tous les remèdes contre l'ennui. Il y a des jours où je trouve de quoi m'occuper sans me

poser de questions, il y a des jours où il faut puiser dans les réserves. Et la meilleure des réserves, celle qui figure en tête de liste, celle qui ne se néglige pas : c'est la décharge. Le dépôt d'ordures.

L'un de nos jardins, celui qui borde la route au nord de la maison, est un ancien dépotoir dans lequel je retourne souvent le sol pour y découvrir des petits flacons, des boîtes métalliques, des pièces de monnaies, plein de bricoles patinées par le temps. Un très beau mur borde ce jardinet, les mousses et les végétations rampantes semblent s'amuser à survivre entre les pierres grises torturées. La terre de cet espace clos n'est pas la même que celle du grand jardin, elle est noire, poudreuse, presque poussiéreuse. On dirait qu'elle vit grâce aux choses qui se sont décomposées ici. Cela facilite mes fouilles. Soit j'ai des ordres pour y travailler, soit j'ai une petite soif d'aventures mais c'est rare que je regrette d'y passer.

La décharge de la commune n'est pas éloignée de la maison mais ses livraisons sont aléatoires. Après tout, faire le déplacement est aussi intéressant que ce qu'on y récolte, il y a toujours le petit grain d'espoir de débusquer un trésor. C'est là que je trouve les roues nécessaires à la fabrication de mes chars, c'est là que je trouve de quoi m'occuper de manière fructueuse. Et puis il y a les dépôts sauvages ! Ces dépôts d'ordures sont de véritables surprises pour les randonneurs dans mon genre. Comme tout le monde, je considère que ce qui est abandonné m'appartient, je n'hésite pas à déclarer abandonnées les choses qui m'apportent de la distraction. J'ai l'habitude d'y jeter un œil, voire d'y retourner pour en surveiller l'approvisionnement. Ce que je retrouve dans les décharges ne s'appelle pas déchet mais ordure. Les déchets sont brûlés ou donnés à manger aux animaux : les os pour le chien, la viande pour le chat et le reste des assiettes aux poules. Donc les gens se déplacent à la décharge pour balancer des trucs qu'ils ne peuvent pas brûler ou laisser pourrir chez eux. Ce qui m'attend, ce sont des choses plus ou moins molles sur lesquelles je m'amuse à rebondir, des choses lavées et déformées par les pluies. De temps en temps, si un feu est allumé, je prends le relais pour tenter des expériences.

Les sacs poubelles correspondent à la fin du pactole ; le jour où je vois la première collecte passer devant chez nous et menée par un tracteur, je comprends que les temps changent. Et ça ne plait pas chez les jumeaux qui conduisent l'opération, celui qui est debout au milieu des gros sacs, avec ses bottes de fermier et ses bras croisés, ne me regarde pas en souriant. Le tracteur avance aussi vite qu'un corbillard, j'ai largement le temps d'être déçu.

Il faudra diversifier. S'intéresser aux petits fossiles, par exemple, comme ces bivalves que j'ai ramassés pour alimenter ma fronde ; parcourir la

campagne à la recherche de vestiges gallo-romains, fouiller les recoins du temps, débusquer des objets qui relancent l'imaginaire...

Dénicher les oiseaux

Mes yeux le cherchent dans la haie. Il y en a un, c'est sûr, l'endroit est tellement propice. Au milieu des branches serrées ? Dans le paquet de feuilles ? Ah ! Il est là, calé sur une fourche. Je pose mes pieds comme je peux afin de prendre de la hauteur sur un paquet de brindilles sombres. Mes doigts osent à peine effleurer les œufs, partagés entre le désir de profiter de leur beauté, des perles d'émeraudes mouchetées, et le plaisir du spécialiste qui ne veut pas perturber la nature.

J'aime les chercher. J'aime leur liberté. Les rencontrer, c'est difficile, mais je cherche. Les petits sauvages qui vivent autour de moi se cachent. Si j'entends des mouvements, j'approche. Lentement. Et j'attends. S'ils me fuient, je regarde le spectacle : une trajectoire, un plumage, une fourrure. Du vrai. Ma curiosité est énorme, je la tempère par réalisme : ça finit par ne servir à rien de piller les nids et tout le reste. A l'exception des nuisibles comme le corbeau, la corneille ou la pie, des bêtes qui nichent trop haut pour que ce soit un plaisir d'atteindre leurs refuges. J'ai tenté l'expérience, une fois... l'odeur et la texture des œufs écrasés dans ma poche m'ont découragé.

Je collectionne les photos d'oiseaux dans un cahier, je raconte comment sont faits leurs nids, je dessine des cages naturelles. C'est comme ça, et puis j'imagine que ça pourrait les intéresser de trouver des refuges dans les haies, des abris pour se protéger des prédateurs. Je fais des calculs d'ingénieur, je tente des prototypes. Le succès est dans ma tête, à part les mésanges et les rouges-gorges, les oiseaux ne m'approchent pas. Evidemment, j'admire François d'Assise : il a la cote avec ces créatures qui fréquentent le même ciel que Dieu. Quand la neige tombe, je tente de leur porter secours en les piégeant mais mon père en profite pour passer les grives à la casserole.

Entrer dans l'intimité d'un habitat secret, jouer avec les mystères de la nature, fouiller les haies comme on fouille dans un grenier, cela peut s'appeler occupation, remède contre l'ennui ou bien encore cache-cache avec d'autres mondes. Je me promène à travers champs pour débusquer les signes qui soutiennent le monde. Surprendre les vies au plus près de leurs réalités, puiser dans les nombreuses ressources. Mûres, noisettes, châtaignes, fraises, champignons : la liste des choses qui se mangent n'est pas exhaustive. Tout commence par exister dans l'invisible. Le noisetier éparpille son feuillage pour cacher ses fruits, les mûres jaillissent des haies impénétrables, les châtaigniers n'ouvrent les bogues qu'au

dernier moment, la douce moisissure des champignons parfume les sous-bois, quant aux fraises, il faut les mériter : les baies rouges ne récompensent que les promeneurs avertis.

Dénicher les oiseaux, c'est ma façon de bavarder avec le monde caché. Je construis des cabanes et des observatoires pour les approcher et dialoguer. Il y a les haies, bien sûr, plus ou moins épaisses, plus ou moins entretenues, accueillantes ou rebelles. Et puis il y a les granges abandonnées, les murs effondrés, les hangars oubliés. Ces vestiges offrent leur part de refuges : j'ai vu des mésanges nichées dans des boîtes aux lettres, des pompes à eau, des compartiments de machines agricoles. J'ai vu des chauves-souris suspendues dans le creux des caves ou derrière des portes décomposées.

Tout ce qui est abandonné m'intéresse, tout ce qui est bosquet m'appartient. Pareil pour les plans d'eau, les ruisseaux, les lavoirs. Je remonte les sources, je construis des barrages, je déménage des poissons et des têtards. Dès les beaux jours, c'est rendez-vous les mains dans l'eau, exploration des lieux de vies qui se troublent et se rident en surface. Les lavoirs regorgent de trésors, celui du village est précédé d'une petite mare riche en cresson et petits organismes. C'est un jeu pour moi d'approcher la nature de cette manière-là, scruter les fossés, percer les feuillages, guetter les mouvements, palper les odeurs.

Ma première montre

Bientôt ma communion, bientôt ma montre. Une belle montre, là autour de mon poignet.

Mon parrain vient prendre des nouvelles : la cérémonie, les horaires, le repas... et le cadeau. Il me demande ce que je veux. Quel cadeau ? Je n'hésite pas : une montre de plongée ! Les parents sont surpris par l'audace de ma réponse, ils protestent. Je n'ai pas le droit, c'est impoli. Trop tard. Je bafouille des excuses mais c'est trop tard. Mon parrain s'amuse à m'interroger sur mon choix, il ne s'attendait pas à une réponse aussi précise. Pourtant c'est clair dans ma tête, les parrains offrent la montre aux garçons. Les filles, c'est différent : ma sœur a eu la sienne par sa marraine. Passé la réaction de mes parents, je suis surpris à mon tour. Peut-être aurais-je dû être moins précis ? Peut-être aurais-je dû répondre moins vite ? Mais c'est impossible, ça fait des mois que je rêve d'une montre avec des aiguilles phosphorescentes, de grosses aiguilles, de gros chiffres ronds, un fond noir, un double cadran, un bracelet qui ne s'abîmera pas. Je la garderai à mon poignet pour nager, elle me suivra dans mes aventures. Et puis au collège personne n'en a une comme ça,

je vais pouvoir faire mon crâneur, montrer que j'ai passé un cap en maîtrisant le temps et le style.

Ma sixième se termine bientôt, quand je vais retourner en classe avec la montre de mon parrain, je ne serai plus le même. Mon poignet compte sur moi pour porter de belles montres, j'en veux une qui m'accompagne partout, même sous les draps dans la nuit. Mon parrain est un ancien voisin devenu ami de la famille, il me comprend tout de suite.

Effectivement, je ne suis pas déçu. La plus belle chose de ma vie enlace mon poignet gauche. Les chiffres sont écrits avec une couleur verte qui ressemble aux yeux du chat, un petit contour noir les fait ressortir du fond gris. Du jour au lendemain, je me sens investi de nouvelles responsabilités. C'est comme si un œil m'observait, l'œil du temps, l'œil des devoirs comme l'œil des libertés. La mesure qui se met en place entre mon poignet et ma conscience est source de fertilité, je mets du temps sur les choses, je mets du temps dans les détails. L'abondance s'ouvre à moi, je prends possession des minutes qui rayonnent jour et nuit. Je n'ai plus besoin de la cloche des églises quand je pars à l'aventure, je n'ai plus besoin de descendre dans la cuisine pour consulter la vénérable pendule. Merci l'indépendance, bonjour le temps qui compte.

Mon parrain me tend le précieux cadeau avec le geste de quelqu'un qui s'acquitte d'une mission. Après ma communion, je ne le revois plus. Il a trouvé le bon moyen de s'attacher à ma mémoire avant de disparaître.

Un soir je l'appelle tard

Je me sens mal. Je suis rentré chez moi par le car. Comme le ciel était chargé, la nuit est tombée rapidement. Je me sens mal, la nuit est tombée trop vite. Ma chambre ne suffit pas à me tenir compagnie, la nuit est silencieuse, le village est mort. La cloche de l'église sonne le début de l'éternité, un glas pour enfler mon angoisse, le seul bruit que je ne veux pas entendre quand j'ai du mal à dormir. Mon sommeil est vrillé : pourquoi s'allonger ? L'anxiété, l'inquiétude : je suis cerné par des sensations qui pèsent. Les murs m'oppressent, la tapisserie me dépote. Les fleurs, ce ne sont pas des fleurs mais des bavures, des empreintes de chicots qui annoncent la mort. Beurk ma chambre, beurk ma maison : la nuit est impossible. Et la cloche qui remet ça toutes les demi-heures, de quoi renforcer ma panique. Je ne veux pas mourir, je ne peux pas dormir.

Je me lève, direction le téléphone. Les parents m'ont entendu, je prétexte un problème de rédaction. Je me déplace dans l'autre pièce, allongé sur le carrelage. Mon père n'aime pas qu'on brûle de la lumière, tant pis pour ce soir.

Claude décroche. Je parle à voix basse mais je parle. Que peut-il faire ? Ecouter ma peur, casser la spirale. Un souffle dit que je n'ai pas la force de vivre seul. Je me sens mal, mais mal. Ici tout est silence, un silence nu qui m'empêche de respirer, un silence désert qui me rejette. Il n'y a pas d'âme, il n'y a rien pour me dire que demain ira mieux. Tout est indifférence ici, la nuit plus que jamais. Une geôle pour me punir ? Il n'y a pas d'issue, je parle, je parle, et je parle encore. Nos voix taraudent la falaise, les mots escaladent la montagne, sa chaleur avance au-dessus de l'avalanche qui m'emprisonne. Il ne m'explique pas comment repousser l'insidieux désespoir qui a envahi ma tête mais je vois de la lumière, l'issue de secours est là. Je ne sais pas quelles questions il me pose, je ne sais pas ce qu'il me raconte ou m'explique mais le téléphone est magique, mon oreille capte son sourire. Il termine de corriger des copies, il me propose un extrait avant de raccrocher.

Je ressens une bouffée d'euphorie lorsque sa porte s'ouvre. Un oxygène pur m'accueille. Ravissement, sortilège : des sensations positives. Ce soir je suis en manque. *Viens me chercher, sauve-moi*. Ce qui vient à moi, c'est sa voix douce, chaude et douce. Sa voix fait fondre la terreur qui s'est emparée de mon malaise désordonné. Lorsque je rentre chez moi, comme ça sous un ciel chargé de mauvais temps, une déprime peut embraser ma soirée.

Je me renverse sur le dos pour jouir du ciel étoilé qu'il tisse avec ses mots rassurants. Je réponds à ses questions sur mes lectures ou la musique qu'il m'a prêtée. Lorsque je remonte dans ma chambre, je m'endors avec le casque et la Symphonie pastorale, c'est la symphonie qu'on donne en concert samedi.

Été 68

Nous venons de sortir du cinéma, nous rentrons à pied au camping. Ma sœur et sa copine devant, mon grand frère et moi derrière. Il ne fait pas encore nuit mais ça ne va pas tarder, nous avons le temps de profiter de la douceur du soir, la route est calme à cette heure-là. Nous marchons d'un bon pas en discutant du western. Tout à coup deux gars sur un cyclo s'arrêtent à notre hauteur. Les filles s'enfuient en criant, l'un des types donne un coup de pied à mon frère qui s'affale dans le fossé, l'autre me fait reculer en jurant des mots que je ne comprends pas et en me claquant le ventre avec le dos de ses mains. Ça ne me fait pas mal mais je suis tétanisé. C'est effrayant soudain ! Celui qui a renversé mon frère s'acharne sur lui, plus mon frère l'implore d'arrêter, plus il frappe. Je ne vois rien, celui qui me domine rigole en finissant de me secouer. Je sens qu'il a envie de s'y mettre à son tour parce qu'il se retourne et se rue comme un fou sur mon frère. Je ne vois rien, j'entends les cris, j'entends

les pleurs. Mon frère a une petite voix aigüe, il répète de plus en plus vite son cri de douleur. Ils se sont mis à deux pour le frapper, j'ai peur, ça va être mon tour. Je ne bouge pas, je suis enfermé dans quelque chose. Les cris de mon frère dans la nuit maintenant si proche. Les deux qui frappent et qui s'amuse. Je suis enfermé, je ne me rends même pas compte qu'ils sont partis : c'est la voiture de mon père qui me ramène à la conscience. On embarque puis on roule jusqu'à rejoindre les deux mecs. Ils ont l'air tout con sur le cyclo, la lumière les aveugle. Mon père ne s'arrête pas, il file à la gendarmerie. Ils se parlent vite, j'attends sur une chaise. Les gendarmes partent et reviennent en peu de temps avec les deux gus. C'est clair, ils ont bu, ils se sont jetés sur nous parce qu'ils étaient saouls. Deux pauvres types qui ont cru que les filles se moquaient d'eux dans le cinéma. Mon frère a des dents cassées, je n'ose pas le regarder. Il se tient la tête penchée, je ne lui pose pas de questions.

En devançant l'appel du service militaire, il se retrouve absent au procès des deux abrutis. Mon père répond au juge qu'il est sous les drapeaux : je ne sais pas d'où il tient cette formule mais je sens qu'elle a sa place dans la salle du tribunal, je la vois comme une fierté retrouvée. Je lève les yeux sur les grands murs pour observer son effet.

Pendant des années, je ne pense qu'à prendre ma revanche sur cette agression. Ça ne m'a pas suffi de voir les pauvres imbéciles ridiculisés par le juge quand l'un d'eux a sorti son portefeuille de la poche arrière du pantalon. Son geste était tellement naturel : combien je vous dois ? Il nous a fait peur mais maintenant il n'en mène pas large. Oui, c'est le même, tout penaud, qui va payer. Quand il est descendu de sa mob, il avait le regard déterminé de quelqu'un qui va jouer pour gagner. Maintenant il baisse les yeux ; il va payer la réparation des dents mais pas la peur. Je n'aimais déjà pas trop la nuit, me voilà obligé de construire des plans dans ma tête certaines soirées où je rentre seul dans la rue alors que des mecs un peu bizarres marchent dans ma direction. Je réfléchis, je calcule la bonne méthode pour contre-attaquer, ou peut-être attaquer le premier parce que j'aimerais en finir avec cette peur. Oui, j'aimerais frapper comme on nous a frappés, ne pas rester couché à terre mais riposter.

J'ai été trop jeune pour réagir, ça ne doit pas recommencer.

La blouse, la règle et la signature

Claude veut absolument que j'achète une blouse comme la sienne, une blanche sans bouton au milieu, seulement une ceinture pour l'ajuster. Une blouse croisée : la ceinture s'attrape sur le pan droit, traverse le gauche en passant par une fente et se loge dans la boucle cousue en bordure du pan gauche. Un tour de main plus contraignant que les modèles à boutons

mais qui donne une silhouette élégante. Je le reconnais, la blouse croisée n'a rien à voir avec le look négligé de mes camarades. J'accepte ses arguments comme si j'exécutais un testament, une passation de pouvoir. Dès la seconde il faut que j'apprenne à porter la blouse du maître d'école. Le cours de physique-chimie est le terrain d'apprentissage où je constate que je mets plus de temps que les autres à revêtir la chose de protection. Faut dire que certains ne la ferment pas ; ils s'attirent de temps en temps des rappels à l'ordre sur la sécurité. Pour moi, élégance et sécurité égalent blouse croisée... hop, hop, hop !

Claude Daniel me donne un flot d'explications sur mon trousseau de normalien, je bois ses paroles, convaincu d'accéder au grand monde. Les symboles par-ci, les symboles par-là : la blouse blanche n'est rien d'autre que l'uniforme du sérieux et de la compétence, c'est aussi une preuve d'amour pour l'une de ces professions synonymes de vocation. Il m'accompagne dans le seul magasin d'Alençon spécialisé dans les vêtements de travail. Là aussi j'ai le sentiment de franchir la porte d'un autre univers, peut-être comparable à celui de mes parents qui portent tous les deux des blouses dans le travail. Je me suis déjà glissé dans le tissu vert de gris de mon père, son odeur d'huile de vidange et de graisse m'a parue assommante. Sa blouse ne quitte pas le magasin de l'atelier, pendue entre les casiers de pièces détachées, alors que ma mère rapporte à la maison celles qu'elle a usées pour en faire des chiffons.

Le jour où je pénètre dans la grande boutique de vêtements professionnels, je mets un pas dans le monde des responsabilités, c'est certain, mais quand le professeur de dessin, en classe de première, me conseille de porter une blouse pour attaquer la peinture à l'huile, je me sens un peu ridicule avec mon élégante responsabilité. Je ne sais pas où placer l'apprenti. Le candidat à la maturité se retrouve décalé. J'ai dû être le seul à porter une blouse croisée dans la vie du lycée.

Et la règle ? Pas la grande jaune qui fait le lien entre le maître et le tableau, non, celle qui montre l'autorité, celle qui frappe le bureau pour obtenir le silence, celle qui désigne l'élève qui va être interrogé... Il me conseille d'acheter la règle qu'il tient dans le creux de ses mains. Nous avons arpenté le rayon des fournitures de la Maison de la presse, j'y ai entendu de belles explications. La fine baguette en teck qu'il me tend est presque semblable au sceptre qui règne sur le plateau de verre de son bureau. Elle est lourde et nue de toute graduation, rien à voir avec le carré de métal que je pensais acquérir. J'avais mal compris. Nous quittons la Maison de la presse avec la règle et un agenda cartonné, des articles qu'on ne trouve pas dans les rayons du Prisunic ou des Nouvelles Galeries.

Il y a des jours où Claude me coache comme s'il préparait sa propre succession. Stylo, bureau, dictionnaire, fauteuil, sous-main, règle, blouse :

je teste les ingrédients de la réussite. Je dors avec, je me réveille avec. Je ne rêve plus, je réalise. Une fois que mes devoirs sont terminés, j'ai droit aux leçons pratiques. Tout y passe, jusqu'à sa signature : prénom plus nom attachés, avec le a à l'anglaise, comme un deux, pour développer plus de graphisme dans le geste. Je lui dois l'empreinte de ma personnalité, avec cette différence que la mienne reste lisible. Je ne veux pas d'une signature comme la sienne, où le nom et le prénom ressemblent à une courbe de températures. Je ne veux pas de son graphique torturé. J'adopte les principes de sa signature mais pas sa forme. Il me dit qu'avec le temps, j'y arriverai, j'aurai quelque chose de moins lisible. Je ne suis pas sûr de laisser ma main s'égarer comme lui.

Le tampon encreur que je commande afin de faire face aux nombreuses responsabilités qui m'attendent avec les bulletins scolaires est choisi avec le même sérieux. Chaque modèle typographique est analysé, testé, éprouvé. Je n'opte pas encore pour la signature puisque ma nouvelle personnalité va évoluer, je me contente du prénom et du nom en lettres capitales.

Carnaval

Un vieux drap blanc, une ceinture découpée dans l'écorce d'un bouleau, une épée taillée dans une latte de charpente et peinte avec ce gris métallisé destiné aux conduits de cheminée, un heaume en carton couronné avec un feuillage de laurier : mon déguisement rassemble les trouvailles du moment. Chevalier fantôme, je vais déambuler d'une maison à l'autre. Je peins une croix dans le dos, épaisse comme un récit qui traverse la chrétienté. Je suis très croyant. Ma foi dans les esprits peut me donner envie de marcher derrière le totem nu qui se dresse dans mon corps pour je ne sais quelle raison. Je me garde bien d'en faire profiter la société du village. On ne me reconnaît pas dans le petit groupe qui fait du porte à porte en agitant des tirelires. C'est la fête de l'imagination, c'est le moment de s'amuser et de ramasser de l'argent. Ça paie de surprendre le voisinage, on touche gros.

J'aime quand une dame ouvre sa porte et que ses yeux s'ouvrent encore plus grand. Elle appelle son mari, et puis ceux qui sont restés à l'intérieur. C'est une partie de surprise-plaisir. Et le porte-monnaie s'ouvre à son tour. On s'amuse bien. Je fabrique tous les détails de mes déguisements mais parfois j'achète un masque, un personnage de Disney, une figure célèbre, pour montrer que j'ai les moyens. Un signe de richesse dans ma panoplie hétéroclite, c'est faire preuve de goût dans l'imagination.

Il fait toujours bon le jour du carnaval, je n'attrape pas de coup de soleil comme au Croisic mais j'ai chaud dans mes accoutrements, efficacité ne

rime pas avec confort. Je ne refuse pas le verre de menthe à l'eau – ça aussi c'est un luxe, il n'y en a pas à la maison, jamais les parents n'achètent du sirop. Je ne me presse pas de vider le vert – je joue avec les mots entre mes doigts, je déguste un souvenir presque inaccessible.

La tirelire dans une poche, l'épée dans la ceinture, le chevalier pourrait faire le vœu de construire une piscine à la place du tas de fumier où sont enterrés les chatons : Mykam nous a suivis en miaulant. Elle pleure depuis ce matin, elle les cherche. Parfois c'est un ou deux chiens qui nous suivent en aboyant. Je rassure la chatte, elle continue en balançant sa tête sans me quitter des yeux. Ils sont heureux comme ça, au paradis des chats, c'est certain. Je crois que le paradis est au-dessus de nos têtes, je suis sûr qu'il bouge comme un radeau, un gigantesque navire invisible à nos yeux, qui se déplace j'ignore comment. Il est là, dans les étoiles. On voit les étoiles quand la nuit tombe, je me sens accompagné par des forces, comme celles qui animent mon corps indépendamment de ma volonté, comme la beauté des paysages, comme la bonté des femmes qui nous offrent une pièce et un sourire. Toujours un sourire, même si elles ne le terminent pas au bout de leurs lèvres.

On frappe aux portes, c'est carnaval, rien que carnaval. Mêmes les rires sont déguisés. Ce n'est pas une distribution des pompiers, le poisson ou les clémentines, ni les vignettes de l'école, ni le calendrier, ni les asperges, ni le denier du culte.

J'ai demandé l'autorisation pour le drap, j'ai pris une vieille peinture sur les étagères. Je me prépare une ou deux semaines à l'avance. Une fois qu'on a fait ce qui est à faire, les courses, le ménage, des trucs comme ça, on y va. On se donne rendez-vous, deux ou trois garçons pour tout le village, et on y va. On n'approche pas la grande route, on part vite dans les hameaux.

Ma croyance en Dieu

J'abandonne ma croyance en Dieu sur la route du Mans. Trois quarts d'heure à parler de l'au-delà dans une voiture très confortable, c'est troublant pour des convictions qui se sont ancrées sur le territoire d'une toute petite commune.

L'enfant de chœur répond aux questions d'un athée. Des questions sur la motivation, des questions sur les cérémonies. Et puis des questions sur l'engagement personnel. Et encore des questions. Depuis que je fréquente Claude Daniel, je ne vais plus à la messe. Depuis mon opération de l'appendicite, je ne suis pas retourné à l'église. Personne ne s'en est étonné, j'avais l'âge de prendre de la distance.

Quel film allons-nous voir au Mans ? La Veuve Couderc ? La Folie des grandeurs ? Mort à Venise ? Quelque chose comme ça. Claude découvre par hasard mes croyances religieuses et c'est sur le ton de la curiosité que la conversation s'engage. Il se moque de moi à un moment parce que je parle de la soutane qu'un enfant de chœur porte le dimanche. J'explique avec sérieux : j'ai commencé en rouge et blanc, le rouge de la soutanelle et le blanc du surplis. Le surplis, une sorte de grand T-shirt en dentelle qu'on enfle par-dessus la soutanelle, la robe rouge. Eh bien oui, on porte des robes qui cachent nos pantalons mais pas nos chaussures sales. Je suis passé à la soutane après la communion, une robe blanche, comme l'aube de la communion, qu'on serre à la taille avec une corde, blanche aussi. Je devais être le meilleur puisque le curé venait me chercher à l'école quand il y avait un enterrement.

La DS avale les paysages qui bordent la grande route. La nationale qui fait Alençon-Le Mans avec des creux et des bosses est très dangereuse, je lui dis qu'il y a beaucoup d'accidents mortels, les gens roulent vite. Il sait pour le dernier carrefour du village, c'était dans les journaux. Mon père a ramassé la fillette qui voulait absolument rejoindre sa grande sœur. Dieu est-il au courant pour cet accident ? Qu'est-ce que ça m'apporte de croire qu'il y a quelqu'un qui s'occupe de nos vies si les vies s'arrêtent comme ça ?

Non, les pompiers ne sont pas spécialement croyants. Ils fanfaronnent dans l'église le dimanche de la sainte Barbe. Je suis presque fier de voir mon père s'asphyxier à la trompette en marchant au pas vers le bénitier que je tends au curé. On se regarde mais je ne sais pas ce qu'il pense de Dieu, ses joues sont gonflées par le devoir. Il y a la sainte Barbe et puis le 14 juillet. J'aime bien ces moments, très solennels. L'église est pleine, c'est impressionnant. Tout le village est là qui regarde le curé, qui regarde le chœur. Un face à face cérémonial, sauf au moment de l'eucharistie, où on baisse les yeux quand je donne un coup de sonnette, quatre petites cloches dorées qui font briller les gestes du curé. Et puis un second mouvement de clochettes pour relever les yeux. Le silence est total, c'est la preuve que Dieu et le Christ existent. On ne peut pas être si nombreux pour rien.

Il conduit prudemment, je le sens concentré dans ses remarques, les questions ne cherchent pas à me déstabiliser. Mes réponses sont plus spontanées, j'ai tellement confiance. Ma confiance est partout. Pourquoi je crois en Dieu ? Pourquoi je vais à la messe ? Pourquoi, en plus, je suis enfant de chœur ? Il a besoin de savoir. Je parle de mes habitudes religieuses pour la première fois de ma vie, je réalise ce jour-là qu'on peut extraire de ses pensées un objet pour le vider de son sens. On peut abandonner sa foi et renoncer à des rituels, comme on traverse un paysage déserté.

Lui dirai-je que je collectionne des fétiches ? Lui dirai-je que j'ai fabriqué des amulettes comme ce petit crochet en forme de tête de serpent que j'ai découpé dans une branche parce que j'ai cru qu'un œil allait s'ouvrir dans le nœud. Plus d'une fois j'ai ramassé des pierres ou des bois qui me faisaient signe. Mon attirance pour les anciennes civilisations, surtout les amérindiennes, ne s'est pas focalisée que sur les armes, les parures ou les habitats, j'ai partagé des croyances et des spiritualités nettement étrangères au bassin méditerranéen.

Celui qui me conduit dans sa voiture parle de spiritualité, ma présence dans l'habitacle de la Citroën n'a plus rien à voir avec mes promenades esseulées, mes quêtes existentielles. Le confort de la suspension l'emporte sur les silences que j'ai affrontés, la douceur de son athéisme a raison de mes habitudes religieuses. Un nouveau messie me conduit au cinéma. Je peux dire le mot, messie, je vois bien que tout a basculé à ce moment-là, sur cette route, en allant voir un film au Mans. L'atterrissage de ma spiritualité s'est achevé dans l'ampleur du paysage, un vide magnifié par le labeur des hommes. J'ai parlé, j'ai beaucoup parlé.

Les réponses qui structuraient ma vie se ratatinent au fil d'un aller simple, ma foi fond dans les nuages, tant pis pour le paradis qui s'y loge. Cela passe inaperçu dans la famille parce que j'étais le dernier à manifester ma croyance. Longtemps j'ai pensé que ma mère ne se déplaçait pas pour assister à une messe parce que je prenais en charge cette nécessité en revêtant une soutane. Il m'explique que si nécessité il y a du côté de la religion, ce n'est pas tout à fait comme ça que l'entend Jacques Monod dans *Le hasard et la nécessité*.

Les croyances s'éloignent comme un charme rompu, je ne retiens que l'aspect mythologique et culturel du christianisme. J'ai aimé le catéchisme, j'ai vu dans la religion une activité culturelle à ma portée : des histoires extraordinaires, de la science-fiction, des atrocités sidérantes. Du romanesque grandement architecturé et encadré... mais il a suffi que je passe de l'autre côté du décor, il a suffi que Claude me conduise à voir les choses autrement. En moins d'une d'heure j'ai plié mon bagage spirituel, il occupe maintenant une petite loge dans mes archives. Quand l'actualité religieuse se manifeste, je ressors tout ça comme un dossier en essayant de comprendre quand et comment l'irrationnel lié à l'au-delà va disparaître.

Les méchouis

Le moteur de l'écrémeuse termine d'actionner la broche, l'agneau est cuit. Enfin ! Levé à pas d'heure, mon père a préparé l'animal pendant qu'un stère de bois s'est consumé dans la fosse, la remplissant de braises

ardentes. Deux hommes torsés nus (des pompiers que je reconnais, toujours prêts à rendre service) décrochent la barre en se protégeant les mains avec des tissus et posent le tout sur une grande planche. Il y en a qui prennent des photos. Mon père commence par couper les fils de fer qui retiennent les branches de thym et de laurier à l'intérieur du ventre. La peau est craquante, c'est le morceau que je préfère ; il fait très attention à ce que les fils ne la déchirent pas.

Régulièrement badigeonné d'huile et d'aromates, l'agneau rôti est pour lui une merveille de gourmandise à découper. Il y va à mains nues, le geste est rapide : le couteau tranche la chair puis jette le morceau dans le plat en inox qui est devant. Je connais ses gestes avec les mains, il ne perd pas de temps à les refermer, ses doigts soulèvent les morceaux de viande brûlants et les plaquent sur la lame. Il y a quelque chose d'onctueux : il patouille en premier une viande grasse et parfumée, en prenant soin de lui conserver sa beauté appétissante.

Il s'est mis en maillot de bain avec une grosse paire de chaussures mais maintenant, il porte un tablier. Je ne l'ai jamais vu en short, toujours ce boxer fleuri un petit peu trop grand. Sa casquette blanche lui donne des allures de chef, ce qui lui va bien quand toute une équipe se presse à ses côtés pour recevoir des ordres sur la suite de l'opération : les flageolets à réchauffer dans la braise, la broche à retourner pour faciliter la découpe.

Les brochettes d'abats pour l'apéritif n'ont pas attendu, Lucien s'en est chargé, elles sont presque cuites. Lucien a fait l'Algérie, il s'y connaît en méchoui et tout ça mais il ne cuisine pas, il délègue. Mon père s'est converti dans le méchoui en discutant avec lui et le Comité des fêtes. Je me demande d'où vient son système avec l'écrémeuse, avec sa rotation très lente qui fait l'admiration des curieux ?

Les pompiers sont tous arrivés, j'imagine que le chef cuistot ne va pas rester en maillot de bain pour ce 14 juillet. La cérémonie du banquet ne fait que commencer !

Le cidre

Ils sont maculés mais très solides, ils ont servi à transporter de l'engrais. Ces sacs plastiques sont maintenant utilisés d'une année sur l'autre pour transporter les pommes ramassées aux pieds des arbres. Il ne faut pas les remplir à ras bord mais laisser un peu d'espace pour que les pommes ne tombent pas pendant le transport. Et puis cet espace permet d'agripper des deux mains le plastique et de soulever son chargement. Moi, je ne peux pas déplacer un sac rempli de pommes sans le faire par à-coups : je le soulève en l'appliquant contre moi, j'avance de quelques pas puis je le

repose. C'est comme si je faisais des bonds. Je peux aussi le faire glisser sur l'herbe, en évitant les bouses de vaches.

Chaque année la cueillette recrute toute la famille ; des amis ou des voisins s'associent au travail en échange de quelques bouteilles de cidre. Claude participe à la tâche, il reste même dîner à la maison. Il n'y a rien de bien difficile à faire : se pencher, s'accroupir, se mettre à genoux. Mon père se charge d'agiter les branches avec une grande perche pour décrocher les pommes. C'est un beau spectacle de voir un sol tapissé de boules jaunes-oranges-rouges, serrées les unes contre les autres. Un spectacle qui stimule notre courage parce qu'il n'y a pas grand à se déplacer pour la cueillette. Le panier grillagé se retrouve très vite rempli, sans herbe et sans feuille pour ne pas gêner la fermentation mais c'est toujours un peu délicat de le transvaser, l'ouverture du sac étant juste suffisante. Il faut mettre les mains en retrait sinon tout fout le camp sur les côtés. C'est rigolo quand ça arrive chez les autres mais autant laisser le hasard faire cette distraction : on cale le panier sur l'ouverture du sac puis on le bascule. Le bruit de l'effondrement est une récompense, un son bref mais musical

L'humidité et le froid ne constituent pas des obstacles à la cueillette mais rendent la tâche désagréable et fatigante. La difficulté vient surtout de la quantité : la corvée est doublée par le fait que les pommes ne sont pas achetées mais payées avec le travail : la moitié de la récolte va aux propriétaires.

Plus tard dans la saison, quand il fait encore plus froid, quand mon père estime que les pommes ont fini de mûrir, c'est au tour du broyeur et du pressoir de se mettre au travail. Le matériel est installé dans l'un des garages, un équipement traditionnel qui transforme cette partie de la maison en un musée vivant. C'est fini l'époque où une grosse machine entrain dans la cour, avalait les pommes et les recrachait dans des toiles puis les pressait vite fait. Maintenant, c'est un rituel sacré et qui prend son temps: une couche de pommes broyées, une couche de paille de seigle, ainsi de suite pour finir avec des madriers. Claude participe, comme tous les visiteurs du musée il fait cliqueter le grand levier jusqu'à ce que du jus s'échappe de la cage.

Le bruit de l'écoulement est extraordinaire, sous l'effet de la torture, les pommes ruissellent. Il faut cesser le pressage dès que ça coule et passer à la pompe pour lui faire jouer des airs de goulue. Le moment que je préfère, c'est à la fin, quand il faut se pendre au levier pour obtenir les dernières gouttes. En revanche, je me méfie beaucoup des effets laxatifs du jus. Le cadeau vengeur de la pomme, je le laisse à ceux qui en ont besoin, Claude par exemple. Ça le change de la Tamarine.

14 juillet

Les pompiers sont tous en chemise, avec les manches relevées. Ils ne portent plus le képi mais la marque est encore dans leurs cheveux, comme une couronne invisible. Je n'aime pas beaucoup l'écrasement que ça produit sur la tête de mon père, heureusement que je n'ai pas trop le temps de l'observer puisqu'il bouge beaucoup. L'animation bat son plein en un rien de temps, entre les sandwiches que les pompiers offrent aux enfants, avec un Orangina, et les jeux qu'ils encadrent, la fête est une réussite. Toujours. Il ne fait jamais mauvais, bien au contraire.

Chaque année, la journée du 14 juillet est une fête nationale personnelle, une fête pour moi. Je me suis préparé mentalement pour le rendez-vous sportif, je n'imagine pas manquer ces jeux olympiques que les pompiers organisent avec un sérieux irréprochable, surtout mon père. Que ce soient les courses, à pied, à cloche-pied ou dans un sac à pommes de terre, que ce soit *la brouette* (heureusement qu'on inverse les rôles parce que c'est assez douloureux pour les mains) ou le tir à la corde, je défends les couleurs de la famille et mon honneur. Peu importent les récompenses, je montre ce que j'ai de meilleur et je m'amuse énormément, comme tous mes camarades.

Mon père donne beaucoup d'ordres, son énergie est formidable, ce qui n'est pas le cas des deux autres gradés. Je sais qu'il sera très fatigué quand il rentrera ce soir à la maison mais c'est normal, contrairement à ce que pense ma mère. C'est normal puisqu'il se dépense pour notre plaisir. Il sera un peu blanc, il ne parlera pas beaucoup mais je serai fier de lui.

Ma mère n'est jamais présente, elle se repose. Elle profite de notre absence pour dormir. En revanche, je n'ai aucune idée de ce que font mes frères et ma sœur. Il doit y avoir autant de 14 juillet que d'enfants dans le village.

Jean-Paul m'attend

Jean-Paul m'attend sous le hangar. Nous avons aménagé un refuge avec des ballots de paille mais je devrais dire que c'est sa cabane à lui. Même si on n'est pas obligé de passer dans sa ferme pour y accéder, elle est sur sa propriété. C'est une chance que le hangar soit presque à l'abandon au bout d'un chemin que personne n'utilise. Jean-Paul a récupéré un matelas en mousse, la couverture et les édredons ne suffisent plus. Il faut toujours améliorer son chez soi, surtout si on veut coucher avec une fille. Le sol est protégé par des plaques de zinc, depuis que nous fumons. C'est classe, propreté et sécurité ! Nous avons commencé par fumer les menthols piquées à ses sœurs mais maintenant qu'on se sert directement au bureau de tabac, il y a de tout. Madame Gautier prend tellement de temps

pour descendre au comptoir depuis son opération, nous en profitons pour nous servir. Je ne sais pas si nous réussirons à tout fumer mais c'est amusant de voir les cigarettes que nous avons rangées comme un tas de bois.

Jean-Paul n'en peut plus, il veut absolument qu'on se mette d'accord pour faire venir la fille des vacanciers dans la cabane. Franchement, je ne pourrais même pas la regarder en me disant : c'est elle. Non, ce n'est pas possible. Elle n'est pas ... Non seulement elle n'est pas jolie mais elle ne sourit pas. Elle n'a pas idée de sourire. Et elle ne sait même pas parler : elle grogne. Elle devrait être contente qu'on s'intéresse à elle, surtout un beau mec comme Jean-Paul. Mon copain n'a plus les yeux en face des bons trous, c'est terrible. Il ne voit que par le bout de sa queue, il parle d'elle comme d'un trésor, une rareté, un rendez-vous à ne pas manquer. Je vais lui dire que je n'ai pas envie de faire ça avec une fille comme elle, aussi triste, aussi repoussante. Je n'arrive même pas à retenir son prénom.

La grande affaire du moment c'est le passage à l'acte : nous sommes prêts à plonger nos bites dans des chattes. Quand ce sera fait, bite et chatte auront du sens pour nous. C'est pour bientôt. Si on n'y arrive pas, ce n'est pas normal. Tout le monde y passe, c'est à notre tour. Nous avons comparé nos sexes, nous avons échangé des conseils, des secrets. Jean-Paul voit bien comment les animaux s'accouplent, il me raconte. Il a un an de plus que moi mais nous avons le même gabarit, je me sens aussi mâle que lui. Mâles tout puissants, nous sommes prêts. Je lui fais confiance, on pourrait faire ça ensemble mais pas avec cette fille. Je ne ressens pas d'urgence comme lui. Il y a de l'impatience dans mes érections mais pas au point de rentrer dans la première fille qui se présente. Pour Jean-Paul, c'est juste l'heure de passer à la technique, c'est l'heure de la délivrance.

Nous nous retrouvons dans le hangar à fumer des cigarettes et à ouvrir nos braguettes en espérant voir surgir une fille pour nous déniaiser. Peut-être est-ce la dernière fois que ça se passe comme ça pour Jean-Paul parce qu'il ne lâche pas le morceau, il veut cette fille. Il n'est plus capable de jouer au Mille-bornes, il est sur une autre route à attendre cette fille dont je ne connais pas le nom. Il n'y a plus que ça qui l'intéresse. Quand on prend le car, il s'assoit à côté des filles pour les draguer. Je ne le revois pas de la journée au collège. J'avais espéré qu'il nous décrocherait une belle nana mais quand on habite un bled paumé, on n'a que ce qu'on mérite. Nous sommes condamnés à attendre l'arrivée d'une princesse dans notre trou perdu. N'importe quelle fille pas trop moche sera accueillie comme une divinité. Jean-Paul est beau garçon, il a un petit accent chantant, je compte sur lui pour ramener la providence mais j'ai peur qu'il manque de subtilité. Sa manière de serrer notre seule candidate, l'autre

jour, m'a fait une drôle d'impression : elle m'a regardé sans rien bouger de son corps ni de ses yeux. Je ne sais pas s'il se passe quelque chose dans sa tête, non seulement elle n'est pas jolie mais on dirait une motte de beurre avec des cheveux.

Maeva

Maeva est assise sur les marches de la salle des sixièmes. Normal, c'est sa classe. Je profite de la récré pour la retrouver. C'est comme ça, toutes les récrés : son énergie, sa beauté, son charme, en place pour moi devant le seuil de sa classe. Maeva est arrivée au collège, là, il y a peu. Tout à coup, un trésor pour moi.

Elle est grande, elle est beaucoup plus grande que les autres élèves de sixième qui l'entourent. Elle est peut-être assise pour ne pas se faire remarquer, tellement elle est plus grande, tellement elle est différente. Les sixièmes ne s'éloignent pas de leur salle de classe, j'étais comme ça en arrivant, j'aimais bien rester au fond de l'allée pour éviter les grands, et puis je ne connaissais personne dans la cour. Maeva parle avec tout le monde en même temps, ses attirances sont vives, spontanées. Non seulement elle n'est pas timide mais elle s'habille bien : son petit blouson en skaï marron lui donne un air de vedette. Elle parle de tout, elle s'intéresse à tout, elle veut tout savoir des autres. Elle distribue la vie. Ou plutôt : elle redistribue les choses qu'on lui dit en leur donnant plus de vie.

La première fois que je lui ai parlé, on m'avait demandé de l'aider, un renseignement sur quelqu'un que je connaissais. Apparemment, il n'y avait que moi à pouvoir l'aider. On a surtout beaucoup rigolé à propos des gens de nos communes, leurs petites habitudes, tout ça... La seconde fois, je lui ai adressé la parole rien que pour avoir le plaisir de reprendre contact avec sa beauté, avec sa vitalité. La revoir comme ça, épanouie alors qu'elle venait juste d'arriver. J'ai vu, tout de suite vu, qu'elle m'avait adopté, mieux qu'un copain d'après ce que j'ai lu dans ses yeux.

Maeva me dit pourquoi elle a changé de collège ; je sais où elle habite, je sais ce qu'elle aime et ce qu'elle déteste, je sais ce qu'elle fait le weekend. Je passerais tout mon temps à la faire parler ! Son physique de star, son visage bronzé, elle est magnifique ! La couleur de sa peau, on dirait qu'elle ne mange que des abricots mûrs. Elle n'a pas l'accent du midi mais elle ressemble à quelqu'un de là-bas. Je lui ai demandé si elle n'avait pas des origines espagnoles ? Comme si j'étais connaisseur. N'empêche que la couleur de son teint correspond, même si les cheveux sont un peu blonds. Blonds-châtain clair, juste ce qu'il faut pour me faire craquer. Elle parle avec son corps et avec ses yeux, elle cherche tout le temps mon regard. Sa manière de s'exprimer me donne l'impression qu'elle me

connaît depuis longtemps et qu'elle n'attend qu'une chose, qu'on se retrouve et qu'on fusionne. Elle est directe, pressée d'être ailleurs et en même temps radieuse au milieu des autres. Pour moi, Maeva est une fée venue à ma rencontre pour partager ma chance et me faire découvrir tout ce que j'ai raison d'espérer.

Je confie à Claude les sentiments que m'inspire Maeva. Mais là, ça ne va plus, il se fâche. Je ne dois pas fréquenter une élève de sixième ! Pour lui, ce n'est pas normal, absolument pas normal. Il ne veut même pas reconnaître ses qualités, sa maturité, sa beauté, ses... je m'étouffe. Il m'interdit de la fréquenter, sinon... Sinon je ne sais plus mais tout y passe et m'assomme. Je finis par l'écouter, les choses ne sont plus les mêmes quand je me retrouve dans son appartement.

Je ne m'approche plus des sixièmes, je fais comme si Nicole était plus intéressante. C'est la plus grande de toutes les filles du collège, elle est dans ma classe, elle est très intelligente, elle aime bien rire, elle aussi, et elle s'habille mieux que les autres, peut-être parce que ses parents sont riches.

Au fond de moi, je suis persuadé que Claude est jaloux de Maeva, il ne me demande même pas si je pense à elle quand on se caresse. J'ai eu tort de lui confier mes sentiments, je me suis fait avoir, il ne connaît pas les sixièmes. J'ai à peine eu le temps de découvrir Maeva que c'est terminé. Je n'étais peut-être pas amoureux mais j'étais très attiré. Une sorte de brûlure quand je l'apercevais, un nœud qui partait du milieu du ventre et me serrait dès que je repérais son visage. Quelque chose de bon, angoissant malgré le manque mais bon. Et puis quelque chose de nouveau : nos faces à faces étaient tactiles.

Cette fille-là n'a jamais cherché à me voir, c'est moi qui me suis approché d'elle : j'ai connu la faim pour la première fois, comme un chien attiré par sa gamelle. Ma petite fée, je l'aurais croquée si Claude ne m'avait pas tenu en laisse.

Soupe en sachet

Soupe de tomate vermicelles, velouté d'asperges, minestrone, choucroute, cassoulet, raviolis, haricots beurre, petits pois... Claude Daniel ne cuisine pas les légumes, il les sort des boîtes de conserve, il les tire de leurs emballages ; il dilue des sachets, décongèle des plats, réchauffe des préparations. Tout vient de Continent, l'hypermarché qui s'étale avec un grand parking à la sortie de la ville, route de Bretagne. Même le pain et les viennoiseries viennent de Continent. Il n'hésite pas à prendre la voiture. Nous ne mettons pas les pieds dans la supérette du quartier, tout semble tassé là-dedans. Parfois j'apporte des légumes du

jardin, un lapin, des œufs. Ma mère prépare le panier, ce sont des moments qui me plaisent beaucoup parce qu'il y a une petite complicité entre nous, elle veut nous faire plaisir. Un chèque circule de temps en temps, un plus gros pour les vacances. Je ne pose pas de question, je participe à la confection du panier.

J'adore me promener dans les allées de la grande surface et piocher dans les rayons comme je le fais pour des livres dans les bibliothèques, comme je le fais pour les asperges ou les tomates.

Nous slalomons entre les familles qui font le plein, des troupeaux qui sillonnent chaque allée du magasin, des grappes d'oiseaux qui pillent les cultures. Au fond, nous sommes tous des adeptes du palais de la consommation, plus ou moins fidèles aux rendez-vous du samedi. J'ai parfois l'impression de me retrouver nez à nez avec des cousins. Nous serrons dans les bras nos achats, plus ou moins amusés par ce qui menace de tomber mais soucieux de ne rien oublier à l'approche des caisses. Claude ne fait pas de liste comme ma mère, il n'hésite pas à pousser sa curiosité dans les promotions, les nouveautés et puis aussi les rayons spécialisés pour changer de téléphone ou de grille-pain.

Manger passe par Continent, rarement les petits commerces du centre-ville qu'il juge trop chers. Une choucroute en boîte, un yaourt au fruit, une bière... évidemment, ce n'est plus madame Copet, ce n'est plus son épicerie obscure, parfumée au hareng saur. Les grandes lettres bleues de l'enseigne s'étalent comme si on était à Hollywood, la lumière inonde le magasin quelle que soit l'heure. Une musique de nulle part repousse les frontières des allées, je m'arrête parfois pour l'écouter et en comprendre la présence. Rien n'est cher mais tout est là, librement. Comme moi.

Régulièrement nous déposons les photos à développer dans un rayon tenu par une personne en blouse blanche. Pendant que Claude détaille les appareils photos réflex, je manipule les objectifs avec prudence. Les magnifiques lentilles bombées, les graduations, le jeu des aspérités sur les bagues de réglages : ces objets nouveaux m'intriguent, leur toucher est à la fois pesant et constellé de sensations. Je comprends vite comment ils fonctionnent, un peu à l'aveugle justement. C'est génial.

Il nous faut plus de temps pour découvrir les achats et leurs notices que pour préparer les repas. Une fois l'ouvre-boîte bien en main, ça va vite. On verse le contenu dans une casserole, on met à chauffer doucement sur la gazinière. Pendant ce temps-là, on chiffonne les sacs en plastique frappés du logo rouge et bleu pour les stocker dans un sac plus grand, puis on prépare la table en posant directement les couverts sur le formica. Claude n'a pas de meuble en bois massif, tout est « contemporain », c'est son terme pour nommer son living en placage exotique ou son bureau en mélaminé. La cuisine, c'est comme sa chambre, des petites pièces très

fonctionnelles. Ma famille se moque du formica mais Claude trouve que c'est trop facile d'entretien pour s'en priver. Et puis son appartement contient beaucoup de placards intégrés, avec des portes coulissantes.

Quand nous prenons des repas chez sa mère, c'est autre chose, sa cuisine est faite selon des recettes qu'elle me présente comme traditionnelles mais moi qui suis habitué à manger des viandes et des légumes beaucoup moins travaillés, je pense que cette tradition est réservée aux personnes qui ont le temps de la respecter. Je ne vois jamais ma mère suivre l'une des recettes du livre épais et cartonné qui dort dans le petit placard au-dessus de l'évier. Il est magique ce bouquin, à chaque fois que je l'ouvre, je me crois rendu dans les cuisines d'un château où on prépare des festins. L'écriture fine et légèrement penchée de ma mère occupe les dernières pages, je ne l'ai jamais interrogée sur l'existence de cet ouvrage dans notre maison mais il m'a permis d'entretenir mon imagination.

Elisabeth

Élisabeth a posé son cyclo derrière le portail, un Peugeot 103 presque encombrant pour elle : je la regarde manœuvrer comme si la petite machine blanche voulait repartir ! Elisabeth est arrivée. Son prénom se répète plusieurs fois dans ma tête : Élisabeth est là. Elle est là. Elle a quitté Chérisay pour venir passer un moment avec moi. Elle avance en baissant un peu son visage. Sa tête est inclinée mais son regard est sur moi. Un regard souverain. J'aime sa chevelure ébouriffée. Elisabeth a franchi les routes sinueuses qui nous séparent en laissant ses boucles flotter dans le vent. On a déjà roulé ensemble, je sais comment elle se tient : les pieds posés comme deux poignets sur les pédales, talons légèrement sur l'extérieur, les coudes ressortis, le visage légèrement tourné pour offrir plus de vent à la chevelure... Beaucoup de filles sont comme ça quand elles roulent en cyclo, plutôt décontractées, pas possessives mais accrocheuses.

C'est la première fois que tu viens chez moi. Claude Daniel ne veut pas qu'on se voie parce que tu fréquentes des personnes pas recommandables. Il me dit que tu as des copains dangereux, une bande d'Alençon... Pourquoi je me méfierais ? Si tu viens, c'est que tu es indépendante. Je ne t'ai jamais vue avec une bande, je ne t'ai jamais vue t'intéresser à un garçon. On s'est donné rendez-vous parce que le collège ferme ses portes pour les vacances. Ton sourire en disait long sur tes envies. On n'a pas parlé de faire ceci ou cela. Pas de copains communs avec lesquels passer la journée, on voulait se voir. Je ne me demande pas ce qui peut t'attirer en moi parce que ça fait longtemps qu'une complicité nous appelle. Claude Daniel sait que tu me plais, il n'est pas d'accord

mais maintenant tu es là. Notre premier jour de vacances est magnifique, nous sommes libres ! C'est terminé le collège, on ne se retrouvera plus en classe, il n'y aura plus le ramassage scolaire. Ton regard, qui s'éclaire quand tu t'engages entre les sièges et que tu m'aperçois, ton regard ne sera plus furtif. Nous sommes libres.

Je me suis égaré un après-midi par chez toi et tu as fait semblant d'être surprise en gardant les mains dans les poches. Tu n'aimes pas beaucoup l'école mais tu apportes autre chose. Un mystère, une séduction, un autre monde qui me tente beaucoup. Ta manière de fléchir ton corps quand tu me parles : un geste de familiarité qui ne m'échappe pas, sa sensualité m'est destinée. J'ai senti que nous étions suffisamment proches pour nous donner une chance d'aller plus loin. Je ne me suis pas posé de question mais je réalise aujourd'hui que tu es la première fille pour qui je n'emploierai plus le mot *amoureuse*. Je pourrais traverser les déserts de la Sarthe pour gagner tes faveurs. Tu n'as rien de l'élève, tu as tout de la femme, celle qui ne joue qu'avec le désir.

Nous faisons le tour de la maison en commençant par le jardin, ce magnifique verdoisement où j'ai esquiné plus d'une fois ma peau au soleil. Sarcler, cueillir des haricots ; sarcler, cueillir des petits pois. Sarcler, cueillir... En cet instant, chaque légume dans son sillon me fait le plaisir d'accompagner Elisabeth. Je ne connais rien au désir des filles mais je sens que mon corps doit emprunter le chemin des fruits et légumes pour retarder le désordre qui menace, je sens qu'il faut commencer ici la fréquentation du paradis qui m'attend.

Mon amie ne se départit pas de son sourire : continue, parle, je t'écoute, ça me plaît. Sans doute nous discutons collègue, camarades, professeurs, année prochaine. Ses cheveux n'ont rien à voir avec les coiffures qui tombent sur les épaules des filles de son âge, des rideaux sans imagination. Mes paroles donneraient volontiers du souffle à ses mèches rebelles. Je surveille le jeu de la lumière sur ses pommettes : j'ai hâte de libérer mes mains, j'ai hâte d'accélérer le temps. Son visage est un miroir, un miroir et une soif qui picote ma patience. De temps en temps, elle repousse une mèche derrière l'oreille : j'ai envie de déshabiller son visage, repousser sa coiffure d'amazone. Nos désirs sont piégés par l'envie d'être heureux. J'ai envie mais je parle pour contenir les émotions, je parle pour retenir ma main de glisser maladroitement sous le chemisier. On ne se connaît pas, on se connaît ; je ne peux pas, je peux. Elle doit tout savoir, elle sait déjà tout cela. Nous finissons de déambuler, surpris d'être ensemble au milieu d'un paradis potager.

Elisabeth ne joue pas à la vierge effarouchée mais je comprends vite que c'est à moi de faire le premier geste. Je l'ai invitée, elle est là, présente, joliment aérienne. Tout ce que je raconte semble l'intéresser, elle me pose des questions, elle me relance pour des explications. Elle sait que j'ai

envie d'elle, elle sait que son charme est total. Elle sait tout mais c'est pire qu'une tragédie grecque pour le couple de héros que nous sommes. Notre rendez-vous se joue comme un spectacle pour ados amoureux, plein d'attention et de douceur. Les années collège sont terminées, enlaçons-nous. Toutes les fois où elle n'a pas croisé mon regard dans le bus parce que je dormais chez lui ? Toutes les fois où elle est descendue du bus en recoiffant l'une de ses mèches tout en me lançant un petit signe de la main ? Je mens, j'invente, je rêve et je respire. C'est exactement pour ça que j'ai éprouvé le besoin de la revoir, elle et pas les autres. Pas même Nicole qui me parle comme si on allait se marier un jour, pas même Rosine qui a des bonnes notes et vient vers moi quand il faut se mettre en couple pour les danses folkloriques. Elisabeth a la maturité qui me manque. Son corps occupe mes pensées, il est plus fin que celui de Rosine, plus calme que celui de Nicole : il passe comme un ange dans les allées du jardin.

Elle s'assoit sur le bord du lit, bascule en arrière pour offrir son buste à ma faim. Elle accepte mon désir sans réserve. Elle adhère à mon vaste projet de faire l'amour. Je retiens : la première fois. Je vais coucher avec une fille pour la première fois. Je vais coucher avec Elisabeth maintenant. C'est l'été, les cours sont terminés, j'ai eu mon entrée à l'Ecole Normale du Mans. Aujourd'hui, c'est une autre leçon, un autre examen. Aujourd'hui, c'est un diplôme qui nous rend heureux. Heureux d'être là comme ça sans avoir rien révisé, juste une balade dans le jardin. Il fait beau, les fenêtres sont ouvertes, l'air tiédi les ombres de la maison.

Ma main sur le ventre d'Elisabeth, c'est ma première fois à moi. Son ventre n'est pas pareil que celui de... Peut-être que je ne l'oublie pas parce que je n'ai eu droit qu'à cette caresse.

Les jambes d'Elisabeth reposaient sur le sol, son corps était renversé sur mon lit et son visage ne parlait plus. Claude Daniel a klaxonné au moment où l'une de mes mains se brûlait sur la peau de son ventre. Une peau qui m'attendait, ferme et souple, tiède et brûlante. Une tonne d'adjectifs à mon service, tout le lexique du plaisir à ma portée, tous les rayons du soleil : tout ça brisé par un avertisseur on ne peut plus sonore. Evidemment que je ne l'attendais pas si tôt, évidemment que j'aurais dû m'en douter.

Le klaxon de sa DS déclenche autant de surprise que de frustration. J'explique à Elisabeth que notre professeur de français vient me chercher pour aller à la bibliothèque. Je mens sur la justification de cette monstrueuse intrusion. La récréation est terminée, pas besoin de se rhabiller, les vêtements n'ont pas eu le temps de s'envoler. Elle le salue avec respect puis reprend son cyclo.

Il n'y a pas eu d'ébats mais c'est débâcle à vie pour moi. Je lui en veux. Je lui en veux comme ce n'est pas possible. J'étais... Je lui crache tout, trop

déçu pour garder ça. Dans le confort de sa voiture blanche, je l'interroge sur l'écart social dont il parle tant. Cela ne donne rien parce qu'Elisabeth était seule avec moi. Sa bande et je ne sais quoi, connais pas ! Il n'y avait que nous deux dans la maison, rien que nous deux ! C'est pire qu'un coup de théâtre, tu devais passer me prendre en fin de journée.

Claude est plutôt content, il n'apprécie pas Elisabeth. Mais Elisabeth n'est pas un cas social pour moi, c'est une icône. La première fille, l'icône du désir. Je ne suis pas vierge mais je ne sais pas ce qu'il y a au-delà du ventre que j'ai caressé un bref instant.

La Toussaint

Les pots de chrysanthèmes s'alignent le long du pignon, les fleurs portent de belles têtes. Têtes, c'est le nom que donne mon père aux boules colorées qu'il va répartir sur les nombreuses tombes de la famille. Il ne dit pas fleurs mais têtes. J'entends mes parents faire le point sur l'avancement des hommages. Plus le défunt est proche, plus il a le droit à des pots et des têtes. La floraison est travaillée dans une espèce de véranda bricolée le long des clapiers, je ne compte pas les pots en terre cuite réquisitionnés années après années. Stockés à l'envers, ils forment des colonnades étranges qui pâlissent, se grisent, se patinent. J'en soulève quelques-uns quand c'est l'heure de ramasser des escargots mais je me tiens plutôt à distance pour ne pas les endommager. Pourtant, j'aime les manipuler, j'aime le bruit de la terre cuite quand les surfaces se raclent, on dirait des toussotements pleureurs.

L'odeur qui accompagne la poussée des chrysanthèmes n'est pas désagréable alors que sa terre n'a rien de joli : à force d'être arrosée, elle ressemble à la tristesse grise des basses-cours. Je prends le temps d'observer cette fleur, le développement de son feuillage, le jeu des formes qui changent vite, j'y vois un concours de petites volutes : qui aura la première place ? Des volutes qui ressemblent un peu aux feuilles de chêne. Comment peuvent-elles surgir en même temps ? Un véritable élevage dont mon père a le secret.

Le chrysanthème est un gros sujet de conversation pour la famille, les voisins, les amis. Chacun s'affaire à obtenir quelque chose d'honorable pour le jour J. Il n'y a pas de concours mais je suis sûr que l'honneur est en jeu, vu comment sont fleuries les tombes le jour de la Toussaint. Il y a un rang à tenir au milieu de toutes ces jolies plantes, ce n'est pas le moment de rater l'exposition. Mon père s'active avec sérieux dans cette tâche alors que je n'y vois qu'une vaste opération hypocrite. Jamais il ne se déplace sur une tombe en dehors de cette période, jamais il ne va se recueillir ni même s'inquiéter de l'état des sépultures. Mais dans les jours

qui précèdent la Toussaint, c'est le branle-bas de combat ! Un véritable régime militaire : il quadrille le pays avec son mémo et le petit crayon à papier logé dans l'élastique noir de la couverture. Le coffre de la voiture est totalement rempli de fleurs, il les dépose comme le facteur, porte à porte, cimetière après cimetière. Il ne s'occupe pas de faire briller les granits ou les marbres. Je crois voir ses lèvres remuer pendant qu'il observe un court silence, il se signe puis se retire. Il va vite mais sa concentration est crédible. Efficacité, satisfaction : plus il est silencieux, meilleur est son travail. Certaines tombes sont magnifiquement recouvertes par cette végétation providentielle, c'est un spectacle pour tout le monde, y compris les défunts.

Même si je trouve que mon père exagère avec ses fleurs multipliées par miracle, j'admire sa dextérité à occuper tant d'espaces voués au repos éternel. Il a une puissante manière de s'acquitter d'un devoir que chacun honore avec ponctualité. Année après année, je m'imprègne de l'odeur de ses chrysanthèmes. J'observe son évolution quand il s'ouvre à la modernité en adoptant un modèle qui ressemble à des petites marguerites. La première fois que j'ai vu cette variété, plus couvrante, moins prétentieuse, il n'a eu que des mots négatifs. Je me suis contenté de les apprécier. J'ai continué à déposer ses pots les uns à côté des autres et à les arroser une bonne fois avant de repartir.

La Toussaint est un rituel que j'observe de loin sauf le weekend, où je suis réquisitionné pour la manutention. Je soupçonne mon père de nous tenir éloigné de sa production de peur qu'on casse une branche, qu'on lui perde une tête. Estropier l'harmonie de son feu d'artifice lui serait insupportable. Et puis l'école ne nous permet pas de participer aux réjouissantes floraisons autant qu'il le faudrait. C'est une toute autre histoire avec les pommes à cidre !

Petits messages amoureux.

Je me lève à l'aube pour devancer son réveil. Je roule jusqu'au château de Jupilles avec mon papier que je vais glisser entre les pierres. La fraîcheur du soleil est belle, j'y vois l'accompagnement de mes espoirs, j'y vois du bonheur à respirer pleins poumons. J'enroule le message dans le mur des lamentations. Un peu de Grand Meaulnes et un peu de Jérusalem coulent dans ce papier. J'y crois. Bien sûr que j'y crois, personne n'est là pour m'influencer. Je crois que des esprits cachés derrière les lierres vont s'empressement de l'informer que je suis malheureux. Qu'ai-je écrit ? Il est trop tard pour relire, je fonce dans la lumière fraîche du printemps avec des mots chargés de sentiments amoureux. C'est

comme ça que je vois les choses avec les filles : des sentiments. Des sentiments qui encombrant mon corps, qui piquent mes yeux jusqu'à la respiration. Le moment est sacré, Isabelle est si proche des fantasmes de mon cœur que je manque peut-être de lucidité. On se donne rendez-vous, on se redonne rendez-vous mais il y a toujours ce moment où une bulle de verre nous sépare. Une invisible distance qui me paralyse encore et encore, une bulle aussi puissante qu'une mauvaise lune, ce genre d'attraction qui influence les marées. Il y a tant d'hésitations qui brassent mes pensées alors que si je tendais ma main, le velours de sa joue épancherait mes émotions.

Je glisse un papier dans le mortier d'un mur abandonné aux intempéries comme si la destinataire du message pouvait exaucer un vœu qui sent la terre humide. J'ai besoin d'un château en ruine pour transporter mon rêve alors qu'il me suffit de traverser le terrain de sport pour frapper à la porte d'Isabelle. Je ne sais pas faire, je ne sais pas faire ce qu'il faudrait faire. Je ne sais pas faire ce qu'ils savent faire. J'aime croire qu'Isabelle lira mon message parce qu'elle ne refuse jamais de me voir. Quand nous nous rencontrons, ce sont deux incapables qui passent un moment ensemble. Je le vois dans ses yeux, ils sont tellement limpides que je recommence. Il y a de la place pour tous les messages que j'ai à écrire.

Je me dis que cette fissure dans la paroi murale d'un édifice ruiné, c'est un espace sacré. Ce que je ne peux pas dire à Isabelle, je l'abandonne dans le mystère d'une grande demeure. Je confie mon amour au silence des ruines. Est-ce à croire que j'abdique ? Non, non, non ! Ce que j'écris dans le soir, je le communique aux insectes et aux oiseaux, avec le vent et la pluie pour s'adresser à la bonne personne parce que je suis encore sous l'influence de quelques esprits (inconnus de Claude Daniel, évidemment).

Je m'éloigne du village, porteur d'un message urgent pour une fille qui ne m'a jamais dit non et qui habite de l'autre côté de mon quartier. Quand elle vient prendre le thé, pourquoi je n'enveloppe pas le sucre avec une déclaration amoureuse ? Pourquoi je ne lui dis rien alors que je vois bien dans ses yeux le plaisir qu'elle a d'être là avec moi ? Elle sait ce qu'elle veut faire plus tard. Elle sait ce que je vais faire plus tard. On parle de nos études, on parle de choses qui font notre présent et peut-être notre avenir. Mais elle a une fragilité que je pourrais briser. Je ne peux pas aller au-delà du face à face qui nous émerveille. Il nous suffit, puisque nous en restons là, mais il me révèle comme un creux dans la poitrine. Seule la fraîcheur du petit matin sait répondre à l'absence qui m'envahit.

C'est difficile de parler d'une jeunesse qui ne connaît pas Facebook ou Instagram. Dans un village de 600 habitants, le Web c'est la campagne et personne ne se promène avec une souris ou un portable dans la main. Ma campagne est aussi vaste que le Net, ouverte à la libre circulation de trois garçons – rarement plus car le village est maigre en gamins et les gamins sont maigres aussi puisqu'on m'a envoyé plusieurs années faire des cures au Croisic. Voilà mon réseau social : trois copains et deux poignées d'écoliers dans le village, une grande brassée d'oncles et tantes et quatre-vingts cousins-cousines répartis dans le canton et proche-canton. Communions, baptêmes, mariages, jours de l'an, anniversaires : des événements qui rythment mon enfance. Les fêtes religieuses et nationales structurent mes convictions. Enterrements, kermesses, Carnavals, Mardis gras, comices agricoles, fêtes de l'école, fêtes du village : des événements rassembleurs qui ponctuent un calendrier très peu chargé.

Avant de connaître Claude Daniel, je n'habite que la campagne, j'apprends à occuper mes journées, je fais griller des saucisses là où sont construites nos cabanes, dans des bosquets oubliés, des haies pas entretenues – Il n'y a pas de forêt à Oisseau-le-petit mais des bois ; on pourrait dire que ce sont des petits bouts de forêt mais le vocabulaire du terroir est précis : bois égale toute petite forêt. Pareil pour les étendues d'eau, il n'y a pas de lac mais des étangs. Et beaucoup de mares pour abreuver les troupeaux qui n'ont pas accès aux ruisseaux – Je sillonne le village à la conquête de refuges pour en faire des bases secrètes. J'ai carte blanche pour vivre loin de la chambre de ma mère. Ses nuits de travail l'absorbent parfois plus qu'elle ne le veut. Qu'à cela ne tienne, on ne s'échappe pas du village. Je m'occupe comme je peux dans un univers rural et a-technologique (comme on dirait atemporel).

Je surfe à travers champs, le long des ruisseaux ou à l'abri des chemins creusés entre deux haies pleines d'oiseaux, de nids, de mûres, de noisettes. C'est tout juste si les parents viennent de s'équiper du téléphone, le gris avec une rondelle pour les chiffres et une sonnerie stridente. Dans les années 70, quand on a un message à envoyer, on se déplace avec le message jusqu'à la boîte aux lettres du destinataire (ou bien on utilise le crayon et le papier qui sont punaisés sur la porte du logement étudiant). De vraies boîtes et de vraies lettres. Mais pour Isabelle, je passe par les ruines d'un château parce que le passé de ces murs délabrés est aussi mystérieux que l'amour qui grandit en moi sans fleurir. Je me rapproche d'une demeure fantomatique pour communiquer une chose sentimentale que beaucoup pourraient liker.

Je traverse les années lycée dans le mensonge. Je n'ai plus de professeur mais un cousin. Un de plus. Les grands-parents paternels se sont dotés d'une fratrie de onze garçons et filles, lesquels ont produit cinquante enfants. Il faut de solides branches pour mon arbre généalogique, même si la partie maternelle est moins prolifique : neuf oncles et tantes pour trente bourgeons. La première année, mon esprit de famille se recentre sur une vie de couple au quatrième étage d'une HLM proche du lycée. J'explique à ma mère que nous avons trouvé une bonne idée pour vivre tranquille : j'adopte Claude Daniel comme mon quatre-vingt-unième cousin. Et ça passe ! Une seule fois elle s'inquiète de savoir si par hasard Claude Daniel ne serait pas un pédéraste qui abuse de moi.

Je traverse les années lycée avec l'homme de ma vie. Amant raisonnable, cousin futé, compagnon souriant, fonctionnaire modèle, célibataire trentenaire. Claude m'éloigne de la campagne pour me faire goûter un monde nouveau, qui efface les rencontres familiales de naguère – j'en faisais déjà si peu en troisième. Je deviens mono-cousin, comme on devient monothéiste. C'est ça, j'abjure le *polycousinage* familial. Je ne fuis personne mais mon glissement urbain et scolaire me permet de disparaître du champ oncles-tantes-cousins. Dans le détail, il se trouve deux cousins de mon âge que je ne veux pas perdre de vue. Mais j'efface les autres. Je quitte les lieux, je quitte le poids familial.

L'avantageux inconvénient de vivre chez un cousin comme Claude Daniel, c'est que je n'invite personne chez lui. Et personne ne me pose de question. Les copains m'accueillent comme un réfugié scolaire, je rentre dans ma famille mon village ma maison pour expérimenter mon goût particulier pour la solitude et ma croissante indépendance. Je me lance dans des causes politiques parfois originales : le coup d'Etat au Chili déchire ma confiance puis la jeunesse de Giscard euphorise ma lucidité. Cette année-là, comité de soutien, collages d'affiches, meetings et champagne m'enivrent d'expériences militantes. La bonne société est fière de compter un lycéen en son sein.

Mon cousin n'hésite pas à me proposer ses idées politiques qui questionnent la société. J'écarte les partis qui ostracisent l'homosexualité, c'est un minimum, j'écoute la gauche en pensant qu'elle confond égalité avec unicité – tous égaux, oui, mais pas tous pareils ! La vie secrète que je mène me place directement sur le terrain de la méfiance. Je tiens à distance le moralisme totalitaire du parti communiste mais pas sa talentueuse gestion de la culture dans les municipalités, jusqu'au fonctionnement des centres de vacances que mon cousin me décrit en tant qu'ancien directeur. Bravo mais je reste partagé face aux dictatures. Je lis Koestler, je pense Koestler. Les années soixante-dix sont

terriblement politiques, la part clandestine de ma vie sociale en aiguise la réceptivité.

Claude Daniel fait partie de la famille, mes parents l'invitent de temps en temps à partager un repas, une sortie en forêt, une fête dans les environs, un concours de cartes... Ma sœur et son mari nous rendent visite à Gabian, là où nous passons tous deux une grande partie de nos vacances, printemps comme été. Il y a des moments où je vois ma mère et Claude Daniel s'occuper de moi comme deux parents peuvent le faire. Lorsque j'achète mon cyclomoteur par exemple : presque une demi-journée passée ensemble pour régler tous les détails. Ces deux-là s'entendent bien pour prendre les décisions me concernant.

Tu peux t'effondrer

Pourquoi m'as-tu inscrit dans une filière scientifique alors que je veux devenir écrivain plus tard ? Je lui pose cette question, je veux comprendre.

Au lycée, les maths n'ont plus rien à voir avec ceux du collège. On me dit qu'elles sont modernes mais je ne les trouve pas ludiques, pas simples, pas fluides comme avant. Moins bien. Vraiment moins bien. Là où je passais quelques minutes, il me faut maintenant beaucoup de concentration, je n'arrive plus à ficeler les éléments. C'est toujours plus d'informations, plus de connaissances, toujours plus de nouveautés. Ça n'arrête pas ! Tout ce temps pour rentrer dans un monde qui veut changer la donne. Je proteste contre cette galère, il ne suffit plus de comprendre, il faut apprendre. Mais pour apprendre, il faut s'intéresser, il faut s'investir. Je n'ai pas prévu que mon avenir se porte vers les maths ni même vers les sciences. Et voilà qu'on me gave déjà avec ces choses-là. Pourquoi ? Oui, dis-moi pourquoi tu m'as mis en C ?

Tu peux t'effondrer en français.

Ah ! ?

Claude me dit qu'il connaît bien les résultats de ses anciens élèves. Souvent en baisse ! Les élèves brillants redoublent, me dit-il. Pour lui, le lycée est une machine qui produit un constat qui se répète, un constat décevant. Pour moi, la déception n'est pas dans le résultat de quoi que ce soit, c'est juste le menu qui est difficile à avaler. J'ai franchement l'impression de me faire avoir, comme si on m'imposait un changement de pays.

Bizarre cette idée qui consiste à croire qu'on ne s'effondre pas en maths. De toute façon c'est difficile partout, je me bats en français pour terminer

mes dissertes, je me bats en anglais pour rester dans les clous, je nage en physique-chimie avec des trucs bizarres à calculer – mais là au moins il se passe du nouveau, je ne regrette rien. Finalement, je passe mon temps à donner la réplique aux sourires encourageants de ma prof. Sa blouse blanche, ses lunettes rouges, sa patience bleue. Le bilan est cocasse, ma seconde n'est pas une partie de plaisir mais Claude n'en a rien à faire, je peux m'effondrer dans un verre d'eau, il m'a choisi ce qu'il y a de meilleur. J'ai perdu la moitié de mes points en maths et je commence avec des huit en français.

Une équipe de profs m'a envoyé là où ça leur plaisait, un bac qui ouvre toutes les portes, alors que je n'en ai plus besoin puisque celles de l'Ecole Normale du Mans me sont ouvertes. Elles me suffisent très bien, quatre mois de vacances pour faire ce que je veux. Des fois que tu changes d'avis ? Des fois que je change d'avis ? Je ne pense même pas à faire autre chose que de l'enseignement. Si je change d'avis, il faut rembourser l'Etat. Certes, ce n'est pas compliqué mais je ne suis pas à la recherche d'un contre-projet. C'est fini l'époque où je me voyais anthropologue sauce archéologue. Des mots pour répondre à la curiosité des professeurs avec leurs fiches de renseignements la première semaine.

D'année en année je maudis le cursus. On ne veut pas me réorienter. Alors je rêve de louper mon bac pour repiquer en littérature. Les filles inscrites en série littéraire et qui suivent le cours de dessin me flattent avec leurs mots à la fois poétiques et moqueurs : *l'enfant prodige*. Elles m'interpellent constamment avec cette expression. J'ai le sentiment d'être aussi bien le prodige de la parabole évangélique que le petit con qu'elles adorent. Le cours de dessin, à partir de l'année de première, devient mon espace de respiration, un espace féminin où toutes savent que je suis égaré dans le scientifique. Leurs douces moqueries m'apportent la preuve qu'il faut résister.

Comment puis-je m'effondrer en français ? Certes, je ne comprends rien à la grand-mère qui officie en seconde mais elle finit par me trouver des qualités ; la jeune révolutionnaire qui prend la suite en première s'adresse à moi comme si j'allais prendre sa place. Elle m'interpelle à chaque fois qu'elle lit mes poèmes dans le journal du lycée, comme si j'étais un ovni. Quant à la terminale, je déguste un petit cours optionnel qui me permet de faire face aux exigences de la philosophie.

Un certificat d'étude pour ma mère

Ma mère s'est décidée, cela fait un moment qu'elle vise un poste d'aide-soignante plutôt que de rester veilleuse de nuit. Le salaire est meilleur, sans compter les avantages de la fonction hospitalière pour les titulaires.

Elle pense que c'est à son âge qu'il faut s'y mettre. Elle me montre un récépissé. Tiens, regarde, elle me dit en tendant un courrier : *Nous avons bien reçu votre demande d'inscription...* ça y est, le certificat d'étude ! Je la regarde fixement, une grande fille se tient debout dans sa blouse en nylon avec un sourire teinté d'une ombre désabusée. Oui, je sais, elle ne sera reclassée aide-soignante qu'à la condition d'avoir ce diplôme-là. Et alors ? J'attends la suite ? L'hôpital pousse son personnel à la formation, il y a des cours pour adultes. Son père l'a retirée de l'école avant qu'elle ne soit présentée, c'était inutile pour garder les vaches. La maîtresse s'était déplacée pour le convaincre, elle travaillait bien. Sa mère était d'accord mais son père n'a pas voulu. Souvent elle nous raconte ce regret-là, l'opposition du père, sa dureté, sa méchanceté. Mes parents n'ont pas le certif parce que leurs familles n'y voyaient pas l'intérêt pour le travail à la ferme. Elle n'a pas fait que garder des vaches, elle est entrée dans un atelier de broderie à une époque où cette activité avait encore de la valeur. Mais pas assez longtemps.

Et alors ? Elle est heureuse de prendre sa revanche. Un dimanche sur deux, on fait une dictée avec les textes de son programme, des écrits plus nostalgiques les uns que les autres, des adultes qui racontent leurs enfances avec des mots polis par l'usure du temps. Une usure positive, forcément. On en profite pour se raconter nos petits malheurs mais c'est elle, l'experte. Je n'en reviens pas comment elle s'est battue. Pour sortir de la ferme, pour sortir de l'atelier de broderie, pour sortir de la clinique. Et maintenant, pour sortir de son poste précaire. Elle ne se vante de rien mais ça lui échappe parfois, elle a des mots très durs pour son père, un garde-chasse impitoyable. Ce ne sont pas des souvenirs, la réalité sort de sa bouche, encore blessée parce que la petite fille est restée prisonnière de son enfance. Elle n'en rajoute pas. Cet homme-là, je l'imagine gris et tanné, la rudesse à l'état pur. Un personnage sorti du roman *Glaise*, pour qui chaque bonne chose est un gaspillage. Il y a des morts qui ne profitent pas de l'oubli, c'est bien dommage. Ce grand-père que je n'ai pas connu est plus mauvais qu'un vampire, quand on parle de lui le ton baisse, le silence devient presque nécessaire pour respirer.

Tu vois, avec moi tu commences ton métier. Je suis ta première élève. Tu oublies que je donne des cours à Alençon aux fils de Super U. C'est vrai ! Madame Fleury m'a parlé de toi, elle est très contente.

Les cours que je donne ont plusieurs avantages, dont celui de rester un peu plus dormir en ville. De la grammaire, des maths, un peu de rédaction : ma mère a raison, c'est de l'entraînement, mais je ne le vois pas comme ça ! Dans l'obtention de ces cours particuliers, mon statut de normalien a peut-être moins compté que le bac scientifique que je prépare. Et quelle autre qualité pour avoir fait le Père Noël dans le hall du Super U ? Et caissier pendant tout un mois d'été ? Répétiteur à 15 ans,

Père Noël à 16, caissier à 17. Les Fleury ont bien nourri la polyvalence mise en route par Claude Daniel mais cette part-là reste motivée par l'argent. Le reliquat de la bourse de l'Ecole Normale, une fois payée la demi-pension, ne suffit pas à mon indépendance financière, j'ai commencé à prendre des cours de conduite.

Ce qui me rapproche de ma mère mon élève, ce sont nos conversations. Je lui apporte des repères plus que des connaissances, elle me raconte son passé, son travail, ses espoirs. Elle me fait comprendre la valeur du certificat d'étude, alors que pour moi c'est maintenant un examen qu'on réserve à ceux qui ont des difficultés scolaires. Ses cours l'épuisent mais renforcent profondément son indépendance envers mon père.

Comment me vêtir

J'aime beaucoup sa chemise bleu ciel mais je ne la porte pas comme lui, je ne la rentre pas, je la laisse pendre par-dessus mon pantalon. Je fais mes premiers pas au lycée avec des vêtements nouveaux, ses vêtements à lui. Je me sens bien dans cette chemise bleue, je me sens tout neuf avec sa veste en cuir fauve. Les petits lacets sur les grandes poches de la veste me semblent inutiles, un côté far West qui ne colle pas avec la coupe et la couleur mais je n'ose pas les enlever. Romuald la trouve géniale, on est d'accord sur les effets marbrés qui renforcent le naturel de la couleur fauve, il me demande où je l'ai achetée, je lui réponds qu'elle est à mon cousin. Je ne la quitte pas pendant les cours d'Espagnol, sinon je suis persuadé que la prof ne m'accordera plus de sourires. Evidemment, je ne rentre pas à Oiseau habillé comme ça. Sauf la parka. C'est avec sa parka que je suis le plus à l'aise, surtout pour les manifs. Il n'apprécie pas que je défile dans la rue mais c'est quand même à moi de m'opposer à la suppression du sursis militaire ! Tant pis si on bloque le centre-ville ! Tous les lycéens portent des parkas vertes, beaucoup de profs aussi. On ne trouve plus rien au surplus militaire et je n'ai pas encore les moyens d'acheter ce qui est à la mode.

Je porte de moins en moins le costume en velours vert qu'il m'a fait acheter pour passer le concours. J'ai été fier de marcher avec une tenue pareille, en fumant la pipe ou des Benson. J'ai été plus qu'à l'aise le jour de l'oral avec le jury, deux hommes qui lui ressemblaient. La veste en style ouvrier avec un sous pull à col roulé, ça va bien pour faire romantique mais dans mon lycée, l'ambiance est à la révolution. On discute de mon style, on discute de ma personnalité, je sais qu'il faut se distinguer des autres, je sais qu'il ne faut pas se laisser influencer par la masse. Alors ? Alors c'est lui qui supervise ma garde-robe. Pourquoi ce terme ? Je n'ai pas de robe, mon placard manque d'originalité, il faut que

je me débarrasse des vêtements de mon frère aîné. Dans un sens, s'il a su me déshabiller, je lui fais confiance pour m'habiller.

Ma mère est d'accord pour que je conserve ma bourse de normalien si je prends en charge mes études et les achats courants, elle comprend qu'on ne s'habille pas au lycée comme au collège, on n'est plus à la campagne. Avec les cours de français et de maths que je donne, je pourrai faire face.

Quand je pense à mon premier achat aux Nouvelles Galeries ! Il me fallait un pantalon pour le voyage de fin d'année, trois jours dans le Massif Central entre élèves de Troisième ! Les rayons du magasin contenaient tellement de pantalons... Je ne sais pas pourquoi mon père m'accompagnait puisqu'il ne me conseillait rien : il me suivait, aussi gêné que moi, peut-être même davantage parce qu'il ne disait rien. Les dix centimètres gagnés chaque année de collège et la perspective de réussite scolaire m'éloignaient de sa vie. Ce jour-là, j'ai acheté un pantalon gris à patte d'éléphant que j'ai rapidement détesté.

Le cuir, tout un symbole. Je tente de voler à mon père l'une de ses trois vestes en cuir : la plus ancienne me plaît parce qu'elle est d'une belle couleur rouge vieilli mais je ne parviens pas à masquer les auréoles qui la dénaturent. La veste est restée des années dans le garage, à l'humidité. Son style utilitaire est extraordinaire mais je ne peux pas la sauver, je me contente de l'endosser de temps en temps. Pareil pour la veste de pompier, je me glisse dedans chaque fois que j'ai terminé de la cirer. Celle-là est formidable : une grosse enveloppe, un contact viril, une odeur vivante. Mais les galons de sergent me rappellent à l'ordre. Finalement, c'est la plus quelconque des vestes que je reçois en cadeau peu après les épreuves de français. Je suis un peu serré dedans mais ce n'est pas grave.

Avant Alençon, il y avait les vêtements du dimanche, les vêtements pour travailler dans le jardin et puis les autres. Trois tenues pour s'habiller plus ou moins propre. On ne s'habille plus pareil quand on rencontre quelqu'un.

Véronique

Une fille est assise dans un fauteuil lorsque je pénètre dans le séjour. Elle ne se lève pas, j'ai droit à un bonjour statique, je ne m'avance pas non plus vers elle lorsque Claude me présente. Je fixe attentivement son visage en tentant d'absorber sa personnalité puis j'incline ma tête en guise de salut. Je ne sais pas quoi faire de plus, moi debout, elle assise et parfaitement à l'aise si j'en juge par l'expression aimable de son regard. Véronique est élève en terminale dans mon lycée. Comme elle est interne, elle profite de son mercredi après-midi pour rendre visite à son ancien

instituteur et ami de ses parents. J'apprends qu'ils se connaissent depuis son premier poste à Soligny-La-Trappe.

On parle des Trappistes, on parle de la campagne, la forêt, les chevaux. Et ce qu'elle pense du lycée. Véronique a beaucoup de charme, elle est très vive, beaucoup de choses l'intéressent. Elle répond à toutes mes questions sur la vie de l'établissement que je connais à peine mais dont l'architecture m'intrigue : il n'y a que les fenêtres et leurs rideaux bleus pour distinguer ces bâtiments des HLM du quartier. Des cubes, encore des cubes, avec des arbres rachitiques sur les grandes pelouses. Elle est contente de l'ambiance mais regrette que des garçons fument la pipe pendant les pauses – ce pourrait être mon cas mais je préfère descendre dehors, même si l'odeur du Clan passe bien auprès des filles.

Claude reprend le contrôle des discussions en l'appelant Véro. J'apprends qu'elle veut s'orienter sur le scientifique, travailler dans un laboratoire. Elle a deux ans de plus que moi, sa maturité m'impressionne. Elle ne veut pas entendre parler de la supérette de ses parents, ça je le comprends très vite, elle a besoin d'aller de l'avant, elle n'est pas là pour s'ennuyer avec un commerce dans lequel elle a grandi et dont elle connaît toutes les ficelles. Elle est passionnée par les découvertes des gens qui travaillent à l'institut Pasteur, la médecine, la biologie. Que de choses qui m'échappent ! Campagne et forêt, je connais mais chevaux et Trappistes, non. Le mot équitation est synonyme d'aristocratie, un univers parfaitement inconnu. Quant aux Trappistes, ils auraient pu faire partie de ma famille si je m'étais laissé aller. J'écoute attentivement leur conversation, ils me prennent parfois à témoin alors que je ne suis pas sûr de tout comprendre. Parfois je suis au même niveau que Claude dans la découverte des projets de Véronique, parfois je ne saisis pas les allusions au passé.

Mon rendez-vous chez le dermatologue m'oblige à partir. Cette fois-ci, Véronique se lève pour saluer mon départ. Je suis surpris par son pantalon blanc, il lui va bien. Il met en valeur l'énergie de son corps, les cuisses paraissent tendues, le tissu embrasse la taille cambrée. Une enveloppe sensuelle : c'est la première fois que je vois un pantalon tomber si bas. J'aperçois une languette fermant une belle rangée d'orteils vernis. Son chemisier vert est tout aussi magnifique. Elle me tend ses joues pour que je l'embrasse, ce qui met fin au spectacle de son physique. Ce n'est pas souvent qu'une femme jeune et inconnue, terriblement élégante, attende que je dépose quelques bises sur son visage.

Je me dépêche pour mon rendez-vous, le dermatologue doit mettre un terme à l'acné qui me ronge. Véronique n'a pas hésité à m'embrasser parce que mes boutons se trouvent plutôt sur le front en ce moment.

A mon retour, Véronique n'est plus là, elle est partie peu après moi, le temps de faire savoir à Claude que je lui plais.

C'est plus fort que tout ! La fille qui a mené la conversation avec un aplomb et une aisance qui m'ont troublé a bien caché ses sentiments. C'est du sérieux cette fille assise confortablement dans le fauteuil, la petite queue de cheval pour libérer la nuque, en pleine conversation autour d'un café... Je fais répéter Claude, elle m'a trouvé bien. Mieux que bien : je lui plais.

Malheureusement je ne recroise pas Véronique. Jamais ! Soit il y a trop d'élèves qui font écran entre elle et moi, soit elle a quitté le lycée, soit son emploi du temps est à l'opposé du mien. Je n'en reviens pas ! Je plais à une fille mais elle disparaît ! Je persuade Claude de faire des promenades sur La Trappe et ses allées cavalières mais il n'y a que des châtaignes au rendez-vous.

Excitations

Ça ne suffit pas, il veut savoir. Il veut tout savoir. Ses questions me gênent un peu, je ne sais pas quoi lui raconter. C'est un jeu pour lui, rien qu'un jeu. Quelles photos je préfère ? Quel genre de filles ? Ce ne sont que des images, des poses qui n'ont rien d'excitant la plupart du temps. Je ne passe pas mes soirées à les regarder, qu'est-ce qu'il croit ? Bien sûr que ça m'arrive ! Pourquoi j'aurais accepté son magazine ? C'est vrai qu'il y en a une qui me plaît. Une blonde. Elle a remonté sa robe, elle la retient juste au-dessus des seins avec un sourire qui invite à contempler son corps, ce qu'elle veut bien montrer de son joli corps. Son visage a une expression très douce, il donne quelque chose qui prolonge l'invitation. Ce n'est pas de la provocation, ce n'est pas aguicheur, plutôt comme une confiance. Un aveu d'intimité pour les lecteurs, un doux frottement aux fantasmes. Je me sens proche d'elle, le bleu de sa robe lui va à ravir, surtout à proximité des seins où le galbe cuivré de sa peau est renforcé par les plis du tissu. Je me sens libre de la regarder, je me sens libre d'attendre qu'elle dévoile sa nudité, ce n'est pas du voyeurisme. Je ne peux pas détacher mon désir de ce regard souriant. J'aimerais faire sa connaissance. J'aurais une main posée sur ses hanches, une autre pour continuer à relever le tissu et puis une autre sur sa joue et puis d'autres pour cueillir les promesses de saveur.

Je dois me satisfaire des images que m'offre Claude Daniel. Il prend le relais pour masturber mon récit de fantasmes et de regrets. Il y a un moment où mon corps passe à autre chose tellement Claude sait manipuler mon errance. Les gouttes blanches qui inondent son ventre signent la fin du jeu. J'ai fermé les yeux pour jouir, je ne sais pas pour lui

mais il s'amuse un peu à me faire parler comme ça. Bien sûr, il ne s'attarde pas mais le résultat est là. Peut-être que j'aime ça puisqu'il va recommencer. J'attends de lui autre chose, j'espère que nos branlettes vont me conduire au pied du véritable bonheur charnel. Il connaît du monde, il s'intéresse aux filles qui me plaisent. C'est comme si ces filles-là attendaient un signe de sa part pour entrer dans la chambre et s'offrir à moi.

Anna

Peut-être rien de plus agréable que d'enfourcher mon cyclo pour rendre visite à Anna, ma délicieuse cousine perdue comme moi dans un village sarthois. Peut-être que le beau temps y est pour quelque chose. Au début, j'ai cru que la guitare de mon frère aîné me donnerait du crédit auprès d'Anna mais au terme d'une deuxième leçon, j'ai laissé tomber, ma conversation lui suffisait. Toutefois, se déplacer sur les petites routes avec une guitare comme sac à dos n'a rien de désagréable, j'ai continué à le faire rien que pour le plaisir. Et sauver un petit peu les apparences.

Le plaisir de se parler, le plaisir d'échanger et de découvrir des pensées, des goûts, des idées ; le plaisir de lire dans les yeux d'Anna quelque chose de spontané et d'heureux : tout cela correspond à l'envie de ne pas se mentir. Nous nous montrons ce qui nous pousse dans la tête, ce qui nous donne de l'espoir. Je n'ai rien à regretter parce que l'un et l'autre nous allons passer notre bac et partir faire des études, elle en psycho, moi en lettres modernes.

Son copain fait de la peinture, il est employé de mairie mais sa fibre artistique enchante Anna. J'ai vu ses oeuvres, elles sont très inspirées des drippings de Pollock. J'en ai profité pour lui parler de mes expérimentations personnelles, je crois bien que celles-ci s'ajoutent au plaisir qu'elle montre à me parler des choses qu'elle aime. Anna est très positive, elle fréquente davantage que moi les cousins, ce qui me met mal à l'aise quand elle évoque untel ou unetelle, que je n'ai pas vu(e) depuis longtemps et que je ne verrai pas de sitôt. Elle ne cherche pas à comprendre qui est Claude Daniel lorsque j'évoque ma vie alençonnaise. En fait, elle n'est pas curieuse comme moi, elle ne se déplace pas vers les choses de la vie mais elle les aspire. Jamais elle n'a cherché à venir me voir. C'est comme ça que je comprends la vie : c'est aux garçons d'aller voir les filles, avec ou sans guitare.

Le jour où je dis non à ma mère

Je suis en plein travail, mon bureau est envahi de feuilles et de livres ouverts, le dictionnaire en alerte, le stylo vagabond. Ma mère monte

l'escalier en m'avertissant qu'elle apporte des draps. Oui, entre ! Merci ! Elle ne les pose pas sur le lit comme d'habitude lorsqu'elle a du linge pour moi, elle s'adosse à la fenêtre et me regarde en serrant les draps contre elle. Elle veut me parler. Les rideaux ne bronchent pas, je sens de la tension dans son corps bloqué contre le radiateur et la lumière matinale. Elle commence comme ça : il faut que tu me dises, puis : oui, j'ai besoin de savoir. Je ne bouge pas, j'attends la suite. C'est quoi, ce oui ? Ce oui, c'est le préambule d'une grosse discussion. Je jette un œil sur mon étalage pour lui demander de patienter, j'écoute.

C'est ta tante qui m'a posé la question cette semaine... Ton professeur de français est bien généreux, des voyages, des spectacles, des livres, tout ça, il te le donne en échange de quoi ? Qu'est-ce qu'il te demande en échange ? Qu'est-ce que tu lui donnes, contre tout ça ?

Il a fallu que Mumu sorte sa langue de vipère ! Maintenant, c'est ma mère qui est gênée ; attendre aussi longtemps pour m'interroger. Je réponds qu'il n'y a pas de contrepartie. Nier. Evidemment, je ne peux que nier. Je suis secrètement sincère, je ne vois pas les choses comme un échange, je ne cède pas la partie noble de mon corps en échange de vacances et de sorties aux spectacles ou aux musées. J'aborde une réponse sous un seul angle : l'amitié. C'est l'amitié, on s'entend bien. Je ne fais pas celui qui ne comprend rien mais comme on ne parle jamais de sexualité à la maison, ce n'est pas maintenant que je vais y aller d'un couplet quelconque qui pourrait me trahir. Je lui invente un personnage dont l'avenir ne passe que par la culture, l'art, la littérature. Et l'éducation. Je sens bien qu'elle manque d'imagination sur ce que peuvent faire deux hommes dans un lit. Ce n'est certainement pas le cas de ma tante qui est infirmière chez les fous. Elle est terrible Mumu, elle m'aime beaucoup mais elle ne peut pas s'empêcher de fouiller ma conscience quand elle me regarde en souriant.

Mais qu'est-ce que tu voudrais qu'il me demande ? Je grandis à une époque où les choses du sexe n'existent pas dans le langage familial et là, tout à coup, contrôle général, il faudrait que je parle pénis, érection, branlette, fellation, sperme, bite. Quand ma mère sort le mot pédéraste, mon regard se pose sur le dictionnaire mais c'est elle qui me donne une définition : il y a des hommes qui recherchent les jeunes garçons. Elle a soigneusement épilé le terme, pé-dé-raste. J'ai senti une lame de couteau fendre ma poitrine et piquer dans le ventre. Un bouclier me protège : le silence, la patience. Il m'empêche de céder face à l'attaque mais j'ai l'impression qu'il me le fait bien sentir. Laisse venir, laisse venir, ce n'est pas du poison qui coule dans ton corps mais de l'eau. Laisse passer.

Ma mère se détend et finit par poser les draps sur un coin du lit. Elle passe les mains dessus pour enlever des plis. J'hésite à me lever pour

marcher mais puisqu'elle s'assoit, je me déplace vers elle. La chambre est grande, ce n'est pas le moment d'être distant, je contourne le bureau et viens m'asseoir à côté des draps, face à elle, qui attend encore une réponse à son trouble.

Pédéraste, monsieur Daniel ? Il aime ses élèves. Il les respecte, tu le sais bien. Il est le seul professeur à vouvoyer ses élèves. Ça se saurait, non ? Si tu as des informations que je n'ai pas, dis-moi.

Pédéraste, je me demande combien de gens ont prononcé ce mot dans la commune. C'est un mot tabou, voilà qu'elle le lance dans ma chambre ! Pédéraste, je reconnais bien le vocabulaire de ma tante, ce n'est pas pour rien qu'elle travaille chez les fous. Mumu et Lucien me harcèlent, ils voient le lycée comme un lupanar et mon acné le signe que je n'en profite pas. Leur vulgarité m'agace, les filles ne se jettent pas dans les slips des garçons par devoir ! C'est tout juste si Lucien ne se colle pas à moi pour me faire une démonstration, sous le regard amusé des adultes.

Pédéraste ? Je rassure ma mère en retournant ses questions. Elle a perdu du poids depuis qu'elle a surpris mon père avec la voisine sur ses genoux, le soir où elle est rentrée à l'improviste. Maintenant, c'est la guerre ! Leur guerre ! Je ne veux pas être la victime collatérale d'un couple en crise – mais quelle crise ? Au fond ? Un iceberg de crises, oui ! Ils ne s'entendent pas. Ma mère se méfie constamment de mon père dès qu'il rentre tard. Elle verse une mystérieuse poudre « anti alcool » dans son verre au moindre soupçon et nous sommes complices puisque nous sortons nous-mêmes le bock du placard pour qu'elle commette son forfait le plus rapidement possible. A cette époque-là, je tiens mon père pour un héros. S'il est en retard, c'est qu'il participe à une réunion, c'est qu'il a été appelé pour sauver des vies. Ou bien pour sauver un agriculteur. Ou pour sauver l'ambiance du village. Ou dépanner, rendre service, vendre un motoculteur. Mon père, ce pompier galonné, ce magasinier zélé, ce président du comité des fêtes, ce beau-frère indispensable, ce commercial doué, possède plus de talent que ma mère. Parmi toutes ses qualités, il y a son verre, une chope de bière droite et alvéolée, qu'il ne veut pas qu'on lave... ce qui facilite la médication secrète de ma mère, ni plus ni moins qu'un placebo parce que la poudre, sortie d'un minuscule pliage en papier, n'a jamais produit d'effet observable en notre présence.

Mon père, ce héros ? Je suis bien loin du compte. Je comprends mieux aujourd'hui l'inquiétude de ma mère. Dans son mot *pédéraste*, il y a le mal et le mystère. Elle l'a prononcé comme si elle voulait mettre à distance un danger grave. Je comprends bien que le mot est synonyme de grave perversion. Elle s'inquiète autant pour moi que pour le qu'en dira-t-on. Comment peut-elle s'inquiéter maintenant ? J'aimerais bien qu'elle me sorte une scène, un truc un peu louche qu'elle aurait remarqué. Rien. Son inquiétude vient d'exploser, une bulle soufflée par ma tante, laquelle ne

m'a jamais interrogé sur Claude Daniel. Jamais. Si Mumu tient les hommes pour des obsédés sexuels, son mari étant le premier exemple, elle préfère canaliser leurs fantasmes plutôt que les refouler. Je raconte à ma mère l'épisode des photos pornos, qui circulaient autour de la table un jour qu'on prenait un dessert chez eux, une pochette de photos noir et blanc qui appartenait à un collègue de Lucien. On voyait bien les sexes. Elle n'était pas là, me répond-elle, en appuyant ses doigts sur le lit.

Claudius Danielus

Je l'appelle comme ça, un nom impérial qui le fait sourire mais qu'il ne refuse pas. Il règne sur ma vie, comme moi sur la sienne quand je lui demande de relire une dissertation. Si j'ai passé une semaine et quelques nuits à rédiger ma copie, je sais qu'il aimera en prendre connaissance..

L'empereur doit être satisfait de son fils adoptif, il attend de moi que je sois meilleur que lui, il aime découvrir en quoi je fais mieux. Le Petit-Robert qu'il m'a offert est un beau cadeau, c'est mon outil de travail pour problématiser les introductions et démonter les mots.

Découvrir l'art

Comment j'en suis arrivé à faire autant de visites ? Il est si heureux de me voir apprécier la peinture. Mon entrée dans l'artistique ressemble à un plaisir guidé par une surenchère opportuniste. Paris, le Louvre, l'Orangerie, le Grand Palais, le Marais. Là où sa voiture me conduit, je grandis d'une civilisation à chaque fois : Ernst le surréaliste, Van Gogh l'illuminé, Braque le cubiste, Bacon le torturé, Dali le délirant, Picasso l'insatiable, les silences et les vibrations de Zao Wou-Ki, les audaces de Fontana, tant d'autres et tant de villes : Venise, Londres, Barcelone, Rome, Florence, Vienne...

L'art et la littérature me servent de garde-fou pendant trois ans. La rigueur saluée par ma prof de philo ne suffit pas à m'éclairer sur le grand écart de ma scolarité. Encore une contradiction à mon actif : je ne fais pas ce que je veux mais je le fais aussi bien que possible.

Claude me biberonne à l'art contemporain, mon enthousiasme le ravit, j'en veux toujours plus. Il me fait visiter tout ce qui est visitable, je me baigne dans des salles d'expo où il prend plaisir à guider ma virginité. Quand j'en redemande, il prend rendez-vous avec un ami à lui, copain de l'artiste Mathieu et prof aux beaux-arts du Mans, même style de peinture, mêmes gestuelles qui m'enchantent. La visite dans l'atelier du prof est un plongeon dans le magique et le vivant : térébenthine, grands châssis,

lumière zénithale, pinceaux à bout de force, tubes géants mais torturés – tout ça bien loin du dessin sur Canson ! Ma première rencontre avec un artiste est toutefois troublante : il vit en pleine campagne, son magnifique atelier est construit au bord des champs...

Nous expérimentons dans sa cuisine, nous réinventons l'art informel sur sa table en formica ; les enduits et les pâtes sont travaillés au couteau, n'importe quelle spatule crantée est commise d'office. Nous tentons des collages surréalistes, des plans de ville à la manière de Veira Da Silva. J'expose mes tableaux de fils et mes foulards en soie sur les lieux de travail de ma sœur. Je ne suis pas loin de solliciter ma mère pour qu'elle exécute mes dessins au point de Beauvais.

Des filles du lycée qui suivent les cours de dessin m'apprennent qu'elles veulent entrer aux Beaux-Arts après le bac, elles m'auraient bien recruté si je n'avais pas mon avenir en poche. Ce n'est pourtant pas cette idée qui a traversé les pensées de mon *cher cousin* ; le jour où nous avons croisé des étudiants portant des blouses tachées de peinture, il n'a eu que du dédain pour eux. J'ai appris ce jour-là que sa mère, chez qui nous prenons des repas très régulièrement, habite dans la rue de l'école des Beaux-Arts, tous les deux portent un jugement très négatif sur cette formation. Des jeunes qui s'amuse bien et qui ne respectent rien, voilà ce j'ai compris. Autant dire que j'ai laissé tomber le moindre soupçon d'intérêt pour les écoles d'art.

Marina Tarnaux

Dernière année de lycée, année bancal. Marina Tarnaux devient très vite mon refuge, un refuge que je partage avec deux autres lycéens : Laurent et Virginie, ainsi que Dominique, la plus jeune des documentalistes. Virginie est une super jolie copine de Dominique, elle ressemble à Sophie Marceau dans La Boum. Laurent est dans ma classe, il m'a suivi en dessin parce qu'il a envie de changer des choses dans sa vie. Je crois qu'il veut sortir de son milieu. La première fois où il m'a reçu chez lui, dans sa chambre, j'ai compris qu'il s'y sentait enfermé, tout lui semblait trop petit. Quand je ne suis pas avec Pierre ou Jean-François, je suis avec lui. Il est très différent de nous, plus bavard, plus torturé. Un petit côté revanchard qui donne un style mauvais garçon à sa bouille carrée mais protégée par de grandes lunettes. Quant à Dominique, la plus âgée de nous tous, c'est évident qu'on l'amuse avec tout ce qu'on fait. Si elle n'était pas documentaliste, je crois qu'elle serait hôtesse d'accueil sur la lune les jours de poésie nationale. Ce qui est bien avec elle, c'est qu'on peut s'installer où on veut dans le CDI, du moment qu'on parle à voix basse.

Avec Marina, nous allons au cinéma, nous faisons des balades, nous écumons les brocantes et nous buvons du sirop d'orgeat. Je crois que ça a commencé comme ça, une proposition de sirop d'orgeat après une visite d'exposition et ça s'est terminé pendant les épreuves du bac, le jour où elle m'a hébergé, le temps que je me remette de la pluie parce Claude avait refusé de me conduire. Je ne sais pas ce qui m'a le plus tenté dans l'invitation. On ne refuse pas la dynamique invitation d'une jeune et belle professeure, on ne refuse pas de goûter la boisson qui fait applaudir Dominique.

Je découvre le désir de vivre une autre vie. J'ignore quelle est cette vie que je veux aborder mais je sais qu'elle ne contient pas Claude. Le parfum de Marina, sa voix, sa dynamique et plein d'autres petites choses se logent au cœur de mes bagages érotiques. J'enregistre des sensations qui me brûlent et m'effraient, comme cette séance de cinéma où je lui glisse une remarque à l'oreille et qu'elle me répond si vivement que je crois sentir ses lèvres m'embrasser. A partir de ce jour-là, je comprends quelle sensualité il me faut pour sortir du piège dans lequel je me complais.

Marina propose de plus en plus de sorties aux beaux jours ; son mari travaille dans une ville voisine, elle ne le voit que le dimanche et le lundi. Claude me laisse gérer mon temps libre, mes bulletins scolaires lui donnent raison jusqu'au premier trimestre. Les choses se compliquent sur le semestre qui précède les épreuves du bac, là il me faut composer. Vivre chez lui, c'est aussi vivre avec lui. De temps en temps, il me faut donner du frein à ses envies. Mais je m'en sors, d'autant que je soupçonne mon cher cousin de ne pas m'être spécialement fidèle.

Pour ne pas couler en maths au dernier moment, je vais régulièrement chez mon prof, Jean Defler, pour qu'il m'aide à résoudre les difficultés qui bouchonnent cette dernière année de ligne droite. Là aussi, on est quelques-uns à être invités chez un prof. Avec moi, il s'acharne sur ma main gauche en la triturant pendant qu'il m'explique les exercices ou me pose des questions sur mon cousin. J'interroge mes camarades, tous me disent que Jean Defler est bizarre. C'est rassurant. Ses conseils me permettent d'obtenir un dix au bac.

Où êtes-vous, les parents ?

Où êtes-vous ? C'est un peu tard que je pose la question, c'est même tout à fait malhonnête car je les ignore. Pas de sentiments entre nous. Je travaille, mes notes sont bonnes mais cela n'est rien face à la campagne, un face à face silence contre silence. En quoi cela peut-il intéresser nos lapins ? Les Fauves de Bourgogne claquent leurs pattes arrière pour dire

qu'ils refusent que je les prenne dans mes bras, ils ne veulent pas de mes caresses. Tant qu'ils sont bien soignés, eux !

Je voyage entre des refuges provisoires. Lorsque je quitte l'appartement de Claude, je me sens gonflé d'aventures, chargé de souvenirs, mais quand je pousse le portail, je ne vois que des murs qui cachent la vie. Passé ce temps-là, passé cette espèce de sas, la valse des petits riens me ramène à ma vie d'ici. Poser les sacs, extraire des livres, poser des objets, changer de vêtements : les automatismes réamorcent le flux de mon existence. Quelques fractions de secondes vident mon corps, le sang se retire, une grosse boule s'égosille dans la poitrine. C'est bref comme un coup de poing mais il suffit d'avancer sur les détestables graviers pour engager la contre-offensive. A chaque fois que je replonge à Oisseau, ce sont les réflexes qui me permettent de remonter à l'air libre, le village est une île perdue dans l'océan, une île à la dérive où je n'exécute plus les ordres de mon père : je ne soigne plus les animaux, je ne sarcle plus les mauvaises herbes. Je parcours le jardin comme un somnambule, je cherche quelque chose qui est devant moi mais que je ne trouve pas. Il me faut marcher pour comprendre où je suis.

Ce qui se vide, c'est le plaisir d'être chez soi. C'est pire lorsque Claude me raccompagne : entre le moment où la voiture s'arrête et le moment où je retrouve les esprits de ma maison, un flot de sensations étranges m'envahit, des sensations très éloignées de l'idée de ressourcement. Je m'interroge pour savoir si j'ai abandonné mes parents mais c'est le contraire qui s'est passé.

Pierre

Pierre dormira dans la chambre de ma sœur mais on travaillera dans la mienne, le bureau est assez grand pour nous deux, la pièce aussi. On a prévu de réviser le bac ensemble cette semaine, on s'est décidé comme ça parce qu'il n'avait pas envie de rester chez son frère et il ne voulait pas retourner chez ses parents. Ses parents tiennent une ferme du côté de L'Aigle, Pierre dit qu'ils ont trop de travail, il ne pourra pas se concentrer sans penser à vouloir les aider. Je connais le problème mais depuis que je suis au lycée, on me laisse tranquille. Faut vraiment que ce soit chargé, comme la récolte des pommes à cidre, pour que je participe. Julien, son frère chez qui il loge dans la semaine est très sympa mais lui et sa femme, Soizic, sont pris par leur travail, les petites, les activités, le sport, la musique. On sent que c'est la course, même pour sortir leur espèce de chien capricieux. J'ai bien compris que ce n'était pas l'idéal pour se lancer à fond dans les révisions. J'ai mangé une fois chez eux, c'est un autre style que Claude ou Marina, très sympa mais pas calme, pas de

rangements. Je ne passe pas souvent chez eux mais à chaque fois, je me sens happé. Ses nièces ont des tempéraments de feu.

Nous avons décidé de nous attaquer à la physique pour commencer, notre prof passe plus de temps sur sa voiture qu'à préparer ses cours, un petit coupé sport qu'il s'est fabriqué pas terminé, vu la couleur de ses mains. Quand il feuillette son classeur, ses doigts gris le trahissent, on a peur qu'il se perde dans ses documentations sous plastiques. Personne dans la classe ne décolle de la moyenne.

Pierre veut faire socio après le bac alors qu'il est toujours fourré dans la musique, il accompagne des chanteurs, participe à des concerts mais il dit qu'il a tout à apprendre. Il a des doigts de musicien ! Des doigts fins, très souples, très rapides. Je les vois bien quand il repousse ses cheveux blonds et raides comme des baguettes ; il les suce de temps en temps tellement ils sont longs. C'est comme un tic, soit il les balance, soit il les tète. Je lui fais ma remarque, il rougit. Il rougit facilement, il est très émotif. Il ne me coupe jamais la parole mais il n'a pas sa langue dans la poche pour dire ce qu'il pense. Je ne lui connais pas de copine mais Françoise ne parle que de lui. S'ils se chamaillent, elle va lui courir après pour le faire changer d'avis mais Pierre est têtu, plutôt rigide. On ne le fait pas changer d'avis facilement.

Ce qui me plaît, c'est sa capacité à s'intéresser à beaucoup de trucs. Je le trouve parfois encombré par ses connaissances ou ses idées mais il voit plus de choses que nous. Ou il les voit avant nous. Quand son attention bascule derrière son regard bleu, ça veut dire qu'il a relevé une contradiction. Il est méthodique mais il a vite fait de balayer ce qui ne l'intéresse pas. Nous ne parlons guère de notre place dans le lycée : qui peut s'intéresser à ce qui se passe dans une salle d'attente ? Nous sommes tous en plein rendez-vous pour plus tard mais Pierre se montre le plus discret sur ce sujet.

Nous allons avaler des formules de maths, de physique et de philo. Thérèse Delpech est magique, tout est fluide, elle fait des liens entre les mondes, les théories et l'actualité. Elle apprécie notre sens de la logique : une chance ! Nous allons ratisser les matières, calculer nos potentiels de points.

Je me demande comment nous pouvons réussir au milieu de toutes ces choses qui ne nous intéressent parfois pas du tout. Pierre et moi faisons partie de la tête de classe ; notre manière de comprendre les grandes lignes et de questionner les profs nous sauve du scolaire. Claude me reproche de ne pas travailler. Peut-être que je ne travaille pas assez mais la vérité, c'est que je ne m'enferme pas comme il le voudrait, chez lui, dans son bureau ou dans sa cuisine. Et dans son lit aussi. Peut-être

allons-nous échouer mais nos projets n'ont rien à voir avec le bac que nous préparons.

En attendant, Pierre a raison d'insister sur le bon sens : jamais les exercices de maths ne doivent se retrouver avec des réponses tordues. Si la solution d'un problème n'est pas harmonieuse, c'est qu'on s'est planté.

Sophie

Sophie est comme moi, elle a passé le concours pour être institutrice, mais elle est en Term littéraire. Quelle chance ! Elle vient d'arriver, j'ai fait sa connaissance en dessin. Forcément, tous les normaliens passent par là, puisque qu'ils enseigneront le dessin et la musique. Nous ne sommes que deux normaliens au lycée, j'ai appris que le recrutement après la troisième était terminé. La période post-soixante huitarde a libéré les normaliens de l'enfermement, ils ne préparent plus le bac par l'intermédiaire des écoles normales et de leurs internats. J'ai discuté avec un surveillant qui va se présenter au concours du Mans pour être instituteur, je vais le retrouver à la rentrée de septembre s'il est admis. J'en conclus que ses années passées à l'université auront la même valeur que les miennes au lycée. Je ne lui dis pas que je n'ai plus envie d'être instituteur, je ne le dis pas non plus à Sophie. Je n'ai pas envie de rester à la campagne, je veux continuer mes études, aller en fac, découvrir le monde. Si ma demande de continuation d'études est acceptée, j'irai à Nantes au Centre de formation des professeurs de collège. Trois années avant d'enseigner dans un collège, c'est reculer un petit peu l'échéance, c'est aussi la découverte de la fac. Je vais m'inscrire en lettres modernes : enfin ! Claude m'a conseillé de postuler, j'ai choisi la même bivalence que lui : français-histoire géographie. J'enseignerai deux disciplines. Mais rien ne presse...

Sophie me donne la main, elle m'accompagne partout dans le lycée. Son sourire est interminable, un bonheur encadré par des grands cheveux noirs qui ondulent ce qu'il faut pour rendre ce bonheur désirable. Claude m'explique que ce serait une bonne idée de m'accoupler avec une enseignante parce que nous profiterions des vacances. Il ne dit pas accoupler mais ça revient au même. Il est tout content d'apprendre ma liaison, il en profite un peu aussi. Il m'encourage à sa manière mais depuis ma triste expérience avec Elisabeth, je ne m'avance pas trop, je suis plus réservé qu'il le souhaiterait. Sophie m'invite dans sa chambre, qui n'est pas loin du lycée. On s'embrasse beaucoup, debout, allongés sur le lit, assis sur le pouf. La froideur de la pièce qu'elle loue dans un triste rez de chaussée contamine ma spontanéité, l'odeur de la savonnette qui est passée avant moi me laisse perplexe.

Conduite en forêt

Nous avons choisi la Simca 1301 ensemble, il était impatient d'avoir mon avis. Sa couleur m'a plu tout de suite, un très beau bleu turquoise qui se complète avec les deux antibrouillards encadrés par une baguette chromée. Quelle bonne idée de mettre ces feux au milieu de la calandre ! J'ai l'impression que les deux rectangles jaunes ressortent comme des yeux.

Je la conduis pour la première fois. Dans la forêt d'Ecouves il n'y a pas de circulation, nous sommes tranquilles. Les vitesses, l'embrayage, la tenue de route, le volant, le gabarit : tout va bien. Tout va bien jusqu'au moment où j'aperçois une estafette de la gendarmerie en contrebas, droit devant juste au carrefour. Bêtement je m'arrête puis commence à reculer. La manœuvre ne passe pas inaperçue, les gendarmes viennent à notre rencontre. Je m'arrête, j'attends : inutile de tenter autre chose. Faire demi-tour et fuir, ce serait agir bêtement une seconde fois. Claude prend les devants, il explique l'arrangement que nous avons avec son assurance, ce que l'officier vérifie par liaison radio. Le son résonne dans l'allée, mon regard divague entre le poste radio et les arbres. Une partie de mon secret devient une procédure légale qui se respire dans le calme de la forêt. Nous avons la chance de circuler aux heures d'ouverture des bureaux, l'agence confirme l'autorisation, je suis soulagé. Les gendarmes nous laissent repartir mais je ne veux plus conduire, trop ému par l'arrestation.

Il veut me faire conduire depuis qu'il a acheté cette voiture. Grâce au frein à main placé entre les deux sièges, c'est possible, conformément à la réglementation de la MAIF. Ce n'était pas pensable avec la DS. Non seulement je ne me voyais pas piloter un char d'assaut mais le frein, à gauche du conducteur, est inaccessible pour la personne qui voudrait l'actionner en urgence. Claude est un passionné de belles voitures, il les change presque tous les ans. Je l'accompagne quand il décide d'aller voir des occasions, un vrai gosse dans un magasin de jouets ! Il se décide comme ça, par coup de tête. Il n'est jamais pressé mais quand l'envie lui prend, il va jusqu'au bout. Il est fasciné par les Citroën. Il parle de Citroën comme s'il avait à faire à un élève brillant, cette marque de voiture a d'excellentes idées. Il en est gourmand, c'est certainement là que se trouve le meilleur bulletin scolaire de l'automobile. La suspension, les freins, les phares, le design : un bilan de premier de la classe que je connais par cœur. Ça ne me passionne pas mais j'apprends, il me donne les bases de toute conversation un minimum technique. Je ne m'énerve jamais après lui, il est tellement attentif. C'est lui le bon élève, je lui rends son plaisir. La voiture matérialise son esprit de conquête et de reconnaissance sociale. Il sort, il montre, il joue. Il aime se déplacer, visiter, voyager.

Claude veut me faire conduire, personne ne le fait dans ma famille. Ma mère m'accompagne bien de temps en temps sur un parking pour que je travaille les démarrages et les passages de vitesse. Mais rien de plus. Je prends mes leçons à l'auto-école en essayant de maîtriser le sujet de la mécanique. Je prends mes cours avec une Peugeot 104, comme celle de Jean-François, c'est une voiture nerveuse qui se faufile partout avec un joli son. Le moniteur m'encourage à essayer la Simca de mon *cousin*, il dit que le permis de conduire, ce n'est qu'un permis de rouler. Chaque leçon de conduite est pour moi un moment d'indépendance, un pas de plus vers toujours plus d'indépendance. J'ai calculé que je peux avoir mon permis entre mes 18 ans et les vacances. Je suis pressé de conduire, dans un an c'est bon. Le bac, puis Nantes j'espère.

Il m'explique le déroulé de la vie qui m'attend, la vie d'adulte. Acheter un classeur pour ranger mes papiers : les factures mais aussi et surtout les bulletins de salaire, j'en aurai besoin pour la retraite. Celui du supermarché cet été sera le premier... En rentrant en ville, nous faisons un crochet à la bibliothèque, je voudrais bien emprunter *l'interprétation des rêves*. Je me suis lancé dans des lectures sur la psychanalyse. Sur ses conseils, j'ai commencé par *le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, le livre m'a beaucoup plu, je m'en suis même servi pour une rédaction, il m'a donné envie de continuer à me renseigner. Pour le comprendre, lui : il fait le déplacement chaque semaine au Mans. Je veux comprendre la science qui aborde l'inconscient. Comprendre le complexe d'Œdipe, comprendre la sexualité cachée. Il m'a dit qu'il allait bientôt entrer dans la phase du transfert... Ses déplacements au Mans sont un mystère, pourquoi est-il obligé de faire son analyse? Il garde le silence, c'est une zone noire pour moi. Où est sa maladie ? De quoi souffre-t-il ? Il note ses rêves dans un carnet, je le sais, mais je n'ai pas envie d'en savoir plus. Je ne sais pas ce que je veux savoir, ce que je peux ou ne peux pas savoir. Il prend des médicaments pour dormir, je trouve cela un peu dangereux. Ça me fait toujours un peu peur quand ils font effet, quand sa voix devient pâteuse et ralentie.

Bonne place ?

Caissier dans un super marché

Je ne suis pas assis face à un scanner, je ne cherche pas les codes-barres. Les années 70... Le tapis roule, je décompte un par un les produits qui s'avancent jusqu'à portée de ma main gauche, je les saisis pour débusquer l'étiquette, ensuite j'enfonce les touches de la caisse enregistreuse avec l'index droit. C'est mauvais signe quand mes deux mains sont sur le tapis. J'apprends très vite à bien répartir les tâches et, surtout, je ne veux pas que la comptable me fasse des remarques comme

le premier jour : l'argent de ma caisse doit correspondre aux sommes enregistrées. Je ne sais pas quelle est la marge d'erreur qu'on m'autorise mais je ne veux pas de remarques. Elle est arrivée en me parlant plutôt gentiment mais son regard par-dessus les lunettes était beaucoup moins plaisant, j'ai bien compris qu'elle demandait à un gamin de ne plus faire de bêtises.

Je suis le seul gars à la caisse, il y en a un autre, Éric, mais il travaille à l'essence. Eric est plus jeune que moi, on dirait encore un enfant. Quatorze ans peut-être ? Claude va l'inviter à manger la semaine prochaine, il viendra nous chercher à la coupure de midi. Il croit pouvoir tenter sa chance avec mon copain ! Franchement non ! Ça me dégoûterait presque. Je lui ai demandé de ne pas insister : Éric n'est pas vraiment bien traité par les patrons, il est très dévoué, très serviable mais son côté frustré, ses manières plutôt serviles me gênent. Il ne fait que ce qu'on lui demande de faire, toujours dehors au milieu des pompes avec son sourire sympa. Il est en apprentissage mais je n'ai pas envie de discuter avec lui pendant le travail parce qu'on s'est fait reprendre, il a été renvoyé à son poste comme un moins que rien. C'est une bonne idée qu'on mange ensemble. Il fait de plus en plus chaud, ça va nous faire du bien de se mettre au frais dans l'appartement de Claude.

Je donne des cours aux enfants des patrons, du coup ils m'ont proposé de tenir une caisse pendant le mois de juillet. Je ne peux pas dire que c'est un travail difficile, petit à petit je progresse, je voudrais bien que mon bilan soit comparable aux autres. La comptable nous fait un point chaque matin : faut accélérer le rythme si je veux conserver un peu de dignité et de respect. J'en suis parfois rendu à me réjouir devant un gros caddy ! Ou bien interpeller les clients qui n'osent pas s'aventurer dans ma file.

Je ne dis à personne que je suis fan des pièces de 5 francs en argent, on me soupçonnerait de détourner la caisse.

Images 1

Il ne cesse de prendre des photographies. Plus on voyage, plus ses tiroirs se remplissent de diapositives. Toujours son appareil en bandoulière, ou bien le fourre-tout au complet avec le grand angle, le 125 et quelques pellicules de 36 poses, pour me prendre à faire je ne sais quoi pendant que nous visitons des monuments. Il n'y a que lui pour faire des diapos, rien que des diapos parce que la couleur est de meilleure qualité, rangées dans des boîtes jaunes à compartiments et fermées par des couvercles anonymes. Même pas de date ou de titre dessus, elles sont rangées dans un grand tiroir qu'il n'ouvre pas souvent. Revoir le contenu n'est guère envisagé, nous ne projetons les diapos qu'au moment de leur réception.

Le jour où je recherche les images de Delphes et Epidaure pour un exposé sur le théâtre antique, j'ouvre toutes les boîtes à ouvrir avant de trouver la bonne. Il ne fait jamais de tirages papier, rien à voir avec le coffre de photos des parents.

Il me photographie beaucoup, je me suis habitué à son réflex autour du cou. L'appareil lui donne un air décontracté qui lui va bien. Un peu artiste aussi, surtout l'année où nous avons expérimenté la macro dans les environs de Gabian. De temps en temps, je lui emprunte l'appareil pour tester des idées avec Jean-François quand il se met à fumer ou Marina et Laurent si on part faire une belle balade. Je m'entraîne sur des couchers de soleil derrière les pommiers du jardin taillés en espaliers.

Je me suis demandé quelle était ma place : un tiroir par garçon ? Mais non, j'ai fouillé : je suis le seul. J'ai toujours l'impression que je suis le premier à vivre chez lui. Le premier mais pas le dernier. Je connais mon successeur, on va peut-être même partir en vacances ensemble. Brun, petit, peau mate, intelligent, doué. Scolairement doué c'est sûr. Peut-être photogénique ?

Ma sœur s'est mariée avec un passionné qui me prend en photo pour m'expliquer les techniques du noir et blanc. Un club photo à lui tout seul, mon beau-frère, il m'apprend toujours des choses quand on se voit, j'ai surtout retenu qu'il faut faire attention aux fonds quand on veut se lancer dans le portrait et bien gérer l'ouverture du diaphragme par rapport à la netteté recherchée. J'ai eu l'impression d'apprendre quelque chose à Claude sur la question de la profondeur de champ.

Les sentiments

Qui a inventé les sentiments ? Comment l'amour a été inventé ? Personne n'explique comment aimer. Le jour où Claude Daniel pose une main douce sur mon corps et m'enveloppe d'un regard bienveillant, je comprends presque tout : comment fonctionne un pénis, comment fonctionne la séduction, comment fonctionne une liaison.

Mes parents ont eu des enfants sans manifester le moindre sentiment, je ne les ai jamais vus échanger de signe amoureux. Je n'ai jamais vu entre eux quoi que ce soit qui aboutisse à une copulation fertile : pas de regards tendres, pas de baisers, pas de caresses, pas de main dans la main, rien. Tellement rien que je me suis longtemps interrogé sur le mystère de ma filiation. En vrai, quatre filiations... Question d'époque, peut-être ? Néant. La création du monde ? Néant. Quels rapports entre les sentiments et les enfants ? Néant. Mes parents se parlent plutôt durement, leurs mots ne trempent jamais dans le sucre. Ma mère se défie de mon père. Constamment. Il y a des moments, je me demande où habite mon père, il

est chez lui mais pas chez nous, pas avec nous. Il entre dans la maison comme on rentre du travail, je le sens rempli par quelque chose qui l'occupe plus que sa famille, cela peut durer plusieurs jours.

Il n'y a pas de sentiments, vital ne rime pas avec sentimental.

Convaincu qu'il y a un complot sur ma naissance, je me résous un jour à placer des petits papiers dans la maison, partout là où peuvent se cacher les esprits qui me sont favorables. *Qui sont mes parents ?* Juste cette petite question sur des bouts de papier glissés dans les armoires de leur chambre, sous les draps, derrière les gros meubles. Je ne peux pas être né d'un couple qui ne sait pas échanger de mots gentils, je ne peux pas être le produit d'un duo qui ne se fait pas de sourires. Y aurait-il eu un seul geste gracieux entre ces deux personnes ? Et à quatre reprises ? Mes parents ne sont pas issus de ces milieux où le mariage est un contrat entre deux familles. Mais qui sont-ils ?

Ma mère accompagne son mari dans les soirées, l'un comme l'autre ils y sont toujours élégants. Est-ce tout ? Cette élégance et cette loyauté affichée suffisent-elles à dire qu'un couple est uni, intimement uni ? Je suis presque fier du couple qu'ils forment lorsque nous nous mêlons aux invités, ils paraissent tellement bien, tellement soignés de leurs personnes. Leurs minceurs, leurs vêtements, leurs attitudes dénotent une tranquille présence au monde, bien loin des vociférations rondouillardes d'une bonne partie de mes oncles et tantes.

Ils ne font pas de bruit, ils se parlent peu. Ils affichent présents quand il y a besoin. Plus tard dans leurs vies et la mienne, lorsque je les reçois chez moi, j'ai un homme et une femme qui prennent place côte à côte, souriant, attendant qu'on leur porte à boire et à manger, sachant faire la conversation. Recevoir mes parents âgés revient à inviter la politesse en personne. Sur leur pierre tombale, ce pourrait être cette photo de couple modèle qui trône sur un petit meuble : ils se tiennent côte à côte, souriants, elle avec une robe bleue et un foulard gris perle, lui en costume et cravate.

Sauf qu'ils ne seront jamais unis dans le petit caveau en béton.

Images 2

Il me faut ces photos ! J'en ai besoin. Ça me prend de temps en temps : j'y pense comme à une chose qu'il faut rectifier. Où es-tu mon adolescence ? Où es-tu le photographe ? J'ai beau écrire ton nom sur Google, je ne trouve rien. Elargir aux collèges, aux villages : rien ! Rien, rien, rien. Décédé ? Disparu ? Je voudrais tant me retrouver ! Me retrouver et me comprendre. Des images de moi adolescent, des images qui me

disent comment j'ai pu exister. Des images qui me disent : c'est là que ma vie bascule. Et puis la couleur de mes cheveux ? Et l'acné ? J'ai beau réfléchir : sans image, je mens, j'invente, j'imagine... Les parents ne prennent pas de photographies, ce qui est dans la maie en merisier est un mystérieux gisement d'images. Le passé de la famille est entreposé dans un gros meuble sous l'escalier, un énorme paquet de petits formats, souvent flous, dentelés, anonymes. Des visages gros comme des têtes de punaises, des photographies qu'on se met à consulter certains soirs, comme on joue aux cartes ou aux dames. Un jeu de société : qui c'est ? Et là ? Un jeu de société qui demande un animateur pour identifier les inconnus. La famille est tellement grande qu'on est incapable de reconnaître les oncles et tantes dans leurs jeunesses. Cette maie est une énigme : on ne sait jamais qui est le bébé nu allongé sur le ventre, on ne sait jamais ce qu'on fait devant un portail ou bien sur un trottoir, le soleil dans les yeux.

Je choisis son métier

Claude Daniel me présente régulièrement les qualités du métier d'enseignant : des qualités morales et intellectuelles, des qualités sociales et humaines, des qualités républicaines et historiques. On pourrait voir un dysfonctionnement de la moralité chez lui mais non...

Longtemps j'ai écrit *archéologue* sur les petites fiches de renseignements demandées par les profs à la rentrée scolaire. En 4ème, j'ai modifié la première moitié du mot, j'ai mis *ethnologue*. Ça devait situer mon personnage dans la catégorie des perchés mais je n'ai pas eu peur des retombées, on ne m'a d'ailleurs jamais demandé ce qui motivait mon choix mais après Claude, tout a changé ! Tout, absolument tout. Je ne sais même plus pourquoi les mots en *logue* me fascinaient !

Je serai instituteur, je serai maître d'école. Plus question d'explorer des sociétés humaines, plus question de fouiller les sols, je profiterai des vacances scolaires pour écrire des livres. Ecrivain, c'est plus facile quand on a le travail d'un enseignant. Voilà le compromis auquel je souscris sur les conseils de Claude, l'été de mes quinze ans, avant d'entrer en 3ème. Ce choix d'orientation a le mérite d'écartier toutes les questions sur l'avenir.

Le métier d'enseignant n'est pas tellement plus clair qu'ethnologue mais l'avantage, c'est que j'ai un modèle. Je tente de garder le contact avec l'ethnologie, en lisant Lévi-Strauss (par exemple) mais je repousse les propositions de l'Ecole Normale visant à me faire animateur d'enfants en centre de vacances. Claude nourrit ma vocation avec des petits détails à lui : la blouse, la règle, la signature...

Je finis par y croire mais cela ne m'intéresse pas de penser aux enfants. On attend du maître d'école quelque chose de sacré et de pur, on appelle ça la vocation, la foi. On peut me parler comme si j'avais une mission à la Jeanne d'Arc, bouter l'ignorance et l'irrespect. A ceux qui me posent ces questions, je louvoie, je souris... Je n'ai pas le sens du sacrifice comme Iphigénie, j'ai passé un concours à visée professionnelle, pas confessionnelle.

Mais un jour je recule. Je recule : arrivé en terminale, je ne veux plus être instit, je veux étudier la littérature. Je postule pour être professeur de collège (PEGC, tout comme Claude Daniel) : trois années d'études à Nantes (qui possède une université) valent mieux que deux au Mans (qui ne possède qu'une Ecole Normale dotée d'une enceinte murale effrayante). Je choisis d'enseigner le français et l'histoire-géographie, en accord avec mes centres d'intérêt et non par imitation. Si Claude Daniel est lui-même professeur de français et d'histoire-géo, c'est parce qu'il a rêvé de me rencontrer. Mais moi, je serai écrivain. En plus. Nous sommes tous les deux d'accord, j'écrirai pendant les vacances.

La fac, l'université : je me lance dans l'inconnu, il n'y a pas d'étudiant dans ma famille, il n'y a pas d'étudiant dans mon village. Il n'y a pas d'étudiant dans ma vie.

Une fête pour mes 18 ans

Je n'ai rien trouvé de mieux que de faire des crêpes dans une cheminée pour fêter mes 18 ans. Je crève de chaud, personne ne s'amuse, la musique n'est pas top. Il y a du son mais pas d'ambiance. La maison qu'on m'a prêtée est tellement grande que j'ai plus l'impression de me retrouver au milieu d'une récré qu'à une fête. La maison est dans L'Aumône, un hameau isolé à la sortie du village, on peut faire tout le bruit qu'on veut. Mais on en est loin, ça ne prend pas vite. Jean-François est venu en voiture, comme quatre autres copains sur qui je pouvais compter pour faire le transport. J'ai apporté des bouteilles de cidre mais c'est ça l'erreur, je n'ai rien d'autre, j'aurais dû penser à de la bière. J'aurais dû penser qu'ils n'allaient pas se mettre à danser comme ça, directement en débarquant, une crêpe confiture dans une main, une cigarette dans l'autre, et hop ! Non ! L'ambiance ne s'arrange pas, la maison ne vit pas, il aurait suffi de mettre des canapés, des coussins, des matelas, des trucs sympas pour se poser. Ça discute beaucoup, ça circule, ça fume mais l'ambiance recule.

Ma fête ressemble à une petite boum d'enfants sages. J'ai réussi à brûler le Tupperware qui contient les dernières louches de pâte à crêpe. J'ai beau relever mes manches, je transpire davantage et je suis incapable de

me sentir sexy. J'espérais beaucoup de la soirée, je voulais marquer mon passage à la majorité. Je me suis lancé dans cette invitation, pour la première fois de ma vie ! Ma première invitation ! Dans un sens comme dans l'autre, je n'ai jamais été invité comme maintenant. Je ne peux pas dire que j'ai l'expérience, c'est une première. Le radiocassette c'est bon pour passer une soirée dans une chambre. La nourriture est moins importante que la boisson....

C'est juste une petite fête où je peux me réjouir d'avoir un commencement d'imagination. Je me rattraperai. De toute façon personne ne m'a encore invité à une fête. Des petites soirées dans nos chambres : Jean-François c'était super avec son piano, Laurent et Pierre s'y connaissent en musique, ils ont toujours des bonnes compilations sur leurs cassettes. Le coup de la maison a bien plu, c'est déjà ça, la prochaine fois, il y aura de la bière et une chaîne hifi.

Claude passe jeter un œil vers minuit, il propose de me ramener. La petite bande de terminale, le carré des fidèles s'est approché de la cheminée, elle est blindée de bûches, Pierre a enfin sorti sa guitare.

Le jour où j'ai le bac

Le jour où j'ai les résultats du bac, je m'empresse d'aller informer mes parents, ils sont en vacances quelques villages plus loin. Au bord de l'eau comme toujours. Cette fois, c'est à Saint Céneri, dans un champ traversé par la Sarthe, le champ où une digue qui alimentait un moulin a permis à des gamins comme moi de venir se baigner.

Claude m'emmène directement des grilles du lycée à leur petite caravane, perdue dans les grandes herbes de ce qui pourrait bien devenir un terrain de camping. J'adore le village où ils campent. Combien de fois ma mère a accepté de nous y abandonner, mon frère et un ou deux copains plus le pique-nique, pour la journée entière? Le champ et la retenue d'eau me paraissent minuscules. La digue est déserte, la couleur de l'eau immonde. Comment ai-je pu plonger ici ? Dix mètres d'eau terreuse suffisaient à mon bonheur, je les traversais avec tout l'héroïsme dont était capable ma technique de petits bras.

Je suis quand même sonné, j'ai passé un sale moment au rattrapage. Je suis toujours aussi nul en chimie – pourquoi toutes ces questions atomiques moléculaires et vaporeuses ? L'examineur m'a dit que je suis dangereux. Oui, je suis dangereux mais ce n'est pas moi qui demande à manipuler des produits bizarres pour avoir le bac ! L'exercice de physique a été résolu en deux minutes mais le prof travaillait pour la chimie ou quoi ? Je m'en suis sorti avec un huit. C'est mieux que le deux à l'écrit

mais quelle galère ! On m'a donné le diplôme pour que je quitte la terminale.

Quelle brochette cette terminale, je crois qu'on s'en sort à quatre ! Quatre bacheliers pour une classe de dix-huit. Jean-François a eu raison de fumer les pétards qu'il alignait sur le tableau de bord de sa Peugeot ou sur son piano, il est le seul à avoir une mention. Il lui aura fallu deux ans. Pierre s'en est bien sorti, entre sa guitare et les meetings, il a pris le rattrapage pour du folklore. Françoise a loupé la marche, à force de ne s'intéresser qu'à la géographie humaine et la socio, Mélanie a bien joué son jeu : constamment attachée aux bras de Jean-François, réajustant ses petites lunettes rondes dès qu'elle croit ne pas comprendre. Didier veut faire médecine mais il en a trop parlé. Faut qu'il travaille maintenant. Et puis Romuald avec sa bande de copains, toujours à dévisser les tables et à faire péter les cyclos. Sans compter les deux internes qui se pochétronnent le mercredi après-midi... On s'en sort à quatre sur dix-huit. Sur les quatre, deux au rattrapage. Donc, mon rattrapage, c'est un bon résultat.

Je frappe à la porte. Doucement, le champ est silencieux, c'est l'heure de la sieste. Ma mère se repose toujours l'après-midi, même si elle ne dort pas, je fais le moins de bruit possible. Elle venait de poser ses lunettes, j'ai eu peur de faire le déplacement en vain. Elle me sourit, elle est contente mais je crois qu'elle ne comprend pas tout. Le mot « inquiétude » est totalement absent de sa vision concernant ma scolarité. Je ne suis pas à l'aise de la voir comme ça sur le seuil de cette caravane défraîchie. Je lui annonce que nous allons partir en Sicile. Elle ne réagit pas plus que ça. Nous restons debout tandis qu'elle finit par sortir pour me prendre dans ses bras et m'embrasser.

Mon père est à la pêche, je ne fais pas l'effort de le rejoindre, c'est elle que je voulais prévenir, mon fantôme maternel, habillée d'une robe qui ressemble à une blouse. Elle, la gentillesse d'une vacancière épuisée par la convalescence. Elle remonte chercher son chéquier et me signe un gros chèque. Je fais semblant d'être pressé pour mettre un terme à la visite.

Maintenant ma mère frotte ses mains sur sa robe, elle transpire un peu, les fleurs du tissu s'assombrissent un bref instant. Le soleil n'a pas pitié de nous. Je vais passer à la maison, prendre quelques affaires puis direction le sud, avec la Mancelle, la petite caravane trois places que Claude vient d'acheter en remplacement de l'Adria. Parce que nous serons trois. Et mon permis ? Tout est annulé depuis la grève des inspecteurs. Je ne dois rien espérer en été, inutile de bloquer les vacances pour tenter un examen que l'on dit plus sévère dans cette période. Je verrai au retour mais je ne conduirai pas sur les grands axes. J'étais prêt, nous avions prévu un long voyage avec une conduite à deux,

il n'y aura qu'un chauffeur. Un chauffeur bien accompagné : un bachelier et un collégien, ses gardes du corps.

Claude insiste pour que ma mère soit fière de moi parce que lui-même ne pensait pas que j'aurai mon bac. Je lui jette un regard moqueur : tu étais jaloux de Marina, c'est plutôt ça ! Tu as peut-être raison mais je t'assure que je n'y croyais pas. Tu m'as reproché de la voir sous prétexte que je ne travaillais pas assez. J'ai vu des normaliens échouer au bac, celui qui a eu le concours l'année avant toi a même redoublé sa seconde.

Mon successeur

Un successeur comme Fabien Renoir, c'est la providence. Je ne sais pas si je suis fatigué de Claude Daniel mais son côté tranquille, patient, souriant ne m'apporte plus rien. Le miroir s'estompe, le tain a vieilli. La vie qu'il me fait découvrir prend un mauvais goût ; il faut maintenant que je suive mon propre chemin. Les quinze années qui me séparent de Claude sont devenues infranchissables, je le perçois comme une ancienne génération, une époque passée. Notre compagnonnage s'est endormi. Terminé, il faut que je quitte les ailes qui ne me protègent plus avant qu'elles ne se dégradent. Sa gentillesse a changé, je la perçois comme désuète. Claude a vieilli, pas moi.

Renoir est un enfant qui rend visite à son père, voilà comment je vis ma succession. Succession, c'est exactement le terme et l'acte qui conviennent : je lui cède ma place. Je lui cède tout, ma place dans son lit, ma place dans son canapé, ma place dans sa voiture... Je lui cède mon rôle, le stage est terminé, l'apprentissage est terminé. Mon statut de jeune page, mon statut d'éphèbe : terminés. Le coït n'est pas interrompu, il change de mains. Place à Renoir, Fabien Renoir, un génie de petite taille mais doté d'une intelligence supérieure, qui nous accompagne cet été en Sicile. Nous accompagne : je dis cela comme si j'en avais la légitimité. Je n'ai pas demandé à être secondé ou remplacé mais je remercie la Providence, il y a comme un transfert de compétences qui se met en place. Je quitte Alençon en septembre, la ville a vieilli.

La transition se met en place au bon moment : les vacances d'été ! Claude a raison, c'est la meilleure période pour faire connaissance. Intimement connaissance : le soleil réveille la peau, les vêtements s'allègent et puis il y a les baignades pour rafraîchir les sens. Les paysages lumineux débordent l'espoir de prolonger les plaisirs. Nous nous sommes mis d'accord, nous irons directement en Sicile.

Fabien ressemble plus à un méditerranéen futé qu'au normand échevelé que je me suis construit. L'homme du nord épris de soleil et de culture semble toutefois intimider l'éphèbe en devenir. C'est normal, je ne fais rien

pour construire une amitié entre nous, j'ai déjà quitté la région. Renoir porte un bien meilleur nom que le mien, sa peau n'est pas entamée par l'acné mais il ne parle jamais en premier. Après tout, on ne se connaît pas, on n'a pas couché ensemble. Et puis il est tellement plus jeune que moi. Il a un an d'avance, c'est à peine si j'ai compris qu'il va rentrer au lycée. Qu'importe s'il s'enferme avec son professeur pour des entretiens mystérieux, ça leur fait du bien et j'en profite pour regarder ailleurs et encore plus loin qu'ailleurs.

Mon successeur est consciencieux, son regard toujours sombre cherche quelque chose en moi. Il me dévisage en attendant que je lui parle. Son esprit est parfait, bien calé sur des épaules jamais avachies, prêt à piquer dans les bons mots. Je ne l'empêche pas de s'exprimer mais il ne s'autorise à prendre la parole que si celle-ci est pertinente. Soit il est fin, soit il n'est rien. Dès qu'il peut plonger sur un sujet à son niveau, je suis capable de suivre le circuit de ses neurones. Son intelligence clignote dans les yeux. Ça m'amuse ! Le personnage a besoin de charmer.

Fabien ne me renvoie pas d'image sur mon passé collégien. C'est troublant. Peut-être à cause de sa taille et de la différence d'âge. Je devrais me reconnaître en lui mais non, rien. Son silence attentif ne me ressemble pas et comme nous ne vivons pas une relation à trois, nous ne nous intéressons pas. Seul le maître s'intéresse à nous. Et encore... je vais me retirer du jeu, je n'ai pas envie de faire sa connaissance, trop d'années nous séparent et trop de nouveaux besoins m'appellent. C'est d'ailleurs cet horizon de nouvel adulte qui me fait perdre tout intérêt, toute forme de retour sur l'adolescence. Ce qui m'attend ne me permet pas de faire un détour sur mes quatorze ans.

Fabien Renoir est la nouvelle page blanche de Claude Daniel, le nouveau partenaire des boîtes de Kleenex. Le calculateur des trajectoires séminales. Le responsable des ouvertures de braguettes. Le plaisir simple. Rien de plus simple que de mettre la main à la verge et de la flatter. Notre histoire a tout d'un relais, naissance d'un relais... La présentation à peine achevée, je le regarde comme si j'étais ce garçon-là quatre ans plus tôt. Mais je ne vois rien, je ne vois qu'un enfant brun, un petit garçon aux cheveux noirs coiffés sur le côté à la manière de mes camarades enfants de chœur dans un lointain passé, comme Jean-Paul, par exemple. La peau de Fabien n'est pas bronzée alors que Jean-Paul avait le soleil comme sponsor.

Mon successeur a le teint plutôt pâle, peut-être reste-t-il trop enfermé ? Claude va le sortir. Le régime soleil commence dans quelques jours.

Mon permis de conduire

J'appartiens à cette génération pour qui le permis de conduire est synonyme de liberté. Valéry Giscard D'Estaing ouvre encore plus grand cette porte en 1974. A peine élu, le président me fait gagner trois ans d'indépendance. J'avais de bonnes raisons de coller les affiches de VGE sur les murs d'Alençon.

La même année, j'obtiens la majorité, le bac, le permis de conduire, une voiture et un salaire. Dans cet ordre-là, en cinq mois, je me mets au service de l'Etat.

Pour la majorité, merci Giscard. Pour le bac scientifique, merci les matières littéraires. Pour le salaire, merci l'Ecole Normale (qu'on ne me demande pas pourquoi elle est normale). Pour mon permis de conduire, merci les cours particuliers, merci la bourse de normalien, merci le salaire de caissier. Pour la voiture, merci Claude, merci les parents.

Ah ! Ce permis de conduire ! J'ai fait reculer de trois cases mes projets : les inspecteurs se mettent en grève au moment où je suis prêt ! Me voilà obligé d'attendre le retour du voyage en Sicile pour le passer.

Ce matin-là, il est à peu près dix heures quand l'inspecteur me demande de sortir de la voiture pour retirer le papier rose qu'il me tend par sa fenêtre... je souris, mon plaisir est double. Non seulement c'est bon pour le permis mais j'ai droit au petit piège : ouvrir la portière sans consulter le miroir. Je fais coucou au rétroviseur puis j'actionne l'ouverture de ma portière. La voie est libre. Quand je fais ma déclaration à la préfecture d'Alençon, je donne l'adresse de Claude, elle figure à jamais dans le document officiel, juste à côté de la photographie.

Et c'est lui qui m'encourage à acheter la Mini que j'ai repérée en allant à la gare. Une jolie petite Austin, verte comme les mers du sud, verte comme l'ancienne Simca 1301. Claude sonne chez les propriétaires pendant que je fais un créneau avec sa DS. Je suis à peine descendu qu'il m'annonce le prix qu'il a négocié. Il a tout préparé ! Il m'apprend que mes parents m'avancent l'argent. C'est donc une double négociation qui m'arrange très très bien. Il me reste à contacter la MAIF, à revendre mon cyclo, à me rendre à la préfecture du Mans pour la carte grise et, enfin, changer les plaques d'immatriculation. Ça sera du QM 72 pendant mes années nantaises.

Avec ma petite Austin, que beaucoup comparent affectueusement à une boîte à savon, je passe à la phase ultime de mon exode. Les kilomètres m'attendent, ainsi que de nombreux passages au garage.

Ma mère me reparle du bac en octobre.

La seconde fois que je reviens à Oisseau, ma mère s'interroge sur mon choix d'orientation. Solange Laclège, une dame que j'ai eue comme professeur d'anglais, lui a dit que j'aurais pu faire médecine avec mon bac. Elle me raconte ça pendant que nous montons les escaliers. Nous entrons dans la chambre de mon frère où elle a choisi de m'installer, elle continue de me parler de cette prof qui vient d'accoucher. Je vais tout savoir sur son passage à la maternité puisque je la connais.

Tu aurais voulu que je fasse médecine ? Je n'y ai jamais pensé. J'ai un copain qui voulait faire ça mais il n'a pas eu son bac. C'est curieux que tu me dises ça parce que j'ai pris le train jusqu'au Mans avec un étudiant en première année. Il avait un paquet de feuillets à avaler. Que du vocabulaire : les os, les muscles... des listes entières à connaître ! Ah non, ce n'est pas pour moi ! Médecine parce que j'ai le bac C ? Rien que de penser au concours, non ! C'est un concours qui demande des sacrifices. Je l'ai eu au rattrapage, mon bac, alors tu vois un peu... Qu'est-ce qu'elle t'a raconté madame Laclège ? C'est parce que tu travailles avec des médecins que tu me dis ça ? Oui, je comprends, ça t'aurait fait plaisir.

Madame Laclège n'a fait que des compliments sur moi ? Hmmm ! Je n'avais pourtant pas de grosses notes en anglais. C'est l'effet grossesse, peut-être ? Je n'avais pas remarqué qu'elle attendait un bébé, elle est un peu ronde mais très très gentille, très positive.

Ma mère sourit, elle est d'accord avec moi, cette dame est très bien. Pour le reste, sa remarque sur Médecine me prouve qu'on ne se connaît pas totalement. Alors je lui explique : je vais être prof, j'ai fait ce choix pour les vacances, le temps libre, l'écriture. Prof, ça ne me fait pas spécialement rêver mais ça me permet de rêver. Tu vois ce que je veux dire ? Médecine parce que j'ai passé le bac C ? C'est à ton tour de rêver.

Maman, ton certificat d'études a plus de mérite que mon bac. Toi, tu as pris ton Solex pour quitter la broderie de Bourg-le-Roi. Moi, j'ai suivi le cours des choses. Et je suis toujours à l'école, c'est écrit « élève-professeur » sur mon bulletin de paie.

Ça y est, tu as été payé ? On discute argent. Je gagne un peu plus qu'elle, je sens que ça la rassure. Elle baisse le ton pour m'apprendre que son salaire est plus élevé que celui de mon père. Elle est contente d'être fonctionnaire et de travailler pour l'hôpital mais elle va perdre son supplément familial maintenant que je gagne ma vie.

Elle s'excuse d'occuper ma chambre, elle ne m'a pas prévenu. Effectivement, mon lit est recouvert de bobines de fil, rangées par gammes de couleurs. Je reste figé par le spectacle du déploiement : un superbe éventail de dégradés et de camaïeux. Son métier est installé à la

place de mon bureau, un tissu blanc est tendu entre les traverses. Je n'ai jamais su comment elle nomme les quatre bois qui lui permettent de former un rectangle pour broder ses tissus. Deux ronds et deux plats : les ronds servent à tendre le tissu, les plats servent à écarter les ronds grâce à leurs trous dans lesquels se placent les chevilles de blocage. C'est très simple...

J'ai une nappe en commande pour une maison parisienne, me dit-elle. Des fleurs avec des oiseaux, je suis libre sur ce thème-là. J'ai besoin de lumière et de place. Mes mains caressent les bobines : je pense à un film, une petite installation de bobines en train de tomber. Tu as bien raison, c'est ton atelier maintenant, je lui réponds. Comme c'est beau, toutes ces bobines de fil. Tu n'en aurais pas une à me donner, en fil d'or ?

Ça me fait plaisir de voir comment elle reste attachée à la broderie. L'argument financier des commandes ne pèse pas lourd. Elle a appris le point de Beauvais dans l'atelier Boulard à Bourg-le-Roi mais ce travail ne payait pas, il n'était pas suffisamment rémunérateur pour une famille de quatre enfants venant de faire l'acquisition d'une maison... Les fleurs et les oiseaux qu'elle brode manquent d'originalité dans les formes mais elle se rattrape avec les couleurs. Les initiales sont beaucoup plus variées, dommage qu'elle se limite aux mouchoirs. Je ne résiste pas aux bobines : les formes qui se répètent, les couleurs toujours rangées par teintes.

Je ne compose plus de tableaux de fils mais ça ne m'empêche pas de rester intéressé. Je viens de passer aux encres sur papiers déchirés. Non seulement les surfaces déchirées boivent plus d'encre que si elles restaient lisses mais elles produisent des effets granuleux. Je me suis lancé dans des compositions qui jouent sur les contrastes et ces effets de matière, il suffit que je pose le ruban adhésif quelques secondes avant de l'arracher. Ensuite je mets l'encre sur la feuille avec un pinceau en prenant le temps de laisser les surfaces boire ou non les liquides colorés.

Elève-maître, élève-professeur

Septembre, ENG du Mans. La première année de formation des futurs instituteurs commence par un stage sportif donc je fais du sport. Pendant 15 jours je m'agite à découvrir les bienfaits des sports collectifs. Comme je n'ai pas voulu prendre un logement en ville, je dors à l'internat. La chambre que j'occupe avec un collègue me fait comprendre ce que vivaient mes camarades internes du lycée, sauf que moi je suis libre de circuler une fois les cours terminés. Je suis élève-maître, une synthèse qui amuse mon entourage. Mais pour l'instant, je suis tout juste un gars qui joue au ballon.

Fin septembre, en route pour Nantes. En route pour l'Université, surtout, puisque ma première année de formation se passe exclusivement dans les locaux de la fac de lettres modernes. Je suis rattaché administrativement à l'ENG, je me rends au Centre de Formation de temps en temps pour une réunion. Il n'est pas loin du Petit Port, ça me change. Si l'essentiel de ma vie passe par la fac, le plus délicat commence par le logement : je ne trouve pas d'appartement correct, il est trop tard pour les locations étudiantes. Je me loge d'abord à l'hôtel puis au Foyer des Jeunes Travailleurs jusqu'à ce que la chance me sourie : je croise à l'ENG deux instits en formation PEGC qui cherchent la même chose que moi. Nous optons pour une colocation dans un immeuble d'Orvault, un T4 que j'occupe seul le weekend.

A Nantes, Je suis élève-professeur; plus élève que professeur c'est sûr, plus en déconvenue qu'en formation c'est certain. Ça a l'air drôle comme ça mais je passe mon temps à comprendre ce qui m'arrive. Personne n'est là pour m'inscrire, me loger, me meubler, me nourrir, gérer les pannes de la Mini et, surtout, travailler. La liberté universitaire est vertigineuse, je ne parviens pas à me concentrer. Je consulte une psy mais il n'y a pas de remède, il me faut plusieurs mois pour sortir des récifs.

Une dernière soirée

Je viens de vomir tout ce que je pouvais. La honte ! Ma cousine s'est amusée à me suivre, elle ne doit pas être déçue. Je lui ai expliqué cinq années de ma vie pendant la visite de l'appartement que Claude m'a laissé pour le réveillon. Laissé ou prêté ? Cet appartement m'appartient encore un peu. Entre amis. Vieux amis.

Nous avons mangé l'oie chez nos parents et puis direction la ville. Quelle bonne idée ce Noël entre deux familles qui s'apprécient mais se voient peu ! Deux familles qui voulaient fêter leurs bacheliers, leurs premiers bacheliers. Anna connaît bien Alençon, nous avons fait un petit tour pour comparer nos préférences et rentrer un petit peu dans nos secrets. J'avais soif, on s'est arrêté à La Re. J'avais soif de ma jolie cousine, mon étudiante en psychologie, tellement plus psychologue que moi. J'avais soif de passer par les rues d'Alençon qui séparaient nos lycées. Elle à Alain, moi à Marguerite de Navarre, elle au nord, moi au sud. Et maintenant elle à Caen, moi à Nantes ! J'ai conduit ma Mini dans les petites rues pour lui montrer mon savoir et me vanter un peu.

Anna retient son sourire juste avant d'éclater de rire : c'est le genre de signe qui me met en alerte habituellement. J'ai passé la soirée à lui débiter des histoires de jeune con debout dans ses rêves mais maintenant que je suis allongé et nauséux, mon réservoir est vide. Elle me regarde sans

savoir comment me sortir de là. Ses mains triturent les gants de toilette qui pèsent sur mon front. Qu'est-ce que je peux lui raconter maintenant ? Je pensais qu'on allait faire l'amour sur le canapé. Je pensais que ça ne pouvait pas se terminer autrement, un jour je l'embrasserais et on ferait l'amour.

J'ai commencé par mettre son disque de Jethro Tull, j'ai ouvert la fenêtre sur le balcon et je l'ai invitée à danser. J'ai relevé le son de la chaîne hifi et nous avons dansé en admirant les lumières des rues, leurs formes carrées et froides qui brisent la chaîne d'immeubles. On pouvait même apercevoir des guirlandes et des sapins.

Pourquoi a-t-il laissé trainer des photos dans sa cuisine? Anna les a découvertes en allant boire un verre d'eau. La main devant ses lèvres pour empêcher les mots de sortir, elle s'est avancée vers moi. J'ai tout de suite reconnu la série de la salle de bain, le concours de mousse Obao. Je n'ai pas eu le temps de rire ou de m'affoler, un violent hoquet m'a poussé vers la fenêtre qui donne sur la pelouse.

L'une des rares séries de photographies sur papier, oubliées là où il entrepose les cartes postales. Oubliées ? Peut-être pas... J'ai décidé de les embarquer, elles ne sont pas compromettantes mais pas neutres non plus. J'aime autant qu'elles ne traînent pas. Claude n'a jamais cherché à me photographier dans des situations dangereuses mais je suis sûr qu'Anna se pose des questions, elle vient de mettre de drôles d'images sur ce que j'ai pu vivre ici.

Je répète que j'ai trop bu et on finit par s'endormir sur le canapé, serré l'un contre l'autre. Ce qui n'est pas désagréable, jusqu'au moment où le froid nous réveille parce qu'une fenêtre est mal fermée.

Lorsque je reconduis Anna chez ses parents, pour me dire au revoir elle prend mon visage entre ses mains et me rassure qu'elle a passé une très bonne soirée avec moi et mon petit délire. Ma dernière soirée chez Claude.

Mes solitudes

Même constat au lycée qu'au collège, même constat à Nantes qu'à Rennes. La solitude comme meilleure camarade, celle qui n'oublie jamais de vous accompagner. J'ai beau être né au milieu d'une fratrie, c'est chacun pour soi. Il y a un avantage à cela, je n'ai de compte à rendre à personne.

Nantes, c'est encore plus inquiétant. A l'université, prendre la parole ne suffit pas pour se connaître. Piloter une voiture dans le flux de la

circulation ne suffit pas pour partager son chemin. Il y a tant de gens qui circulent et qui sont pressés de rentrer chez eux ou de rejoindre leurs amis. Je ne fais pas partie de leurs réseaux, je ne sais pas qu'il faut du temps pour nouer des relations amicales. Je tente en vain le suicide, avec la Javel ou les médicaments en ma possession. En vain : la Javel brûle ma langue et les médocs me laissent deux nuits et deux jours à délirer...

Rennes est une dernière chance. On m'envoie dans cette ville pour me faire redoubler la deuxième année de formation de professeur de collège puisque le centre nantais ferme ses portes. Quelle bonne idée ! La ville est beaucoup plus ouverte aux étudiants, tellement ouverte que je cumule formation professionnelle, études universitaires, découverte du théâtre, exploits sentimentaux et cours du soir aux Beaux-Arts.

Le suicide de Pierre

Jean-François attend d'avoir bien tiré sur sa cigarette, les yeux presque fermés il me dit : Pierre s'est suicidé.

Je cherche à prendre quelque chose dans mes poches. Une cigarette. Je le savais peut-être puisque je n'avais pas de nouvelles. Mes mains disent que ce n'est pas possible. Je ne regarde plus Jean-François, j'attends ses explications, je veux savoir. Je devrais le savoir. Je déchire la cellophane du paquet que j'ai enfin trouvé. Je fume par à-coups quand c'est nécessaire. Là, maintenant, c'est nécessaire. Je ne demande pas de cigarette à Jean-François, il les roule avec du shit. Je veux savoir. Jean-François m'a dit : passe maintenant, je suis au magasin. Comme un ordre, il ne voulait pas me parler au téléphone.

Viens, on marche.

Pierre ne savait pas fumer, la cigarette toujours pendue au milieu de sa main et le visage grimaçant qui tentait de se débarrasser de la fumée. On marche vers La Re, un diminutif pour La Renaissance, le grand café du centre-ville. Il fait froid, humide, un vrai temps à giboulées.

Il s'est coupé les veines quand sa copine a rompu. Dans sa baignoire. Même pas vingt ans et stop la vie. Pour une histoire d'amour ! Peut-être sa première histoire d'amour ! Je marche dans sa tête blonde à la recherche de sa bêtise. Il peut rougir, oui. Très émotif, ça c'est sûr ! L'imbécile. Je compte les mois qui nous séparent depuis qu'on s'est vu. Juillet-mars, huit mois. En huit mois, il a réussi à faire ça ? Mais qu'est-ce qu'elle avait cette fille ? Mon départ d'Alençon, je l'ai voulu ; maintenant je vois que mes repères explosent. On dirait que j'efface tout derrière moi quand j'avance.

Pierre avait sorti sa guitare pour fêter son anniversaire en juillet ici. Quelques accords, pas grand-chose mais c'était très bien. Je regarde en direction de la table où notre petit groupe s'était posé. On s'était donné rendez-vous comme pour se dire au revoir et bonnes vacances. Il n'arrêtait pas de relever ses cheveux, avec son petit sourire pour s'excuser. Et le médiateur qui lui prenait deux doigts...

Je recompte les mois : juillet-mars, huit mois. J'avais mes secrets mais lui ? Nous avons révisé le bac ensemble, il a dormi à la maison. On a parlé des filles, de Françoise... Assis l'un en face de l'autre. J'interroge le souvenir de son regard. Ma mémoire ne dit rien que je ne connaisse déjà, rien de ses yeux clairs qui basculent de courts instants autour de ses pensées avant de s'échapper. Jamais je n'aurais dit qu'ils fuiraient dans l'inconnu. Embarrassés, quelque chose comme ça : Pierre prenait des positions parfois tranchées – je dirais maintenant que je le sais : extrêmes, des positions extrêmes. Malgré tout, derrière la force de ses raisonnements, il y avait une fragilité que j'aimais. Il avait un an de moins que nous, ça se voyait sur son physique mais pas sur son caractère, pas sur son intelligence. Son 18 en philo lui a sauvé le bac mais pas la vie. Petit con ! Je suis parti à Nantes, lui à Caen.

Françoise et son copain Nicolas nous rejoignent. Elle me raconte tout comme si elle l'engueulait. Bien sûr, bien sûr, c'est un con ! Tu sais qu'il a eu 18 en philo ? Oui, il me l'a dit. Il en était aussi impressionné que moi. On devait se revoir début octobre mais ça a été trop compliqué pour moi. Austin en panne sèche, joint de culasse à changer, mon nouveau logement : je n'avais plus d'argent. Je n'insiste pas, c'est ridicule tout ça. Je jette mes excuses, histoire de dire quelque chose parce qu'on ne peut pas rester là à se regarder en chialant. Et puis je reviens si peu.

Nantes est une belle ville, je compte bien y venir l'an prochain.

Quoi ? Françoise et son copain à Nantes ? J'ai tenté un flirt avec elle mais sa manière de marcher m'a perturbé, comme si elle cassait son corps en deux. Mon idée de flirt n'a pas duré longtemps, entre le moment où nous étions posés sur le tapis sombre de sa chambre et le jour où je l'ai observée dans la cour du lycée : deux ou trois semaines ! Et puis elle n'en avait que pour Pierre.

Je la charrie : tu travailles, j'espère ? T'es salaud de me dire ça. Jean-François me pique une cigarette, Nicolas rigole dans son coin puis s'empare du paquet en m'interrogeant du regard. On se regarde tous à nouveau, silencieux et tristes. On souffle le plus longtemps possible mais ça ne sort pas vraiment. Je demande des précisions sur la cérémonie. Il voulait une crémation. Encore une idée pas banale. Avec sa guitare. Je me dis que je suis parti trop loin, je ne sais plus rien de ce qui les touche.

Tu as joué un truc pour lui ? Je demande à Jean-François. Je l'ai fait chez moi, il me répond, et après j'ai pris un bain, avec des bougies sur le rebord de la baignoire. Julien m'a dit que la rupture l'avait rendu inconsolable. Et puis tu vois, Il est passé à l'acte, pas de chantage, pas de menace. Et cette fille ? Tu la connais ? On ne la connaît pas, une rencontre à la fac. On ne l'a pas vue ici. Elle est hospitalisée, si j'ai bien compris Julien. Tu avais raison de le surveiller, je dis ça à Françoise. C'est pas le mot, elle me répond, je le trouvais tellement dur, des fois, ça me mettait en rogne.

Ma psy

Quand j'entre dans son bureau, je ne me sens pas à l'aise. J'ai trouvé son cabinet dans les pages jaunes de l'annuaire, le rendez-vous a été pris rapidement. J'étais pressé. Angoissé et pressé. De quoi ? C'est la question qui me prend la tête quand je franchis la porte : tout ce calme ! Je pénètre dans une pièce au silence immédiat, quel contraste avec l'agitation de mes pensées ! J'avance jusqu'au fauteuil qu'elle me désigne puis je jette les mots par ordre d'importance, je crois. Un moyen de contrôler la situation : expliquer pourquoi j'ai pris ce rendez-vous. La femme qui me reçoit est psychiatre. Passé l'exposition de mon malaise, je me rends compte que nous ne sommes pas amis. Ce n'est pas ici que je vais casser la spirale qui m'étouffe. Ce n'est plus de la solitude, c'est de l'enfermement. Pourquoi suis-je isolé ? Pourquoi cette dérégulation ?

Je vis dans une grande ville, mon appartement est confortable, spacieux, je possède une jolie voiture, je touche un salaire, j'ai un avenir. Mais il n'y a rien devant moi qui me donne envie de vivre. Je me sens aussi libre qu'un animal en cage. Personne n'est là pour me parler, partager un repas, s'inquiéter pour moi. J'aimerais entendre : « bonjour, comment vas-tu ? Entre, installe-toi ». Quelque chose comme ça.

Je suis arrivé à Nantes, pressé de tourner le dos à Claude mais il n'y a personne pour m'accueillir. Je n'avais pas compris qu'il n'y aurait personne dans cette ville pour le remplacer, une ville pourtant si grande. J'ai continué à fuir la famille, impossible d'éprouver du plaisir à rester à Oisseau. La seule personne qui était proche de moi, c'est Claude. Ma vie chez lui, c'était une base pour en vivre d'autres, même en rêves. J'ai quitté cette base le cœur léger, j'ai mis beaucoup de distance. La mort de Pierre a brouillé ce qui restait de mes copains.

Je ne sais pas comment vivre ma nouvelle vie nantaise. Je ne vis plus dans le silence comme autrefois j'ai pu le ressentir, tout se passe comme si l'énergie de cette ville m'était refusée. Nantes se refuse à moi alors qu'Alençon m'a tout donné. Je vois le temps passer mais rien qui me dise on se revoit demain, on remet ça demain. Rien d'humain. Chaque

jour est pareil à chaque jour, rien n'est intéressant. Comment mettre un terme à cette maudite répétition ?

Pierre a manqué d'amour, je n'en suis pas là. J'ai eu la chance de ne pas être amoureux de Claude mais des désirs qu'il a fait naître en moi. Et maintenant que je peux accéder à des trésors, je n'en profite pas, ils sont là, je le sais, mais vides. Pas de substance pour moi : les matières, les étudiants, les choses sont vides.

Flavie

Flavie, la première femme à me donner son corps, son amour et son sourire. Dans la réalité, l'ordre est différent : c'est le sourire, puis le sourire et enfin le sourire. Viennent ensuite la confiance puis le corps. Je peux ajouter : le temps passé ensemble, soit quatre éléments qui donnent l'amour. L'amour avec apostrophe parce que j'ai toujours été amoureux des autres, les autres aux beaux visages. Mais les autres séparés de moi.

Je découvre l'avatar de Shiva au Centre de formation des professeurs, elle fait partie d'un groupe qui se lance dans le théâtre et ambitionne de monter une pièce sur le scandale des promoteurs immobiliers de la Villette. Je me retrouve dans un tourbillon de copains avec cette fille au milieu qui prend beaucoup de décisions à elle toute seule. Cela fait quelques mois que j'habite une grande ville où je ne suis rien quand tout à coup commence la vie. Flavie est plus âgée que moi, elle vient éclairer le lointain que je ne sais pas considérer autrement qu'un épais nuage d'obligations étouffantes. Elle vient à moi comme une balise sur laquelle je vais me guider pour traverser les flots qui m'empêchent d'exister. Des mois et des mois où je ne profite de rien, où je ne réussis pas à vivre. Entre les cours à l'université qui filent à toute vitesse et mes colocataires qui déroulent leurs quotidiens matures à un rythme qui m'ignore, je suis loin de l'euphorie estudiantine à laquelle j'avais postulé, je suis loin de partager quoi que ce soit de positif. Je ne suis pas mieux logé qu'un piéton au milieu d'une autoroute, je m'en sors parce que mes poumons et mes jambes n'attendent pas de comprendre le monde pour respirer et avancer.

Flavie est un joli tourbillon qui parvient à dire stop aux éléments qui m'agressent. Elle prépare une maîtrise sur Marguerite Duras, elle veut enseigner l'anglais et le français, elle aime le théâtre, elle conduit une Simca 1000 rouge... Devrais-je dire ici que mon premier rapport hétéro signe mon retour dans l'âge adulte ? Je pleure en la serrant dans mes bras, très fort et très longtemps pour évacuer les traces de l'Autre. Je pleure de sentir contre moi un corps aimant, un corps libre et souple. Un corps avec des recettes cachées entre les pages. Un vrai corps.

Dans nos moments de fusion, j'ensorcelle la vie comme si mes mains plongeaient dans un trésor. Ce sont des volées de caresses qui enrichissent mes sensations, je dilapide mon désir de vivre. Un corps nouveau. Un corps à corps tellement nouveau que je découvre la souffrance et le bonheur en même temps. J'entre dans l'âge de la liberté parce ce que je montre et partage mon plaisir d'être là. La sensualité, le désir, le plaisir : je gagne la bataille avec une armée de mots frais et sensibles, j'engrange des émotions qui ne se cachent pas.

Marina doit savoir

Marina doit savoir que ma vie a changé, complètement changé. La sienne aussi a changé, elle a obtenu sa mutation pour Falaise. Non seulement elle a pu rejoindre son mari qui est infirmier libéral mais elle attend un bébé. Marina, maman ! Ses responsabilités ont grimpé de plusieurs niveaux d'un coup, elle et son mari vont faire construire une maison dans laquelle il y aura un atelier où elle compte donner des cours d'arts plastiques. Quand elle m'a raconté tout ça avec sa voix de flûte espiègle, je me suis dit que le lycée avait bel et bien disparu. Englouti par la distance puis maintenant envolé comme un mirage dans le désert : Jean-François est le dernier avec qui je garde le contact depuis que Pierre est mort.

Je rentre de temps en temps à Oisseau mais je ne sais pas toujours pour quelles raisons je fais ces kilomètres. Ce que je viens chercher s'appelle *Retour aux sources* mais ce que je trouve me dit *Va-t'en, il n'y a plus rien*. Hélas, j'oublie régulièrement qu'il n'y a plus rien. La maison de mes parents a eu la mauvaise idée d'être natale, je me sens animé par des obligations qui me dépassent.

Marina doit savoir que ma vie a changé parce que j'ai une amie, parce que je vis dans une grande ville et parce que je me prépare à enseigner. Je veux lui présenter Flavie. Ma première année de fac n'a pas du tout été facile, Flavie m'a fait travailler pendant les vacances pour le rattrapage. Elle m'a fait découvrir Marguerite Duras, nous sommes allés à Tarquinia voir les chevaux ailés du roman. Quand je lui ai proposé d'aller à Delphes pour revoir le site sacré avec elle, elle m'a compris. Elle m'aide à effacer des choses de mon passé. Peut-être pas effacer mais remettre en place, je ne suis pas sûr de comprendre les besoins qui m'habitent : pourquoi cette envie d'aller à Delphes et pas les autres villes, ni les autres sites que j'ai découverts avec Claude ?

Je ne cacherai pas à Marina que je ne m'en suis sorti qu'en septembre, au dernier moment. Je suis abonné aux rattrapages !

Les années cousin sont derrière moi, Flavie a cinq ans de plus que moi, je progresse dans la différence d'âge. Marina doit le savoir. Je peux me concentrer sur le travail, maintenant. Je peux ouvrir un livre et le lire sans penser à autre chose, sans me sentir perdu. Perdu avec un livre entre les mains : c'est terminé. J'avance.

J'ai connu un grand moment de panique le jour où le silence est sorti de ma bouche pour répondre à la question d'un prof sur un passage des *Confessions*. Devant la salle comble, je me suis senti incapable de formuler un seul son, incapable de comprendre la question, incapable de savoir si j'avais lu le livre de Jean-Jacques Rousseau. Le silence humiliant d'un paumé qui préfère boire des whiskys-cocas ou des gin-fizz plutôt que de se mettre au travail. Marina doit savoir comment Flavie m'a aidé à sortir de l'encerclement. Le silence, la solitude, l'abandon : l'étranglement que j'ai tenté de neutraliser en consultant des psychologues, c'est Flavie qui m'en a guéri. L'envie de plaire et l'envie de fuir, l'envie d'être là et l'envie d'être ailleurs...

Marina doit savoir que Flavie a pris le relais pour me permettre de rester dans la course.

Le témoignage.

J'ai connu Claude Daniel au collège de M, en 1970. J'étais en quatrième, j'avais 13 ans, il était mon professeur de Français, Histoire-géographie et dessin. Nous sommes devenus amants à la fin de l'année scolaire ; je peux dire que j'ai vécu avec Claude Daniel entre 1971 et 1975.

Première étape : lorsque j'ai été opéré de l'appendicite, au printemps 1971, il est souvent venu me voir à l'hôpital. Ses visites restent un souvenir très chaleureux, une véritable intimité ou camaraderie entre nous. Si je réfléchis bien, c'était comme un préliminaire : il arrivait toujours de bonne humeur, souriant, prêt à plaisanter – Je ne voulais pas qu'il me fasse rire, la cicatrice me faisait trop mal – Habitant la ville, c'était comme s'il venait en voisin. J'étais content, je ne voyais personne, à l'exception de ma mère, qui travaillait en maternité. C'est pour cela que je peux parler d'une première étape : il s'intéressait à moi d'égal à égal, on bavardait, on passait de longs moments ensemble. Aucune allusion au sexe... En fait, cet aspect-là, le sexe, n'a jamais pris le dessus dans notre vie. Ce qui s'est passé à l'hôpital se passera partout ailleurs comme ça, plus tard. Une vie commune, un partage.

Seconde étape : sur son invitation, vers la fin de l'année. Nous étions plusieurs élèves au rendez-vous chez lui ce jour-là pour découvrir la bibliothèque municipale d'Alençon et s'y inscrire. Un grand moment, cette bibliothèque : des livres partout sur des étagères anciennes. Je ne savais pas que cela existait, j'en étais resté aux livres qu'on nous offrait en fin d'année, en primaire, comme récompenses. Parfois ma mère rentrait de son travail avec un lot de livres mais c'était plutôt rare. Le bonheur pour moi : quelque chose comme un monument, musée ou château, mais uniquement consacré aux livres. Je ne voulais pas encore devenir écrivain mais l'accès à la lecture valait beaucoup de bonheur, je ne commençais pas trop vite mes lectures, je manipulais l'objet dans tous les sens avant d'y plonger. Et une fois terminé, je faisais silence en le refermant. Combien de fois suis-je ensuite allé dans cette bibliothèque ? Sans compter celle du quartier : toujours une pile de livres dans les bras après avoir déambulé dans le classement alphabétique des allées.

Pour je ne sais plus quelle raison, je suis resté seul chez lui, une fois terminée l'opération bibliothèque. Il a prétexté l'observation de ma cicatrice puis il a voulu masser mes abdominaux. Allongé sur le canapé, j'avais relevé mon T-shirt ; son index tournoyait sur mes muscles, d'une bosse à l'autre. Sincèrement, je ne voyais pas l'intérêt de faire ça mais j'avais confiance. Rien de précipité dans son attitude, toujours ce calme, sa voix pleine d'assurance tranquille, enjouée. Savante aussi car ses mots étaient justes, précis : on ne m'avait jamais parlé comme ça. Je me suis assoupi, c'est la masturbation qui m'a réveillé. Je ne m'étais jamais masturbé, j'ignorais complètement ça, le terme comme la technique.

J'étais surpris par le geste, j'étais surpris par ce qu'il faisait de mon sexe : il avait abandonné les abdominaux, le pouce et l'index montaient et redescendaient le long de ma verge, vite, vite et lui si calme, lui si naturel. Je ne sais pas pourquoi mais je n'ai rien dit, rien protesté. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu du plaisir mais j'ai éjaculé. Et dans la soirée, mon sexe s'était déformé comme un petit ballon douloureux. Mon sexe était caché, la scène resterait cachée. Il m'a prêté sa Mobylette pour rentrer, c'était tout aussi nouveau pour moi. Je précise qu'il n'y a pas eu de chantage ou de menace ou bien le moindre commentaire sur la masturbation. Du moins, je n'ai pas souvenir d'une discussion là-dessus, tout semblait normal entre lui et moi.

Troisième étape : on s'est revu, on ne s'est plus quitté. La bibliothèque servait de prétexte mais très vite je me suis senti chez lui comme chez moi. Le plus difficile était de gérer notre relation au collègue. L'année de quatrième se terminait, j'étais allégé d'un appendice mais ma vie prenait un virage serré. Je ne sais plus comment ça s'est décidé mais nous sommes partis en vacances chez sa tante, dans l'Hérault. Mon année de troisième était ponctuée de séjours chez lui. Officiellement, je restais chez lui pour préparer le concours d'entrée à l'Ecole Normale. Mais pas que cela : nous dormions ensemble. Notre sexualité se résumait essentiellement à des masturbations mutuelles. Son corps était bien différent du mien, forcément. Il m'offrait des magazines comme *Lui*, il me faisait parler de mes désirs, notamment ceux que je pouvais avoir pour la prof de sciences alors qu'il affirmait coucher avec elle. Nous fumions ensemble, nous prenions des vacances ensemble. Les courses au supermarché, les dictées, le cinéma, les expositions d'art contemporain, les repas chez mes parents, la décoration de son appartement : on a tout fait comme si on vivait ensemble depuis toujours.

J'avais choisi d'être enseignant parce que ça me permettrait de profiter des vacances pour écrire. Avant lui, je disais que je voulais être ethnologue ou archéologue. C'est lui qui m'a appris que le métier d'enseignant me conviendrait, c'est lui qui a décidé de mon avenir après la troisième. Je crois bien que j'étais le seul de ma classe, avec mon frère, à partir au lycée général, tous les autres ont suivi une voie professionnelle ou bien une autre ville car je n'ai croisé personne de mon collègue l'année suivante. Le concours d'entrée à l'Ecole Normale du Mans m'a donné comme un titre de reconnaissance : j'étais normalien.

Quatrième étape : le lycée. Passé le concours, on avait trouvé un autre prétexte : Claude Daniel était devenu mon cousin, cela me permettait d'aller et venir entre son domicile et le lycée, alors que la maison de mes parents était située à 8 km de la ville d'Alençon. Je disais que je vivais chez mon cousin pour éviter les déplacements avec le transport scolaire ou la Mobylette. J'étais censé mieux travailler en restant proche du lycée.

Jamais personne ne s'est étonné, sauf une fois, tardivement, lorsque ma mère m'a demandé ce que je donnais à Claude Daniel en échange de tout ce qu'il m'offrait. J'avais répondu : rien, l'amitié, seulement l'amitié. Elle n'avait pas insisté, surtout que cette inquiétude ne venait pas d'elle mais d'une tante et de son mari qui habitaient dans notre rue. Je me méfiais de ces deux-là, ils avaient l'air de connaître bien des secrets sur bien des choses de la vie. Il n'empêche, avec Claude Daniel, nous avions une véritable vie commune, celle qui avait commencé en fin de quatrième s'accélérait : je mangeais chez sa mère, je voyais son père, on partait en vacances à l'étranger : Angleterre, Suisse, Autriche, Italie, Grèce, Barcelone... je rentrais de temps en temps chez moi dans mon petit village mais ce n'était pas toujours facile car je me sentais vite abandonné, esseulé. La différence de mode de vie m'a laissé quelques souvenirs amers. Avec le temps, je me demande pourquoi je rentrais. Faire plaisir à mes parents? Je ne voyais plus mes frères, ma sœur s'était mariée pour quitter la maison.

Dernière étape : l'année de terminale. J'avais mes clefs, je venais comme je voulais. Mon cercle de relations s'était étendu, je fréquentais un groupe de camarades de ma classe et trois professeurs du lycée. Jamais je n'ai dormi ailleurs que chez lui ou chez moi dans mon village, jamais je n'ai eu de relations sexuelles avec une autre personne que lui. La dernière fois où nous sommes partis en vacances, je venais d'avoir mon bac, on allait en Sicile avec sa caravane mais un jeune collégien, Fabien Renoir nous accompagnait.

On ne s'est fâché qu'une fois, parce qu'il me reprochait de sortir avec ma prof de dessin au lieu de préparer mon bac. Celle-ci savait très bien ce qui se passait entre lui et moi mais ma relation avec elle était purement amicale.

J'ai cessé de vivre avec Claude Daniel lorsque j'ai quitté la région pour suivre mes études à Nantes.